

L'Exécuteur [055]

– Furie à Phoenix

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard De Villiers

PRESENTE

L'EXECUTEUR



Furie à Phoenix

PAR DON PENDLETON

PLON



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXECUTEUR

Furie à Phoenix

CHAPITRE PREMIER

Derrière les grillages rouillés et arrachés par endroits, les anciens entrepôts *Phips-Elder Materials* offraient au regard de Mack Bolan leurs carcasses éventrées et noircies par un incendie vieux de trois ans. La nuit était si noire dans ce faubourg nord de Phoenix où l'éclairage public faisait défaut qu'il devait fouiller l'obscurité à l'aide de ses jumelles à infrarouges de l'armée. Grâce à un renseignement très précis émanant de Phil Necker, flic fédéral et taupe remplaçante de Léo Turrin à la *Commissione*, il avait pu localiser cet entrepôt en ruine où Gino Mallacione, un des hommes de la famille Poretti, avait installé un de ses labos de conditionnement. C'était par des endroits sinistres comme celui-ci que transitait la cocaïne en provenance d'Amérique latine pour y être conditionnée avant sa mise sur le marché. Les conditionneurs opéraient en toute quiétude dans les sous-sols épargnés par l'incendie. Un laboratoire clandestin abrité sous des centaines de tonnes de gravats et de ferrailles tordues. Précautions de pure forme, car Nick Poretti entretenait d'importants rapports de sympathie avec les autorités de la ville. Simplement, les flics préféraient fermer les yeux sur les diverses activités du chef *mafioso* et, depuis l'installation de ce transit dans les caves de *Phips-Elder Materials*, pas une voiture de patrouille n'était venue user ses pneus dans ce coin de banlieue industrielle. Nick Poretti était tout-puissant, le savait et en abusait sans scrupule. Une puissance qui devait lui coûter les yeux de la tête... à moins qu'il n'ait quelques bons moyens de pression sur l'administration locale. Ce qui n'aurait rien eu d'étonnant. Mais à ce propos, Phil Necker s'était montré extrêmement réservé. Depuis l'affaire de Houston où Bolan lui avait sauvé la mise de justesse, il marchait sur des œufs, s'informait au compte-gouttes.

Cette nuit, pour l'Exécuteur, il n'était pas question de déclencher le *blitz* à grand spectacle. Même les roquettes à charges explosives dissimulées dans le toit spécial du Char de guerre n'auraient pas suffi à anéantir ce qui se trouvait enfoui sous les amoncellements de gravats. Il allait donc devoir agir à découvert, avec un armement approprié.

Arrêté sur l'immense parking presque désert d'un hypermarché en construction, le mobil-home étrangement décoré se perdait dans le fouillis des amoncellements de poutrelles, et les entassements de matériaux de constructions. Par-dessus le vaste terrain vague où achevaient de pourrir quelques carcasses de véhicules abandonnés, Mack Bolan surveillait depuis bientôt deux heures les abords des

entrepôts en ruine à travers ses jumelles spéciales. Et il ne se passait toujours rien. L'impatience commençait à envahir perfidement l'Exécuteur. Maintenant que l'objectif était là et que son plan d'attaque était fixé, il avait hâte d'en finir. Mais Phil Necker s'était montré formel au téléphone. Il fallait attendre l'arrivée du camion. Faut de quoi, Bolan se rendrait maître d'un local vide. Ce qui n'était évidemment pas son objectif. Il voulait la peau de ces ordures à cause desquelles la jeunesse de toute cette partie des États-Unis sombrait sournoisement dans l'intoxication, la débauche et le crime. Ces sorciers, fabricants de faux rêves et de mort lente ne méritaient pas de vivre plus longtemps. À cause d'eux et de tous leurs semblables disséminés dans le monde, la Société se transformait peu à peu en un gigantesque chantier de démolition humaine. Ils étaient un des bras vénéneux de l'immense pieuvre du crime qui, de jour en jour et malgré le combat incessant de l'Exécuteur, faisait que cette planète menaçait lentement de se laisser aller à la dérive.

Et le camion tardait.

Enfin, il était près de 23 heures quand un petit Dodge bâché amorça le virage de l'avenue défoncée. Avec ses phares en lanterne, sa progression chaloupante et sa silhouette trapue, il ressemblait à un gros scarabée hésitant. Il roula jusqu'à la grille d'accès aux entrepôts, s'arrêta en laissant tourner son moteur. Deux hommes en descendirent. L'un d'eux fit jouer le cadenas de la chaîne de fermeture, tandis que l'autre surveillait les environs. À travers les jumelles, Bolan pouvait distinguer leurs traits. Dans le portrait du second, il reconnut Silvio Manda : l'accompagnateur du petit commando. Il correspondait exactement à la description fournie par Necker. L'autre n'était que le chauffeur. Sous la bâche : les hommes de Silvio. En principe, trois hypersensibles de la gâchette. Caracala, Figosi, Manfredi. Attachés à la sécurité rapprochée du stock de came. Chargés aussi de son transfert, du camion au sous-sol des anciens entrepôts, puis de la surveillance des lieux durant les opérations. Un instant plus tard, le camion franchit les grilles qui se refermèrent, disparut derrière un bâtiment en ruine. Dès lors, Bolan sut qu'il n'avait plus longtemps à attendre. Les conditionneurs n'allaient plus tarder.

Ils arrivèrent en effet dix minutes après. Une longue limousine noire déboucha dans le virage, vint s'arrêter devant la grille, fit un bref appel de phares. Deux silhouettes surgirent de l'ombre, le portail s'ouvrit de nouveau et la voiture disparut à son tour. Désormais, tout était en place. Bolan patienta un petit moment, passa à l'arrière du Char de guerre, revêtit sa fameuse combinaison noire, boucla la ceinture à laquelle il accrocha deux grenades à fragmentation et deux incendiaires. Le pistolet-mitrailleur mini-Uzi en sautoir sur la poitrine, il ajusta son holster d'épaule pour le Berretta 9 mm, glissa l'énorme

AutoMag dans une gaine, à sa ceinture, et enfouit une longue pince coupante dans une poche de sa combinaison. Lorsqu'il quitta le mobil-home pour se fondre dans la nuit, il ne fit pas plus de bruit qu'un félin lancé sur la piste d'une proie.

Billy Caracala adorait ces gardes de nuit. Cela lui donnait l'occasion de se livrer à son passe-temps favori : contempler les étoiles. Il leur vouait une admiration sans bornes. Non qu'il sût reconnaître parmi elles la Grande Ourse ou le Petit Chariot. Il était à peine capable d'identifier l'étoile du berger. Ce qui l'intéressait, c'était le scintillement permanent de ces millions de diamants posés sur le velours noir du ciel. Des centaines de millions de diamants ! Parfois, il se prenait à rêver qu'il pouvait nager dans l'éther sidéral et cueillir à pleines brassées les magnifiques bijoux qui y proliféraient. Il devenait alors immensément riche, pouvait redescendre sur terre pour se payer toutes les magnifiques salopes qu'il lui arrivait de croiser dans les rues. Il était laid comme un pou, en avait parfaitement conscience, ne le regrettait que dans la mesure où cette laideur l'empêchait précisément d'assouvir ses nombreux fantasmes. Alors, comme son complice Figosi, il se contentait de feuilleter fébrilement les pages de *Penthouse*. Et, précisément, c'était ce à quoi Figosi était présentement occupé.

Ils avaient tiré au sort pour élire celui qui aurait le privilège de la garde du couloir des caves. Figosi avait gagné et le dernier numéro de *Penthouse* avait changé de mains. Ce salaud allait passer des heures avec les petites copines sur papier glacé, tandis que lui, Caracala, s'échinait à viser entre les nuages pour tenter d'apercevoir son tapis de diamants. C'était très injuste, parce que Figosi n'était pas aussi laid. Lui, il pouvait lever des filles potables. Il ne s'en privait d'ailleurs pas.

Billy Caracala en était là de ses sombres pensées quand un tout petit bruit, lui fit brusquement tendre l'oreille. Cela avait ressemblé à une corde de guitare subitement cassée. Une vague résonance vite interrompue, du côté des grillages, juste derrière l'entassement de gravats qui lui faisait face. Il se raidit, porta machinalement la main vers sa ceinture dans laquelle le gros SIG P 210 Browning 9 mm était engagé. Sa paume trouva le contact rugueux de la crosse froide, son index parfaitement conditionné était déjà engagé sous le pontet, effleurant la détente. Il lança un regard de côté pour tenter de distinguer la massive silhouette de Manfredi, finit par y renoncer. Dans cette nuit d'encre, impossible d'y voir à deux pas. Quelque part sur l'invisible *freeway*, un camion fit trembler l'air, puis le bruit du moteur se fonda dans la lointaine rumeur de la ville. Caracala haussa les épaules en grognant, releva les yeux vers le noir du ciel en ôtant la main de sa ceinture. Tout se passa alors si vite qu'il n'eut même pas le temps d'avoir peur. Il y eut un glissement sur sa droite, il distingua

une ombre très approximative et un formidable éclair pourpre lui fit exploser le crâne.

Le long réducteur de son du Beretta n'avait émis qu'une faible toux. Caracala, lui, ne fit aucun bruit en mourant. Ou presque. Seul, sa boîte crânienne craqua un peu en se disloquant sous l'impact de la 9 mm brûlante. Son grand corps fut secoué comme sous le coup d'une décharge électrique, s'affaissa sur le tas de gravats dans un dernier spasme. Déjà, l'Exécuteur avait changé de place. Se faufilant entre les poutrelles d'acier rouillé, enjambant sagement les empilements de béton éclaté et noirci, il avait traversé une large zone sinistrée, se rapprochant en silence de Manfredi. D'entrée, il avait repéré le deuxième homme de Silvio Manda. Le regard acéré, il voyait parfaitement les épaules massives, la tête ronde et déplumée, les grandes oreilles du flingueur. Mais l'homme était encore trop loin. En plein jour, Bolan aurait pu le descendre sans problème, mais, dans cette obscurité totale, c'eût été prendre un trop gros risque. Beretta en main, il s'approcha encore, bifurqua sur sa gauche, de manière à le prendre à revers. L'autre n'avait rien entendu. Parfaitement immobile, il ressemblait à une étrange statue de granit noir. Bolan fit encore trois mètres, franchit un éboulis. Soudain, des cailloux roulèrent sous sa semelle. Manfredi réagit si vite que tout autre agresseur se serait laissé surprendre. En fait, le *mafioso* eut à peine le temps de porter la main vers l'intérieur de sa veste. L'ogive mortelle perfora sa tempe gauche, fit éclater la droite, entraînant dans sa trajectoire une blême projection de cervelle. Contrairement à Cara-cala, Manfredi poussa un grognement rauque avant de s'effondrer lourdement au sol. Dans sa chute, sa main qui avait pu saisir la crosse du gros Smith & Wesson modèle 59 lâcha prise et l'arme rebondit en tombant. Un bruit lourd qui se répercuta sous la voûte crevée des anciens entrepôts. L'Exécuteur sauta par-dessus un muret en ruine, se glissa dans l'obscurité totale d'un local encombré de plâtras. Il se déplaçait sans souci des obstacles qu'il avait pu repérer deux jours plus tôt et trouva facilement l'ouverture de l'escalier des caves. Comme il s'y était attendu, il ne rencontra personne sur son chemin. Manda et Figosi étaient restés au sous-sol, en compagnie des emballeurs et du chauffeur. Il n'y avait qu'un handicap : la porte d'accès aux caves, juste au bas de l'escalier. Une porte que l'Exécuteur avait tout lieu de croire fermée.

Elle l'était. Alors, Bolan décida d'appliquer le plan prévu dans toute sa violence. Assurant le Beretta dans sa main droite, il coinça le mini-Uzi sous son bras gauche et frappa durement contre le battant en acier. Derrière, il y eut un raclement, suivi d'une voix indécise :

— C'est toi, Cara ?

— Ouais ! grogna sourdement Bolan.

Aussitôt, une clé tourna dans la grosse serrure et le panneau pivota, laissant filtrer un filet de lumière jaunâtre. Bolan n'hésita pas. D'une violente poussée de l'épaule, il projeta la porte contre celui qui l'ouvrait, vit apparaître une tête, tira. Le Beretta émit sa toux sinistre et, exactement entre les deux yeux de l'homme, un trou sombre se creusa, libérant un flot de sang bien rouge. C'était le chauffeur. Seul. Durant les opérations de conditionnement, il servait d'homme à tout faire. Il glissa lentement contre le mur de béton sale, une expression d'intense étonnement dans ses yeux restés ouverts. Bolan lança un vif regard dans le long couloir désert, seulement éclairé par quelques ampoules crasseuses. Un silence total y régnait. Il repoussa la porte, sauta par-dessus le cadavre du chauffeur et bondit vers l'extrémité du boyau. Il parvint jusqu'à un coude, marqua un temps d'arrêt.

Dixie Figosi était littéralement hypnotisé par la blonde qui posait sur le papier glacé de *Penthouse*. Allongée sur une courteline en dentelles, embijoutée de perles en rangs serrés, les bas relâchés sur ses cuisses, elle était figée dans la pose la plus érotique que le jeune Sicilien avait jamais pu contempler dans un magazine masculin. Elle était si ouverte, si offerte que toute son intimité était révélée à l'objectif. Une lumière crue frappait de plein fouet sa modeste pilosité blonde, ne laissait rien dans l'ombre. En gros plan. Figosi n'aurait eu qu'à toucher pour se persuader qu'elle existait réellement, mais il préférait la clouer de son regard allumé, imaginer, laisser libre cours à ses fantasmes les plus pervers. Assis sur la chaise branlante posée devant la porte du labo, légèrement penché en arrière, il considérait l'intimité de la fille à s'en faire éclater les rétines. Soudain, quelque part dans sa tête, il enregistra un très faible froissement, se dit qu'il devait abandonner sa louche contemplation pour demander à ce connard de Caracala ce qu'il venait foutre, ne comprit pas ce qui arrivait. Le temps d'un infinitésimal éclair, ses pupilles dilatées captèrent l'image de la fille ouverte devant lui et de sa plus secrète intimité qui explosait. Dans la même fraction de seconde, la balle qui avait perforé le magazine au centre des fantasmes de Figosi pénétra dans son cerveau, passant en biais par le nez éclaté. Sa tête brutalement rejetée en arrière cogna contre le lourd panneau de la porte, projetant sur celle-ci un geyser de sang et de cervelle. Le magazine s'envola, retomba sur lui, tandis qu'il s'écroulait, entraînant la chaise avec lui. Déjà, l'Exécuteur était contre la porte. Derrière, il perçut une voix, puis le battant s'ouvrit à la volée.

Silvio Manda n'était pas beau. Une face de Quasimodo sur un corps simiesque. Il avait de tous petits yeux noirs, un nez tordu de mauvais boxeur, une frange de cheveux gras et bruns coupée net sur son front étroit. En voyant Bolan, il parvint à dilater ses yeux cruels, à ouvrir la bouche sur une exclamation qui ne franchit jamais ses lèvres. Bolan

entra en action. D'une courte rafale de l'Uzi, il avait quasiment sectionné le cou maigre du porte-flingue. La tête de Manda oscilla brutalement, se coucha sur son épaule. Un jet puissant et rouge jaillit de la carotide arrachée, puis, comme hésitante, la tête roula vers l'arrière, demeura suspendue, miraculeusement attachée au tronc par un unique tendon blanchâtre. Le reste du corps fut pris d'une sorte de danse de Saint-Guy, recula en effectuant des mouvements désordonnés tandis que, dans le local éclairé par de fortes lampes provisoires, les deux conditionneurs arrachés à leurs travaux se figeaient dans des poses instables. L'un d'eux, un géant rouquin en bras de chemise, poussa soudain un feulement de bête fauve, se rua vers Bolan au mépris du mini-Uzi braqué sur eux. Dans sa main énorme, un petit automatique venait d'apparaître. L'Exécuteur fit un léger écart, sentit le souffle de la balle frémir à son oreille, pressa la détente du P.M. Une courte rafale qui fit éclater la boîte crânienne du colosse. Un morceau de crâne surmonté d'un toupet de cheveux roux vola par-dessus la grande table supportant les balances et le matériel d'emballage, s'enfonça dans le contenu blanchâtre d'un sac en nylon éventré. Un jet de sang fusa de la tête éclatée, arrosant la face crayeuse de l'autre officiant qui recula, terrorisé, levant très haut les mains en bégayant :

— Ne... ne tirez plus... je... je suis pas armé.

Celui-là n'était pas dangereux. Visage granitique, Bolan désigna les sacs de cocaïne en attente, demanda, glacial :

— Ça fait quelle quantité, tout ça ?

— Vingt... vingt kilos, bredouilla l'autre en faisant aller son regard de fouine hallucinée de l'un à l'autre des cadavres.

Bolan émit un petit sifflement appréciateur.

Poretti n'y allait pas avec le dos de la cuillère. Avec les bénéfices d'une telle opération, le *mafioso* aurait pu s'offrir tout un quartier de la ville. Et ça ne représentait qu'une partie de son trafic. Il allait être fortement déçu. L'Exécuteur hocha lentement la tête d'un air appréciateur et, tout en gardant l'autre dans sa visée, décrocha de sa ceinture les deux grenades incendiaires. Le type ouvrit des yeux égarés, coassa :

— Eh ! Vous n'allez pas...

— La ferme, gronda Bolan en lui indiquant la sortie. Passe devant.

Face crayeuse ne se fit pas prier. Méfiant, conservant les bras levés, il se fit tout petit pour glisser entre la longue table et Bolan. Un instant, il eut l'orifice noir du long réducteur de son de l'Uzi à quelques centimètres des yeux. Bolan esquissa un geste menaçant qui le fit éructer de peur et il plongeait dans le couloir comme s'il avait eu le diable à ses trousses. Ce qui était quasiment le cas. L'Exécuteur le suivit, l'arrêta au coude du long boyau de béton et, le tenant toujours

en joue, dégoupilla les deux grenades avec les dents, avant de les projeter vers la porte ouverte du labo d'un ample mouvement de bras. Vivement, il repoussa ensuite le laborantin à l'abri de l'angle du mur, attendit les déflagrations. Cela fit un bruit de volcan en éruption et une forte odeur piquante les prit à la gorge. Il poussa l'homme du canon de l'Uzi, de manière à ce qu'il puisse contempler le fantastique incendie qui ravageait déjà le labo clandestin. Tremblant sur ses maigres jambes, le type semblait hypnotisé par le spectacle. De longues flammes jaunes accompagnées de fumée âcre jaillissaient de l'ouverture en grondant, léchant les murs et la voûte en venant dans leur direction. Bolan entraîna le *mafioso* vers la sortie et, parvenu à l'escalier, le cloua contre le mur en lui enfonçant le réducteur de son dans la gorge. L'autre couina de douleur et de peur, tandis que l'Exécuteur lui fourrait dans la poche une petite médaille de tireur d'élite en bronze.

Puis, d'une voix d'outre-tombe, il déclara :

— Je te laisse en vie pour que tu portes un message à Mallacione.

— Un... message !

— Dis-lui que Bolan le fumier vient de déclarer la guerre à la famille Poretti. Donne-lui cette médaille de ma part. S'il ne te tue pas, fais en sorte de ne plus jamais croiser mon chemin. Je ne te donnerai pas une deuxième chance. Okay ?

Anéanti, l'autre ne vit rien arriver. La formidable gifle lui percuta le nez à la vitesse du son. Il sentit instantanément le goût du sang dans sa bouche, eut l'impression que sa tête explosait et perdit connaissance. Bolan se fondit dans la nuit, l'abandonnant à ses rêves artificiels. Quand il se réveillerait, l'Exécuteur serait loin. Perdu dans la grande ville, il serait déjà lancé sur la piste de son prochain objectif. Plus rien ne pourrait l'arrêter... sauf, peut-être, un jour, une balle tirée dans le dos.

Tout à fait dans le style de la mafia.

CHAPITRE II

Charlie Poretti, dit *le Gominé*, surveillait les tables de roulette, quand les deux types soulevèrent le rideau de velours élimé de l'entrée du tripot clandestin. Instantanément, un signal d'alarme se déclencha sous son crâne entièrement chauve. En principe, personne ne pouvait franchir le barrage de Jack et Emie, les deux gorilles de l'entrée d'usine. Des flingueurs capables d'arrêter la charge d'une division blindée. Jusqu'à ce soir, il n'y avait jamais eu d'accrocs. Les clients savaient à quoi s'en tenir. Tous des flambeurs acharnés qui acceptaient les règles des jeux clandestins.

Charlie *le Gominé* avait eu le temps de se dire tout cela, tandis que, du fond de sa mémoire, surgissait un nom. Ed Collin. Un petit malin un peu trop ambitieux qui avait autrefois voulu grignoter une part du gâteau des Poretti. Nick s'était fâché, avait fini par faire jouer ses relations pour coincer Collin. Résultat, un flagrant délit de hold-up et le pénitencier à la clé. Maintenant, Charlie avait un problème. Collin était un dur. Un ancien du Viêt-nam qui avait la hargne chevillée au corps. C'était bien lui et il venait régler ses comptes. La grosse tuile. Et Nick qui n'était pas là ! Qui n'était sans doute même pas au courant de la sortie de taule de ce connard ! Maintenant, les deux types observaient la salle. Charlie se demandait comment personne ne les avait encore vus. Les joueurs étaient décidément des humains à part. La sueur au front, le chauve lança un regard en direction de la porte des toilettes. Il ne comprenait rien, espérait encore un miracle. Comme, par exemple, l'irruption en force des deux autres gorilles. Sans espoir. Ceux-là se la coulaient douce. Ici, il ne se passait jamais rien. D'un geste instinctif, Charlie porta la main vers sa poitrine. Sous sa veste noire, le Colt 45 lui semblait soudain inaccessible. Il aurait fallu...

— Mains en l'air ! Vite. Tous contre le mur !

L'autre type s'était avancé derrière la petite foule des flambeurs, brandissant son automatique d'une main, tandis que dans l'autre était apparue une arme que le chauve ne connaissait pas. Comme un gros pistolet, trapu, carré. Et le type qui le tenait n'avait pas l'air de rigoler. Sa face de brute aux yeux très enfoncés ressemblait au sol de la lune : granuleuse, creusée d'une multitude de cratères. Et, sous les épais sourcils, le noir du regard luisait sinistrement. Aux trois tables de jeu, tout s'était arrêté. Les croupiers levaient les bras comme tout le monde, fixant sur les deux salauds des regards figés. Seul, près de la caisse, Charlie demeurait dans la même position incertaine, main

encore levée vers l'échancrure de sa veste. Déjà Ed Collin, un petit brun sec aux yeux gris, repoussait tout le monde à coups de pied. Au passage, il enfournait les tas de dollars empilés devant les croupiers et qui n'avaient pas encore été portés en caisse, dans un grand sac en toile verte. Un des joueurs mit trop longtemps à rejoindre les autres contre le mur. Collin lui décocha un violent coup de pied dans le dos, gronda sèchement, brandissant un automatique .38.

— Magne-toi, ou je te bute, connard !

Du coin de l'œil, Charlie vit le Granuleux qui portait son attention sur la scène. Il fit alors la bêtise de sa vie. Rapide, sa grosse pogne glissa sous la veste, s'empara de la crosse du .45. Il n'eut pas le temps d'en faire plus. Il y eut un bruit d'enfer et la moitié des trente cartouches de l'Ingram M.10 déchiqueta son épaule droite. Des morceaux d'os fusèrent, tandis qu'un flot de sang inondait le sol et les murs. Charlie hurla, s'écroula contre le comptoir de caisse, puis par terre, en hurlant toujours. Dans le même temps, la porte du couloir des toilettes s'ouvrit à la volée et deux silhouettes surgirent ensemble. Aucun des deux gorilles n'eut le temps d'estimer la situation. Une nouvelle volée de 9 mm les prit en pleine poitrine. Ils furent catapultés contre le mur, affichant la même expression douloureusement incrédule. Déjà, leurs regards étonnés se voilaient dans la mort. Rapide, le Granuleux avait glissé un autre chargeur dans la crosse du petit Ingram et braquait celui-ci sur le groupe des joueurs.

— Un cri, un geste et j'arrose tout le monde ! cria-t-il d'une voix teigneuse.

Personne ne bougea. Collin continua sa rafle. Il vint près de la caisse, fit sauter la serrure du tiroir, enfourna les billets verts dans son sac, sans même jeter un regard à Charlie. Malgré sa blessure, celui-ci n'avait pas perdu connaissance. Il râlait comme un soufflet de forge. Quand Collin eut vidé la caisse, il baissa enfin des yeux dédaigneux sur lui et grogna :

— Le coffre !

Et, comme *le Gominé* ne réagissait pas, il le hissa contre le comptoir avec une force étonnante, aboya :

— Le coffre. Vite !

Il avait brutalement enfoncé le canon de l'automatique dans l'œil heureusement fermé de Charlie, appuyait férocement. *Le Gominé* hurla, bavant de douleur.

— Le coffre ! redemanda Collin.

— Tu...Tu devrais pas faire ça, gémit Charlie Poretti. Tu sais à qui tu t'attaques ?

Le canon s'enfonça davantage dans son œil et il cria encore en voulant reculer la tête. Mais l'autre le tenait bien. Il siffla entre ses dents serrées :

— Je sais à qui j'ai affaire, connard. À toi et à ton enfoiré de frangin. Les Poretti, je vous aurai tous. Mais avant, va falloir payer. Très cher. Le coffre, maintenant. Je compte jusqu'à trois. Un...

L'œil libre de Charlie croisa le regard trop pâle du type et ce qu'il vit dedans le fit frémir. Un dingue. Un malade qui allait le descendre.

— Deux...

Le frère Poretti poussa une espèce de soupir douloureux, murmura d'une voix éteinte :

— Comme tu veux. Mais je t'aurai prévenu. C'est par là.

Il indiquait le couloir des toilettes d'où étaient sortis les deux *mafiosi*.

— Amène-toi, gronda Collin en poussant Charlie devant lui. Un seul geste et je te flingue.

Laissant l'assistance à la garde du Granuleux, ils longèrent un couloir sombre, passèrent la porte marquée *lavatories*. Le *Gominé* s'arrêta devant une autre porte. Un battant massif en acier peint.

— Les clés, gémit-il. Dans ma poche.

L'autre fouilla sa veste, trouva le trousseau, se fit indiquer la bonne clé, ouvrit et poussa le *mafioso* dans un entrepôt seulement éclairé par une série de veilleuses bleutées. Derrière un amoncellement de caisses et de containers, un escalier métallique grimpait jusqu'à une sorte de mezzanine occupée par un bureau vitré.

— On monte, ordonna Collin. Magne.

— Tu fais... vraiment une connerie, tenta encore une fois le *Gominé* en étouffant une plainte de souffrance. Nick vous retrouvera et...

— Ta gueule ! Grimpe.

Un instant plus tard, ils pénétraient dans le bureau crasseux encombré de classeurs. Une forte odeur de tabac froid y flottait. Au bord de la syncope, Charlie Poretti désigna un meuble de rangement.

— Derrière, indiqua-t-il dans un souffle saccadé.

L'autre déplaça le meuble, trouva la porte à combinaisons du coffre encastré. Sur les instructions plaintives du *Gominé*, il fit jouer les molettes, tira le battant, découvrant un entassement impressionnant de liasses de billets verts. La réserve du clandestin et sans doute aussi quelques fonds détournés. Le sac fut bientôt rempli, mais, alors que Collin enfournait la dernière liasse de dollars, il découvrit le petit carnet noir posé tout au fond du coffre. Il tendit la main en s'étonnant :

— Qu'est-ce que...

— Non ! Pas ça ! s'affola Charlie. Pas ça !

Sans tenir compte de l'avertissement, Collin s'empara du carnet. Charlie sembla secoué par une forte décharge électrique. Tremblant déjà de fièvre et trempé de sueur malsaine, il tendit une main frémissante.

— Pas ça ! répéta-t-il, soudain paniqué. Prends le fric et tire-toi.

— Ta gueule.

Déjà, Collin avait ouvert le calepin, en parcourait les premières pages d'un regard intrigué. Puis, d'un coup, il comprit qu'il venait de tirer le gros lot. Avec cette bombe, il tenait Nick Poretti. Il allait lui faire cracher le gros paquet. Une liste de noms qui valait une fortune, mais il fallait trouver son complément. Une lueur dangereuse dans les yeux, il questionna d'une voix trop douce :

— Tu dois avoir des dossiers sur tous ces types, non ?

— Non !

C'était sorti trop vite. Charlie mentait. Collin posa délicatement le canon de son arme sur la braguette du *mafioso*, l'enfonça doucement, sourit en coin.

— T'es sûr, Charlie ?

— Va te faire...

— On recommence... Un...

— Y a pas de dossiers ici ! coassa le *Gominé* en blêmissant encore. Je...

— Deux...

— Tire... tire-toi avec le fric !

— Trois...

L'index d'Ed s'était crispé sur la détente de l'automatique. Dans son regard se lisait une infernale détermination. Charlie tenta encore d'une voix chevrotante :

— C'est pas... ils sont pas ici. C'est Nick...

— Me prends pas pour un con, Charlie. Ton frangin est trop malin pour garder ça. Il a planqué le carnet ici, les dossiers qui vont avec y sont aussi. Je vais te flinguer et tout fouiller.

Il pesa un peu plus sur le canon de l'arme, martyrisant la virilité du *mafioso*. Celui-ci couina de douleur, laissa tomber, anéanti :

— Là... dans ce classeur.

Il indiquait un solide meuble métallique équipé d'une serrure complexe. Collin en trouva la clé sur le trousseau, ouvrit les tiroirs à glissières. Á cet instant, Charlie Poretti fit un bond de côté, et, malgré son épaule cisailée, plongea sous un bureau. Une seconde plus tard, une sirène se mit à hurler à l'extérieur des entrepôts. Collin bondit. Sous le bureau, la main de Poretti était encore posée sur une pédale électrique d'alerte. En voyant le canon de l'automatique se lever vers son front, il hurla :

— C'est trop tard ! Nos gars vont rappliquer. Ils patrouillent dans le secteur. Si tu me descends, t'as aucune chance !

Ed sourit.

— J'ai déjà descendu tes deux gorilles de l'entrée et mon pote a fait un carton sur les deux autres. On aura les suivants.

— Fais pas le...

Le reste de la phrase de Charlie fut balayé par la détonation du .38. Son crâne chauve éclata. Aussitôt, le tueur compulsa rapidement les dizaines de chemises de couleur dans les tiroirs, esquissa un petit sourire cruel. Le hasard avait vraiment bien fait les choses. Il tenait cette ordure de Nick Poretti. À cet instant, le Granuleux fit irruption dans l'entrepôt, alerté par le coup de feu. Son complice le rejoignit, tandis qu'il faisait sauter les fermetures des portes du hangar. Ils émergèrent dans une grande cour où la pluie commençait à tomber.

— Vite ! grogna Collin. À la baignoire.

Ils sautèrent un mur, se retrouvèrent dans une avenue déserte et sinistre. Au loin, par-dessus les toits, un halo jaunâtre indiquait la direction de Phoenix. Mais, alors qu'ils prenaient leur élan, deux pinceaux de phares balayèrent les façades d'usines. Un bruit de moteur emballé creva le silence et une grosse voiture noire fonça sur eux.

— Merde ! grinça Ed.

Le Granuleux leva l'Ingram, lâcha une courte rafale. Le pare-brise de la Ford vola en éclats et le véhicule fit une embardée avant de reprendre sa route. Une rafale nourrie fit sauter du béton au-dessus des fuyards, aussitôt suivie de sèches détonations. Le Granuleux poussa un cri sourd, tira encore. La Ford parut devenue folle. Elle monta sur le trottoir, percuta violemment le mur, rebondit, cogna de nouveau. Tirant au jugé, les deux hommes tournèrent à l'angle de l'avenue et rejoignirent bientôt leur Chevrolet. Collin démarra en faisant hurler les pneus. Il crut qu'ils étaient sauvés. Une seconde plus tard, une grosse Cadillac noire surgit sur leurs traces. Des chocs secouèrent la carrosserie et, malgré son flanc blessé, le Granuleux se pencha à la portière pour arroser leurs arrières. Le tir était trop imprécis et la Cad' louvoyait derrière eux.

— Fonce ! hurla la brute.

Pied au plancher, Ed s'accrochait au volant. La Chevrolet bondit, vira dans des rues obscures, entraînant inexorablement la Cad' dans son sillage. Soudain, alors qu'ils abordaient les faubourgs nord de Phoenix, le destin se manifesta.

— Les cops ! cria le Granuleux.

Il était trop tard. Dans le pare-brise, la rampe lumineuse de la voiture de police grossissait. Le choc était inévitable. Collin donna un coup de volant et le gros crash fut miraculeusement évité, mais l'aile gauche avant percuta l'angle arrière de la voiture de police qui glissa sur la chaussée mouillée. Cela fit un épouvantable bruit de tôles broyées, la Chevrolet exécuta un tête-à-queue spectaculaire, érafla son flanc droit le long d'un mur, retrouva la chaussée dans un plongeon violent.

— Fonce ! cria encore le Granuleux en rechargeant l'Ingram.

— Ta gueule ! hurla l'autre.

La Chevrolet reprit sa course folle dans un infernal bruit de frottement. La tôle de l'aile écrasée usait le pneu et l'odeur de caoutchouc brûlé commençait à se faire sentir. Derrière eux, la sirène des flics hululait lugubrement. Malgré les dégâts mécaniques de leur véhicule, ils ne lâcheraient plus leur proie. Prudente, la Cadillac des hommes de Poretti avait disparu. Collin enfonceait l'accélérateur comme un forcené, mais il semblait que le contact de la tôle sur le pneu agissait comme un frein. Il devait sans cesse redresser la direction et la voiture oscillait dangereusement. Inexorablement, les flics se rapprochaient. Dans le rétroviseur, Ed vit un bras émerger par la portière gauche et des éclairs crevèrent la nuit. Il y eut d'autres chocs à l'arrière, tandis que la Chevrolet entraînait enfin en ville. Comme un boulet, elle traversa Peoria avenue, fonçant vers Glendale en rugissant. Bien qu'il fût tard, la circulation était encore relativement importante. Une chance pour les fuyards, car les flics ne pouvaient plus tirer. Collin ne ralentit pas pour autant. Remontant toute une file de voitures à un train d'enfer, il croisa Dunlap avenue, déclenchant un concert d'avertisseurs furieux. Maintenant, l'odeur de caoutchouc brûlé devenait intolérable. Dans un instant, le pneu éclaterait et ce serait la fin du rodéo. Ed cherchait désespérément une solution quand le Granuleux déverrouilla sa portière en criant :

— Stop !

Interdit, son complice hésita, mais l'autre avait déjà la moitié du buste dehors.

— Arrête-toi, bordel !

Son complice écrasa le frein et la Chevrolet tangua pour stopper enfin devant le capot d'une Mercury rouge métallisée. Derrière le pare-brise, un visage de femme se tournait vers eux. Le Granuleux bondit, ouvrit la portière de la Mercury, plongea à l'intérieur. Derrière la Chevrolet, un crissement de pneus s'éleva. La voiture de police arrivait à leur hauteur et le brun vit le canon d'une arme.

— Magne-toi, merde ! cria le Granuleux.

Tout se passa dès lors très vite. Collin vit les deux têtes blondes sur la banquette arrière de la Mercury, enregistra le cri affolé de la femme, distingua le court canon de l'Ingram qui s'enfonçait dans la nuque de la femme.

— Vite !

Le Granuleux était dingue, mais c'était la seule solution. Ed marqua encore une courte hésitation, ne réfléchit plus et plongea à son tour dans la Mercury ouverte. Il repoussa la jeune femme sur le siège passager, emballa le moteur, fit bondir la voiture en avant. Au passage, il eut la vision fugitive d'un visage de flic qui hurlait quelque

chose, puis celle d'un canon d'arme qui s'abaissait. La Mercury fusa, fit une embardée, enfila la 59^e avenue comme un cheval emballé. Derrière, les flics avaient repris leur poursuite.

— Les vaches ! s'exclama le Granuleux.

Dans le rétroviseur, l'autre vit un second véhicule de police. À leur suite, il remontait la file de voitures, tandis que la première disparaissait dans une voie perpendiculaire.

— Ils vont essayer de nous couper la route, déduisit Collin.

Il donna un violent coup de volant, coupa la circulation, lança la Mercury dans Northern avenue. Moins fréquentée, celle-ci leur permit de prendre un peu de vitesse. Mais, derrière, la deuxième voiture de police suivait toujours. D'un nouveau regard dans le rétroviseur, Ed vit l'Ingram de la brute menacer les deux fillettes. Presque des bébés encore. Quatre ans au plus, sans doute jumelles. Sur le siège passager, paralysée de terreur, la jeune femme sanglotait nerveusement.

— Que... que voulez-vous ? gémit-elle en lançant un regard affolé par-dessus son dossier.

Le Granuleux ricana.

— Ton adresse et tes clés.

Collin avait compris. Un flot de sueur glacée mouilla son front. Avec ce dingue, il fallait s'attendre à tout. Y compris à l'assassinat de deux fillettes. Il n'aurait jamais dû le mettre sur ce coup.

— Arrête tes conneries, cingla-t-il, mauvais. Je vais semer ces salauds.

Le ricanement reprit à l'arrière.

— Et ta sœur ! On est coincé, mon pote. Ces ordures nous lâcheront plus !

Ed reconnut malgré lui qu'il avait raison. La chasse était organisée. Désormais, toute la police de la ville était en contact radio et ils n'avaient plus aucune chance de s'en sortir autrement : En fait, sans la prise d'otages de son complice, ils seraient maintenant déjà arrêtés... ou abattus. Les petites constituaient leur unique porte de sortie. Une monnaie d'échange. Pourtant, Ed Collin avait toujours eu les prises d'otages en horreur. Elles représentaient à ses yeux la lâcheté suprême. Pas dignes du soldat... de l'obscur héros qu'il avait été.

— L'adresse, salope ! redemanda le Granuleux, mauvais.

Les fillettes se mirent à pleurer avec ensemble et la brute leur envoya à chacune une bourrade rageuse.

— Vos gueules, les pisseuses, aboya-t-il. Toi, salope, donne tes clés et aboule ton adresse. Avec l'étage et tout.

Les gamines hurlaient de plus belle, crispant les nerfs de tout le monde. Leur mère voulut se pencher vers elles, reçut une gifle qui lui écrasa le nez. Du sang coula et le Granuleux leva de nouveau la main.

— Arrête, cria Ed. Si tu touches encore aux gosses, je...

— Ta gueule ! Tu feras rien du tout. Sinon, t'es mort. Si c'est pas les flics, ce sera moi. Toi, la gonzesse, décide-toi vite, avant que je m'énerve.

— Ne les frappe plus, s'entêta Collin en dégageant discrètement l'automatique de sa ceinture.

Il y eut un moment d'extrême tension, puis il lança à l'adresse de la jeune femme :

— N'ayez pas peur. Les gosses ne risquent rien.

Un silence, quelques reniflements, puis la voix explorée de la femme s'éleva :

— 234 Dobbins road. Septième étage.

Elle tendit son trousseau de clés. Collin s'en empara en guettant la voiture de police dans le rétroviseur, questionna :

— Un mari ?

Elle secoua la tête.

— Séparée. Je vis seule avec les petites.

Derrière, le ricanement du Granuleux se refit entendre et il déclara, narquois :

— On fait dans le mélo, hein !

— Ferme-la, grogna Collin.

Puis, à l'adresse de la femme :

— Vous avez le téléphone, chez vous ?

Tétanisée, elle fit un signe affirmatif.

— Alors, reprit Collin, indiquez-moi le chemin. Et pas de bêtises.

Derrière, menaçant les petites têtes blondes du canon de l'Ingram, le Granuleux surveillait leurs arrières. Deux autres voitures de police les avaient pris en chasse. Collin les avait vues aussi. Il ne parviendrait plus à les semer, mais il commençait à avoir sa petite idée pour sortir de ce piège. Deux gammes en otages, ses dossiers, le carnet et un téléphone constituaient un sacré capital.

Mack Bolan savait qu'il jouait sa vie sur les deux dernières balles du gros AutoMag. Il avait épuisé toutes ses munitions, y compris les trois chargeurs du mini-Uzi et quatre grenades à fragmentation. Mentalement, il pouvait comptabiliser les morts. Onze au total. Une véritable boucherie.

Ses pieds glissaient dans une gigantesque mare de sang gluant et il y avait des débris de chair partout. Et, à tout ce sang, allait venir s'ajouter le sien. Car, contre le feu nourri des cinq *mafiosi* encore vivants, il n'avait aucune chance. Les deux cartouches de .44 ne feraient pas le poids. Il pouvait juste espérer faire deux cadavres de plus avant de mourir en beauté. Un baroud d'honneur.

— Eh, fumier ! Tes encore là ?

La voix venait de sa gauche. Le salaud était dissimulé derrière un monceau de caisses et devait déjà l'ajuster dans son point de mire.

L'Exécuteur se glissa vivement dans l'ombre, tandis qu'une autre voix, grasseyante, vulgaire, s'élevait sur sa gauche :

— Tu vas crever, ordure. Et je dirai à tout le monde que c'est moi qui ai descendu Bolan la pute.

Un rire succéda aux mots et il y eut un raclement derrière les caisses. Bolan compta jusqu'à trois, décida de tenter sa chance du côté des larges portes ouvertes de l'entrepôt. Un piège. Il en avait parfaitement conscience, mais estimait également que son unique possibilité se trouvait de ce côté-là. Echapper aux balles des *mafiosi* constituerait un véritable exploit, mais il n'avait plus le choix. Déjà, une odeur de fumée montait dans l'air moite. Ils allaient le débusquer comme un gibier chassé de son terrier.

Alors, il plongea en avant, l'AutoMag pointé devant lui.

Et l'enfer se déchaîna de nouveau... ponctué par un bip-bip lancinant. Un son incongru dans le contexte de l'action. Inattendu aussi. Un son crispant que Bolan enregistra en tirant son avant-dernière cartouche. Il n'entendit pas de détonation, appuya une nouvelle fois sur la détente, perçut le ridicule « clic » du mécanisme jouant à vide. L'AutoMag était enrayé !

Et ce bip-bip qui n'arrêtait pas !

Alors, Mack Bolan s'éveilla d'un coup, réalisant aussitôt qu'il était en sueur... et qu'on l'appelait au radio-téléphone de bord.

Le souffle encore oppressé, il bondit hors de la couchette du Char de guerre, trouva l'appareil dans l'obscurité, établit le contact en se passant une main moite sur le visage.

— Je te réveille ? demanda hypocritement Hal Brognola.

Le fédé de Washington savait depuis longtemps à quoi s'en tenir sur les fuseaux horaires. Chez lui, il était à peine 22 heures. Bolan esquissa un rictus dans le noir, grogna :

— On peut même dire que tu me sauves la vie.

Un court silence interloqué, puis :

— Comprends pas.

— Rien. Juste un mauvais rêve. Tu m'appelles pourquoi ?

— Je ne peux pas te dire grand-chose sur cette ligne. Tu es toujours à Phoenix ?

— Et j'y serai jusqu'à ce que j'aie terminé. J'ai à peine commencé, Hal.

— Justement, je vais peut-être te permettre d'avancer un peu mieux. Notre ami voudrait te rencontrer. Il prend l'avion dans quelques minutes.

Nouveau rictus de Bolan qui s'étonna :

— Lui, l'avion ?

Phil Necker avait les voyages aériens en sainte terreur. Chacun de ses embarquements constituait un acte d'héroïsme. Pour qu'il passe

outre sa phobie, il fallait que le jeu en vaille la chandelle.

De Washington, Brognola reprenait :

— Il t'apporte des renseignements de première bourre, Mack. Il t'appellera dès son arrivée. Reste dans ton QG jusqu'au contact.

— OK, fit sobrement Bolan.

— Et sois prudent, ajouta perfidement Brognola. Ça m'ennuierait de devoir annoncer ta disparition aux pontes de Washington, acheva-t-il avant de couper la communication.

L'Exécuteur en fit autant. En se rallongeant sur la couchette du Char de guerre, il se posait des tas de questions sur les raisons qui motivaient le déplacement du successeur de Léo Turrin à la *Commissione*. Ça devait être bigrement important.

CHAPITRE III

Phil Necker fendit la petite foule du *Dandy-Bar*, se glissa sur la banquette en moleskine patinée du box, sortit un paquet de Stuyvesant de sa poche, et en offrit une à Mack Bolan qui refusa. Il commanda un J & B, prit le temps d'allumer sa cigarette avant de relever des yeux inexpressifs sur l'Exécuteur. Avec ses cheveux poivre et sel presque ras, ses pommettes saillantes, son nez fortement busqué et sa bouche en dessin de lame, il offrait l'apparence ascétique d'un trappiste en civil. On lui apporta son whisky et il en avala une large rasade en claquant la langue avec une moue d'appréciation.

— Après ce à quoi je viens d'échapper, je devrais plutôt me mettre au Dom Pérignon, laissa-t-il tomber dans un soupir.

Bolan prit un air mi-intrigué, mi-amusé :

— Pourquoi ?

— Parce que c'est la boisson des dieux et qu'il faut en être un pour sortir vivant d'un vol comme celui que je viens de subir.

L'Exécuteur ne put retenir un sourire. Dans son genre, le fédéral était un véritable héros. Traverser le pays en avion était pour lui un acte de pure bravoure. Il en avait une peur bleue et l'avouait sans honte.

— Un commandant de bord de ma connaissance m'a assuré qu'on finit par s'y faire après deux mille heures de vol, ironisa Bolan.

— Mouais, grogna Necker sans la moindre trace d'humour. Tu es au courant, pour Charlie Poretti ? demanda-t-il en changeant de sujet.

— Toute la ville en parle.

Necker fit la grimace, baissa le ton en se penchant au-dessus de la table.

— Ces deux dingues risquent de descendre les gamines. Les flics locaux sont dépassés.

— Collin ne descendra jamais deux enfants, contra Bolan. Il se fera plutôt tuer sur place que de toucher un seul de leurs cheveux.

Le fédéral eut un regard incrédule :

— Comment peux-tu en être sûr ?

— Au Viêt-nam, ce même Collin a risqué sa peau sous le feu des Viêts pour sauver les gosses d'une école de village. En plein bombardement.

— Tu le connais ?

L'Exécuteur fit signe que non, précisa :

— Il était là-bas eh même temps que moi. J'ai appris son exploit sur place, mais je ne l'ai jamais vu. En tous cas, un type de cette trempe

ne ferait pas de mal à deux fillettes. Il bluffe.

Necker fit la moue.

— Admettons. N'empêche qu'il n'est pas seul. L'autre n'hésitera pas.

Bolan tiqua. La presse n'avait pas fait mention de l'identité du complice de Collin.

— On sait qui c'est ? demanda-t-il.

La taupe de la *Commissione* haussa les épaules.

— On suppose qu'il s'agit d'un certain Larry Banos. Au pénitencier, ils étaient ensemble. Banos est un dingue de la gâchette. Il a deux flics à son actif.

— Et on l'a libéré ?

— Il s'est arraché. Une évasion spectaculaire, il y a presque deux ans. On n'a jamais pu remettre la main dessus. Après avoir purgé sa peine, réduite pour bonne conduite, Collin aura rejoint son copain de taule pour monter des coups ensemble. Classique.

— Ça ne me dit pas ce qui t'amène. Tu m'as déjà fourni le *listing* complet de la famille Poretti et j'ai commencé mon *blitz*.

— Autant commencer par le début, fit Necker avant de boire une gorgée de J & B. Tu sais pourquoi Collin a descendu Charlie Poretti ?

— On dit qu'il s'agit d'une vengeance.

— Exact. C'est à cause de son frère Nick que Collin a fait de la taule. Á l'époque, la famille Poretti était moins puissante qu'aujourd'hui. Elle commençait seulement à faire main basse sur la ville. Et, justement, Collin avait l'intention de... « travailler » également à Phoenix. En *freelance*. Braquages et compagnie. Il marchait sur les plates-bandes des Poretti. Alors, Nick a tout simplement vendu l'ancien *marine* aux flics. Un beau flagrant délit cousu main. C'est la raison de la vengeance de Collin. Avec Banos, il a attaqué une salle de jeux clandestins tenue par Charlie, raflé le fric des enjeux, vidé le coffre de la réserve et descendu Charlie le *Gominé*. Mais tu sais tout ça. En revanche, ce que personne ne sait encore... à part seulement quelques fédéraux, c'est que Collin s'est également emparé des petits dossiers planqués dans le bureau du *Gominé*.

Bolan fronça les sourcils.

— Explique-moi ça.

Necker hocha la tête.

— Des dossiers et un carnet, avec des noms. Des noms importants.

— Je vois, fit Bolan. Poretti avait ses protections parmi les notables.

— Y compris dans la police locale. Les flics n'ont pas l'intention de rater nos deux types, que les gamines soient descendues ou non. Collin l'a bien compris et il s'est arrangé pour alerter le FBI.

L'Exécuteur parut surpris.

— C'est lui qui...

— Sa sœur. Gwen Collin. Dès qu'il est arrivé dans l'appartement de ses otages, il lui a aussitôt téléphoné pour lui résumer ce que je viens de te dire. Il lui a demandé de nous appeler, afin que nous puissions veiller à ce que les *cops* ne le descendent pas. Il tient à les négocier, ces foutus dossiers. Et nous, ajouta-t-il après un court silence, on va tout faire pour les récupérer avant les locaux. D'ores et déjà, des hommes à nous sont sur place pour veiller au grain, mais une bavure est toujours possible, fit-il dans un demi-sourire. Il faut agir très vite en espérant que le siège tiendra assez longtemps pour te permettre d'intervenir.

— Qu'est-ce qui te faire croire que je vais m'occuper de Collin ?

Necker hocha la tête d'un air ironique :

— Qu'est-ce que tu crois ? Que j'ai risqué ma peau dans ce zinc pour prendre simplement un pot avec toi ?

Il sortit de sa poche de veste une grande feuille de papier millimétré qu'il étala devant Bolan. Le document représentait le plan précis et coté d'un appartement. Bolan se pencha et observa le dessin.

— C'est l'appartement où nos deux types retiennent les gamines, expliqua Necker. Après rapide enquête, un de nos hommes a rendu visite à l'ancien locataire des lieux. C'était un peu hasardeux, mais il a obtenu un renseignement intéressant. Le petit dressing-room de l'appartement s'ouvrait autrefois sur une étroite cour intérieure, par une minuscule fenêtre. Ce type avait besoin de place pour ses casiers de rangements et il a construit un placard masquant la fenêtre en question et la condamnant par la même occasion. C'est donc par là que tu peux passer pour t'introduire dans l'appartement. La police locale ne connaît pas cette issue condamnée. On a vérifié. Il y a bien des tireurs d'élite sur les toits, mais aucun n'a cette courette dans le collimateur. De toute évidence, la mère des gammes ne connaît pas non plus l'existence de cette imposte masquée. Autrement, les flics de Phoenix auraient déjà tenté quelque chose de ce côté-là.

Il y eut un petit silence, durant lequel Bolan avala un peu de bière. Puis il releva la tête, pinça les lèvres.

— Ouais, fit-il, mi-figue, mi-raisin. Hal compte sur moi pour neutraliser Collin et son copain et pour leur piquer les documents au nez et à la barbe des flics locaux.

Necker esquissa un sourire de vendeur de voitures d'occasion, hocha la tête.

— Exact.

L'Exécuteur hésita :

— Ça ne me plaît pas outre mesure.

— Je m'en doute, fit Necker, conciliant. On a bien songé à faire intervenir un commando de chez nous, mais, pour ce coup, Hal n'a

confiance qu'en toi. Il dit que tu ne peux pas rater une opération comme celle-là.

— Ben voyons !

— Il a raison, insista le fédéral en redevenant grave. Personne d'autre que toi ne peut tenter ça avec un pourcentage raisonnable de chances.

— On peut connaître vos estimations, à propos de pourcentage ?

Phil Necker hésita, lâcha enfin de mauvaise grâce :

— Un gros soixante pour cent. Nos meilleurs spécialistes ne réunissent pas les trente pour cent.

— Merci de l'honneur !

— Ne plaisante pas. Le temps presse.

— Je suis censé les capturer ? fit Bolan d'un ton ironique.

Nouveau petit silence, puis Necker secoua la tête :

— J'ignore si Collin se laissera prendre, mais pour Banos, aucune chance. C'est un dingue de la gâchette. De toute façon, compte tenu de la situation, tu n'auras guère le choix. Pense aux gamines.

Bolan esquissa un petit sourire cynique.

— Et ça vous arrangerait, toi et Hal, qu'ils soient tués tous les deux. Collin risquerait de se montrer trop bavard, pas vrai ?

— Exact, reconnut le fédéral en baissant le regard. Mais Hal te fait dire d'agir au mieux, selon les circonstances.

Un nouveau silence s'établit entre les deux hommes, seulement troublé par le ronron des conversations du bar. L'Exécuteur acheva sa bière, se laissa aller en arrière et lâcha enfin :

— Quelle est leur puissance de feu ?

Necker parut soudain soulagé :

— Selon les descriptions faites par les témoins, Collin serait armé d'un automatique. Si c'est celui qui a tué Charlie Poretti, il s'agit d'un Smith & Wesson .38 spécial.

— Et Banos ?

— Un Ingram. La balistique opérée dans l'entrepôt-clandé et les balles qui ont coupé l'épaule de Charlie le prouvent.

Bolan émit un petit sifflement. Avec ses trente cartouches de 9 mm ou 11,43 selon le type, sa cadence de tir de 1000 coups/minute et sa maniabilité spectaculaire, le petit P.M. US, véritable arme de guerre, ne laissait pas beaucoup de chances à l'adversaire. Il apprécia sombrement :

— Tu as raison, ça ne laisse guère le choix.

— Tout un matériel d'escalade t'attend dans une voiture de location, dit Necker. Je l'ai fait garer dans un parking du zoo. À Papago Park. Une Chevy gris métal, 2^e sous-sol, emplacement 2217, précisa-t-il en tendant à Bolan un petit trousseau de clés.

Celui-ci fit la grimace.

— Hal ne doutait pas un instant de mon accord...

Mince sourire de Necker qui précisa :

— Hal ne doutait pas. Moi, je me suis demandé. En fait, je me suis surtout dit que je faisais peut-être un de ces foutus voyages aériens pour des prunes. Ça m'a un peu gâché le plaisir, ironisa-t-il froidement. C'est OK ?

Bolan hocha affirmativement la tête :

— D'accord, vieux. Tu peux reprendre ton zinc.

Il ramassa les clés du véhicule et enchaîna :

— L'équipe fédérale en place est au courant ?

— Surtout pas ! Fais gaffe à eux, Mack. Si tu te fais repérer...

— Je me déguiserai en fantôme.

Necker haussa les épaules d'un air fataliste. Il ajouta :

— Ah, j'oubliais... Né m'appelle plus directement. Depuis le coup de Houston, les mecs de la *Commissione* se méfient de tout et de rien...

— Okay. Je contacterai Hal. En attendant, j'aurai sans doute besoin de ta coopération pour cette nuit. Un simple coup de fil à l'appartement des otages à une heure précise.

— Je vois. Tu peux me joindre au *Best Western*. Je n'en bougerai plus jusqu'à mon départ.

— En avion ? sourit Bolan.

Necker leva les yeux au ciel, renvoya bravement :

— Á chacun son destin, soupira-t-il. Par bateau ça fait un peu long.

Ils se serrèrent la main et Bolan fendit la petite foule pour gagner la sortie. Songeur, le fédéral le regarda disparaître. Pour lui, l'Exécuteur avait toujours été une énigme... et le resterait probablement.

— On veut cette ordure de Poretti, gronda Collin dans le téléphone. J'ai pas changé d'avis. Je le veux seul, dans sa bagnole blindée, avec les 100 000 dollars en coupures usagées.

Á l'autre bout de la ligne, il y eut un pesant silence. Des flics se consultaient. Collin jeta un coup d'œil du côté de Banos. Vautré dans le canapé à fleurs, tenant les fillettes sous la menace du terrible Ingram, l'autre avait son regard de dingue. Celui-là descendrait les gamines, à coup sûr ! Si Poretti ne flanchait pas, ce serait le massacre. Dans un sens ou un autre. Car Collin comptait bien protéger les petites jumelles.

Ils avaient relâché la mère pour qu'elle puisse témoigner devant les flics qu'ils ne plaisantaient pas.

— Maman ! Je veux maman, se mit soudain à gémir une des jumelles en recommençant à pleurer.

— Toi, ta gueule, rugit Banos en repoussant violemment la petite contre sa sœur qui se remit à pleurer aussi.

Il leva la main comme pour frapper et Collin lâcha le téléphone pour se ruer sur lui. Il allait lui saisir le bras quand Banos releva le

court canon de l'Ingram vers lui. Lèvres crispées par la rage, il grinça :

— Toi, occupe-toi du téléphone !

Des lueurs de meurtre s'allumaient dans son regard noir. Ils se défièrent un court instant, puis, d'un ton étrangement calme, Collin déclara sans le quitter des yeux :

— Attention à ce que tu fais, Larry. Tu peux cogner et tuer qui tu veux. Tu peux faire une véritable hécatombe de flics, de connards de toutes sortes, mais ne touche surtout pas à ces mômes.

L'autre esquissa un rictus qui se voulait plein de défi, mais qui n'était qu'une bravade sans conviction. Soudain calmé, il agita un peu le minuscule PM, demanda :

— C'est toi qui m'en empêcherais ?

Collin hocha lentement la tête, battit des cils. Ses doigts assurèrent leur prise sur la crosse du .38 Smith & Wesson qui avait descendu le *Gominé* et le canon s'éleva en direction de Banos.

— Tu sais très bien que je sais me servir de ça, déclara-t-il, toujours aussi flegmatique. On y passerait tous les deux. Ce serait une connerie, pas vrai ?

L'autre hésita, finit par abaisser l'Ingram, tout en conservant son rictus désagréable. Sa face granuleuse avait pris un ton plus pâle. Au pénitencier et depuis leur sortie, il avait appris à connaître l'ancien du Viêt-nam. Un type implacable, qui ne tirait jamais à tort et à travers, mais qui visait sacrément juste et dont les réflexes s'apparentaient à ceux d'un crotale. Il connaissait aussi son passé dans le sud-est asiatique où son mépris du danger lui avait fait accomplir des ravages parmi les Viêts.

— Ça va, fit-il enfin d'un ton faussement conciliant. Je vais pas les bouffer, tes pisseuses. Occupe-toi plutôt du téléphone.

Dans le silence du petit appartement douillet, une voix déformée nasillait dans le combiné pendant au bout de son fil. Collin jeta un dernier regard rassurant aux deux fillettes, leur envoya un petit sourire, alla répondre.

— Désolé, fit le flic en hésitant. Impossible de mettre la main sur Nick Poretti. Mais on va vous livrer une voiture et le pognon.

— Pas question, se rembrunit instantanément Collin. C'est Poretti que je veux. Personne d'autre.

— Mais, puisque...

— Démerdez-vous. C'est vous, la police. Et les flics, c'est fait pour coincer les *mafiosi*, pas vrai ?

— Vous ne devriez pas faire ça, rétorqua le policier, de plus en plus mal à l'aise. Pour les gamines, c'est dégueulasse.

— On s'en fout. Vous n'avez qu'à trouver Poretti.

— Bon... bon, on va faire pour le mieux. Mais on ne peut pas obliger un citoyen à...

— Un citoyen ! ricana Collin. Un sacré citoyen qui vous en fait croquer, oui ! Tous les pourris de flics de cette ville lui lèchent les pompes et...

— Écoutez, Collin, la mère des gamines voudrait leur dire un mot. Juste pour les rassurer.

Collin s'adressa à Banos, lui fit part de la requête. L'autre secoua rageusement la tête.

— Pas question. Si on l'a larguée sur le chemin, c'est justement pour qu'elle nous emmerde pas. Elle n'a qu'à s'arranger pour que ces connards fassent vinaigre à trouver Poretti. Envoie-les se faire foutre. Dis-leur qu'on leur donne jusqu'à trois heures du mat'. Sinon...

La menace était suffisamment précise. Et, à son corps défendant, Collin devait reconnaître que Banos avait raison. S'ils lâchaient un peu de mou, ils perdraient la partie.

— Allez vous faire mettre, lança-t-il dans le combiné. Si Poretti n'est pas là à trois heures, avec le pognon, ce sera le massacre.

Et il plaqua l'appareil sur sa fourche en réprimant un soupir. À présent, il allait devoir veiller tout particulièrement sur la vie des petites. Tout en se méfiant de l'inferral Ingram. En fait, il se sentait un peu dépassé. Dès son arrivée dans l'appartement, il avait téléphoné à Gwen pour qu'elle fasse le nécessaire auprès des fédés. Car, au vu des noms portés sur le petit carnet noir des Poretti, il n'avait plus aucune confiance en la police locale. Depuis, aucune nouvelle de sa sœur ou des fédéraux. Et il était deux heures dix du matin. Dans cinquante minutes, il serait au pied du mur. Et, dans cette perspective, l'angoisse le taraudait. Il ne pourrait jamais contenir ce dingue de Banos au-delà de l'ultimatum.

CHAPITRE IV

— Détends-toi, Nickie ! Ça ne sert à rien de broyer du noir. Ici, tu es tranquille. Personne ne viendra t'y cher...

— La ferme !

Nick Poretti chassa d'un geste rageur la main effilée qui lui massait doucement la nuque. Gloria était sa maîtresse depuis trop longtemps et elle commençait à l'énervier. Trop calme, trop intelligente aussi. Au début de leur liaison, Nick Poretti avait précisément été séduit par les qualités de cette magnifique rousse, mais, après deux ans de ce régime, il finissait par ne plus pouvoir la supporter. Il avait toujours eu peur des femmes possessives. Gloria en était un spécimen. Il était temps qu'il la lâche et qu'elle retourne chanter dans les boîtes de Vegas. Après cette affaire, il l'enverrait aux pelotes, actuellement, il avait encore besoin d'elle. Un tout petit moment. Et cet enfoiré de Connors qui n'appelait toujours pas. Ce n'était pas la peine de diriger la police de cette ville si c'était pour être aussi incapable. Surtout avec le fric que lui versait régulièrement Poretti.

À demi allongé sur le grand canapé en velours du living, Nick Poretti songeait à cette ordure de Collin. Ce type allait finir par lui déclencher une crise d'ulcère.

Pourtant, le *mafioso* n'avait pas peur. Il était seulement en rage. Non seulement ce salaud avait descendu Charlie, mais il était à présent en possession d'une véritable bombe. Il suffisait que les dossiers et le carnet circulent dans la presse pour que toute la belle combine des protections patiemment mise en place se retrouve par terre. Collin et l'autre connard devaient crever. Même si les gamines y passaient aussi. Poretti avait donné à Connors des indications précises à ce propos. Cependant, cet imbécile se contentait de maintenir le siège policier autour de l'immeuble, au lieu de faire donner l'assaut. À la télé, on ne parlait plus que de ça... et de Poretti.

Tout doucement, les mains de Gloria avaient repris possession des épaules contractées de son amant. De son regard vert et tranquille, elle observait les boucles poivre et sel de l'abondante chevelure du maître de la ville. Parfois, elle se sentait fière de lui appartenir, même si elle savait plus ou moins quelles activités il exerçait. Même si elle était au courant de l'existence d'autres femmes dans sa vie. Alors, elle tenait bon, se montrait patiente et discrète, attendait le moment où, lassé de ses louches combines et un peu plus vieux, il se laisserait prendre à son tendre piège. Elle n'espérait pas vraiment le mariage. Simplement une vie à deux, normale, tranquille.

Nick Poretti allait de nouveau écarter les mains de Gloria, quand la sonnerie du téléphone retentit. Il se contracta instantanément, indiqua l'appareil d'un coup de menton. La femme alla décrocher, écouta un instant, apporta le téléphone à son amant en masquant le micro de sa main.

— Connors, annonça-t-elle en lui tendant le combiné.

— Ouais ! aboya Poretti en se redressant. Qu'est-ce que tu fous, Connors ? Cette affaire devrait être...

— Il y a un problème, Nick.

— Quoi, un problème ! C'est pourtant simple, merde !

— En fait, reprit le policier sur le même ton neutre, il y a deux problèmes.

De profondes rides de contrariété se creusèrent sur le front hâlé du *mafioso*, tandis que Gloria reprenait possession de ses muscles trapèze à travers la chemise en soie.

Cette fois, il fit un mouvement de bras si brutal que la rousse trébucha en poussant un petit gémissement. Regard allumé de colère, elle alla s'asseoir dans un fauteuil, croisa les jambes, découvrant ses admirables cuisses gainées de nylon fumé par l'ouverture du vapoureux déshabillé. Une de ses mules tomba de son pied sur un large cendrier en argent qui tinta comme un gong. Poretti lui jeta un regard rageur, lança dans l'appareil :

— Quels problèmes ? rugit-il.

— L'information selon laquelle tu pourrais te cacher chez ta, heu... chez Gloria commence à circuler.

— Merde ! Je vais quand même pas céder devant cet enfoiré !

— Pas question de ça, Nick. J'ai déjà mis un truc au point. Sois dans un quart d'heure au coin de Me Donald et de Scottsdale road. Je serai là.

— Pour aller où ?

— Une planque à moi. Personne n'ira te chercher là-bas. Juste le temps de régler cette affaire. Je ferai annoncer à la presse que tu es parti à la pêche dans le Minnesota. Dans une cabane sans téléphone.

— Ouais ! Et le deuxième problème ?

— Les fédéraux. Ils sont là.

— Quoi, ils sont là ? cria Poretti. Qu'est-ce que tu racontes ?

— Je veux dire, sur place. Ils viennent fourrer leurs gros pifs dans nos affaires. Plus question de donner l'assaut. Les gamines, Ils les veulent indemnes.

Poretti faillit briser le combiné de son gros poing. Dans ses yeux, des lueurs de meurtre s'étaient allumées et une veine congestionnée battait furieusement à sa tempe. Il avait envie d'assassiner Connors.

— OK, grinça-t-il en se contenant. Dans un quart d'heure.

Il raccrocha violemment, jeta un regard noir à sa maîtresse, sauta

sur sa veste. Gloria se leva à son tour, vint à lui.

— Qu'est-ce qui se passe, Nick ?

— Va te faire foutre.

— Nick !

Incrédule, elle voulut l'enlacer. Il la repoussa violemment et elle s'écroula dans le fauteuil. Sa nuque porta contre le bois du dossier ; elle émit un petit gémissement plaintif, ignorant les pans du déshabillé qui découvraient son ventre nu. Sans un regard pour elle, Poretti gagna le hall du luxueux duplex où se tenaient en permanence Mando et Gazzi, son *caporegime* et le second de celui-ci. Deux géants à faces de brutes qui se levèrent ensemble. Mando avala d'un coup la sucette à la framboise à peine entamée qu'il mordillait avec délices. Un petit caprice bien innocent qui l'obligeait parfois à traverser la ville pour s'approvisionner chez *Melcers*, son confiseur favori.

— Amenez-vous, grogna Poretti.

Au passage, il rafla un trousseau de clés sur un guéridon Empire, ordonna :

— Moi et Gazzi, au parking. Mando, tu dis aux autres de nous suivre et tu nous reprends au vol.

Un peu plus tard, les phares de la Corvette blanche de Gloria émergeaient du parking de l'immeuble. La voiture tourna dans Transmission road, bientôt suivie par une grosse Continental grise. À bord, hormis Mando qui sauta dans la Corvette en marche, il y avait quatre hommes. Les meilleurs flingueurs de la famille Poretti. À eux tous, ils totalisaient le modeste palmarès de 27 cadavres et quelques estropiés à vie. Pourtant, tassé à l'arrière de la Corvette, Poretti ne se sentait plus vraiment en sécurité. Si la fantaisie prenait à Connors de garder les dossiers et le carnet noir, les ennuis commenceraient. Encore n'osait-il pas songer à ce que serait son avenir, si c'était le FBI qui mettait la main sur ces documents explosifs. Un instant, il fut tenté de céder à l'ultimatum et d'aller porter le pognon à Collin. Mais celui-ci ne s'en contenterait pas. Il avait un vieux compte à régler. Alors, le plus simple était donc d'effrayer suffisamment Connors pour qu'il fasse donner l'assaut. Malgré les fédéraux. Mais, pour ça, il fallait aussi lui avouer que son nom figurait dans les fameux dossiers.

Un vrai cauchemar.

Une brève pluie d'orage s'était abattue sur Phoenix et le petit vent acide et chaud de juillet faisait frémir les restes de linge oubliés sur la sombre terrasse. Vers Central Street, Valley National Bank building, la plus haute construction de la ville, et, à l'est de Jefferson St, la masse du Capitole se découpait sur le fond de nuit. Mais le décor importait peu à l'Exécuteur. Vêtu de sa légendaire combinaison noire, à la ceinture de laquelle étaient accrochées trois grenades aveuglantes spécialement fabriquées par Herman Gadgets Schwartz, armé du

redoutable Beretta 9 mm à réducteur de son et du mini-Uzi en sautoir sur la poitrine, Mack Bolan était accroupi. Dissimulé à l'abri du parallélépipède en béton d'une machinerie d'ascenseur, il observait les terrasses alentour d'un regard aigu.

Arrivé quelques minutes plus tôt sur cet immeuble de Dobbins road par un itinéraire compliqué de terrasses repéré dans la journée, il avait déjà localisé les deux tireurs d'élite de la police placés sur les toits voisins. Des spécialistes efficaces qui savaient, comme lui, profiter de la topographie des lieux. Grâce à ses jumelles de l'armée équipées d'un système à infrarouges, il pouvait les épier à volonté, vérifier aussi qu'ils étaient seuls. Il délaissa les jumelles, se débarrassa de son sac à dos qu'il ouvrit pour en répandre le contenu sur la terrasse. Il y avait là de quoi s'attaquer à l'escalade des 3954 mètres du mont Robson. Avec les gestes sûrs de l'expérience, il sélectionna les cordes de nylon et le matériel d'accroche dont il aurait besoin pour descendre en rappel jusqu'à la petite fenêtre condamnée qui figurait sur le plan. Un plan dont il avait gravé chaque détail dans sa mémoire.

Il porta de nouveau les jumelles à ses yeux, nota que les tireurs d'élite de la police n'avaient pas bougé, esquissa un sourire de fauve. Ces naïfs s'attendaient sans doute à voir les deux preneurs d'otages venir jouer les cibles sur les toits. Il enfourna les jumelles dans le sac, dissimula celui-ci dans un angle mort de la terrasse, assura le rouleau de cordes à son épaule, et, tel un félin, se glissa vivement dans l'ombre. Un instant plus tard, se faufilant de terrasses en toits, faisant corps avec le béton, il sautait souplement sur le sommet du théâtre des opérations. Il patienta un moment, vérifia qu'on ne pouvait le voir, rampa jusqu'au parapet, lança un regard dans le vide sombre. Là, quatre étages plus bas, perdue dans l'obscurité d'une étroite cour intérieure, une minuscule fenêtre encore invisible. Derrière, pour deux petites filles de quatre ans, c'était l'enfer. Pour tourmenteurs, elles avaient un ancien soldat aigri et avide de vengeance et un tueur de la pire espèce. L'Exécuteur se redressa, espéra très fort que l'ancien locataire du 234 Dobbins road ne s'était pas trompé dans son plan, commença à nouer la corde d'alpiniste au corps d'une solide cheminée. Quand il fut certain de ses attaches, il revint au bord de la terrasse, assura sa prise, bascula rapidement dans le gouffre où il se laissa glisser en silence. Si pour une raison ou pour une autre, la mère des gamines se souvenait de l'existence de l'imposte derrière les casiers du dressing, il risquait bien de tomber nez à nez avec une équipe d'acrobates de la police locale. Les bonnes idées avaient la fâcheuse habitude de visiter des multitudes de cerveaux en même temps. Dans ce cas, il serait dans la panade jusqu'au cou.

L'étroite cour intérieure avait l'aspect irréel d'un vaste conduit de cheminée, dans l'obscurité duquel il se serait peu à peu enfoncé.

Étrange père Noël qui ne distribuait que la mort en cadeau. À mesure de la descente, sa vue s'était habituée à l'obscurité. Maintenant, il distinguait l'environnement. Il avait déjà compté deux des minuscules fenêtres indiquées à chaque étage. La prochaine serait la bonne. Il baissa les yeux, descendit encore, se trouva bientôt devant. Il posa le pied sur l'étroit entablement, assura les mousquetons de la ceinture d'alpiniste à la corde, vérifia les attaches, sortit enfin un mince instrument en acier de sa poche pectorale de combinaison. Un diamant de miroitier. Il plaqua son oreille à la vitre, écouta attentivement, n'entendit rien. D'une autre poche, il tira alors une petite ventouse en caoutchouc qu'il colla au verre, découpa celui-ci en suivant le cadre en bois. Cela produisit un petit son crispant. Si les deux autres entendaient, le massacre était imminent. Par précaution, Bolan ôta le cran de sûreté du Beretta, laissa la bride du holster de hanche détachée et conforta sa position sur l'appui de fenêtre pour faire doucement sauter le carreau qu'il laissa collé à la ventouse. Celle-ci étant rattachée à une ficelle, il laissa délicatement pendre le tout dans le vide. Puis il passa les mains dans l'ouverture, rencontra aussitôt l'obstacle d'un fond de meuble. L'ancien locataire n'avait pas raconté d'histoires et la nouvelle n'avait apparemment rien changé à l'agencement du dressing en question. Si le reste des renseignements était exact, une patte de fixation au mur devait être vissée à la partie supérieure du meuble. Bolan tendit la main, trouva presque aussitôt la pièce de métal. D'une solidité toute relative, elle servait uniquement à empêcher le meuble de basculer vers l'avant. Pour l'arracher, un seul moyen : le petit pied de biche apporté par l'Exécuteur. Il le dégagea de sa poche cuissarde intérieure de combinaison, en glissa l'extrémité recourbée entre la patte et le mur, pesa, entendit un bruit de bois éclaté, retint son souffle, suspendit son geste un instant. Puis, n'obtenant aucune réaction, il acheva le travail d'un seul mouvement. Le meuble oscilla dangereusement, mais, déjà, Bolan avait glissé les mains de chaque côté de la menuiserie, passé une jambe dans l'encadrement. Il demeura ainsi un instant, prêta l'oreille, puis, centimètre par centimètre, repoussa le meuble en le faisant pivoter sur le plancher. Lorsqu'il jugea l'espace suffisant pour s'y faufiler, il consulta le cadran lumineux de sa quartz. Il était dans les temps. Dans une minute, le téléphone allait sonner dans l'appartement. Au bout du fil, Necker allait tenter la diversion classique des commandos antiterroristes. Parfois, il suffisait en effet d'un court instant d'inattention de la part des assiégés pour renverser la situation. Cet instant-là, l'Exécuteur allait le jouer sur le fil du rasoir. Souple comme un félin, Beretta en main, il prit position dans le petit dressing, en trouva la porte, commença à peser sur la poignée. La gâche fit entendre un faible son métallique, puis le battant grinça légèrement en

s'entrouvrant. Bolan cessa tout mouvement ; Selon le plan dont chaque détail demeurerait gravé dans sa mémoire, il allait déboucher dans un couloir. Au bout, une porte de chambre, deux autres sur sa gauche, dont celle de la salle de bains. Á l'autre extrémité, un double battant permettait d'accéder au living. Il ne restait plus qu'à espérer que les deux hommes se trouvaient ensemble. Cela éviterait les risques de feux croisés. Bolan coinça le mini-Uzi sous son bras droit, prit le Beretta dans la main gauche, se tint prêt.

Soudain, une sonnerie grêle creva le pesant silence. Il y eut un grognement sourd, une exclamation que Bolan ne comprit pas. Un pleur d'enfant s'éleva, tandis que la sonnerie persistait, lancinante. Bolan quitta le dressing, longea le couloir en se guidant sur le rai de lumière filtrant sous le double battant du fond. Le living.

— Ta gueule !

Un des deux hommes avait crié, mais les pleurs d'enfant continuèrent.

— Non ! cria une autre voix masculine. Touche pas à cette môme !

Bolan était contre les panneaux de la porte, armes pointées. La sonnerie se tut d'un coup et celui qui avait défendu la fillette répondit :

— Ouais ?

Un silence, puis :

— Je vous ai dit que je voulais cette roulure de Po...

Les deux panneaux s'étaient littéralement arrachés de leurs gonds et avaient claqué contre les murs. Comme une tornade, l'Exécuteur avait plongé dans la pièce. En un dixième de seconde, il avait photographié la scène. Le Beretta toussa silencieusement et le crâne de Banos qui était penché sur les fillettes éclata sous l'impact de l'ogive meurtrière. Il poussa un grognement rauque, perdit la moitié de sa cervelle, en étant brutalement rejeté en arrière. Dans le même temps, le petit Ingram s'était relevé et crachait son message de mort. Bolan sentit le vent brûlant du chapelet des .45 ACP tout près de sa tête. Mais Banos était mort. Déjà, le canon à réducteur de son de l'Uzi s'était braqué sur Collin. Celui-ci avait conservé de son passage au Viêt-nam des réflexes terrifiants. Le combiné téléphonique toujours en main, imperturbable, malgré les hurlements des gammes réfugiées au fond du canapé, il avait levé le canon du .38 sur les fillettes. Dans son regard glacé luisait une terrible détermination, lorsqu'il fixa l'Exécuteur.

— Fais pas l'imbécile, Collin !

Bolan avait lancé l'avertissement d'une voix calme et sèche. Son index avait enfoncé la détente de l'Uzi jusqu'au point de rupture. Il suffisait d'une très légère pression. D'un infime frémissement. Collin avait trop connu le métier des armes pour s'illusionner. Il était cuit, de

toute façon. Et, comme il n'avait jamais eu dans l'idée de massacrer des enfants, ses lèvres s'étirèrent dans une amorce de sourire sans joie.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? laissa-t-il tomber, toujours aussi froid.

— Deux solutions, asséna Bolan. Tu lâches ton arme et tout s'arrête là, ou tu fais seulement mine de tirer et je t'arrache la tête.

Il y eut un instant d'insupportable tension, puis le sourire de Collin disparut. Il fronça les sourcils en considérant l'étrange combinaison noire, demanda sans baisser le canon du .38 :

— Qui tu es, toi ? Pas un flic, tu serais pas seul.

— Pas tes oignons, renvoya Bolan. Lâche ton flingue.

Soudain, une lueur s'alluma dans les prunelles de l'ancien Marine, suivie d'un éclair d'étonnement.

— Merde l'... Exécuteur ! T'es Mack Bolan !

— Lâche ça, ordonna Bolan. On discutera après.

— *Shitl* s'exclama alors Collin. Sergent Miséricorde ! C'est bien ma veine. Tes passé du côté des fumiers ?

— T'as encore une chance d'en sortir, Collin. Ne fais pas l'imbécile.

Tout se passa alors très vite. Si vite que tout autre que l'Exécuteur n'aurait pas eu le temps de réagir. Le canon du .38 exécuta un mouvement de pivot d'une rapidité stupéfiante. Le temps d'un éclair, Bolan aperçut le trou noir du canon, l'index qui pesait sur la détente. Sous son bras, le mini-Uzi tressauta et la tonalité supérieure de la boîte crânienne de Collin fut emportée par un ouragan. Du sang mélangé à de la matière grisâtre gicla sur le téléphone, les murs, le canapé. La bouche de Collin s'ouvrit démesurément, crachant un flot carmin qui coula sur sa main encore armée. Après un regard rassurant vers les deux gamines soudain muettes de terreur, il alla se pencher sur Collin, vérifia ce qu'il avait déjà compris. Le cran de sécurité du .38 Master 52 n'avait pas été dégagé. Songeur, Bolan se releva. L'ancien Marine était décidément un drôle de type. Pour ne pas risquer de tirer instinctivement en direction des deux petites, il avait délibérément laissé la sûreté de l'arme en place. Un spécialiste comme lui ne pouvait pas se tromper, il l'avait fait exprès. Alors, Bolan commençait à se poser des questions le concernant. Il n'était plus sûr du tout que Collin ait voulu le descendre. Son geste saisissant de rapidité finissait par ressembler à un suicide.

— Allô !

L'Exécuteur baissa les yeux sur le combiné souillé que la main crispée de Collin tenait encore. Necker devait se faire des cheveux. Il arracha l'appareil des doigts ensanglantés, lança :

— Id *Dakota*. Affaire classée. Les jumelles sont OK.

— Compris, fit la voix du fédéral. Pour la suite, tu as deux minutes. Bonne chance.

Cela signifiait que les instructions du FBI étaient respectées par la police locale. Pas de traquenard dans les escaliers. Il raccrocha, alla prendre les fillettes dans ses bras, leur souffla avec un sourire rassurant :

— Venez. Tout va bien, maintenant.

Encore hébétées, elles se laissèrent emmener. Après avoir vérifié par le mouchard optique que le palier était bien désert, il ouvrit la porte, déposa les petites, leur envoya à chacune une chiquenaude affectueuse, recommanda :

— Vous pouvez descendre. Votre mère est en bas.

Puis il referma l'huis et, sans un regard pour les cadavres, rafla les dossiers et le carnet posés sur la table basse, les fourra dans sa combinaison, regagna le dressing, passa derrière le meuble décalé, franchit l'appui de la minuscule fenêtre, empoigna la corde restée en place.

S'il passait inaperçu aux yeux des tireurs d'élite, les documents trouvés dans l'appartement allaient permettre au FBI d'importantes actions d'assainissement dans la ville. Mais auparavant, l'Exécuteur aurait fait sa nouvelle moisson de cadavres. Tâché, à sa manière, de réduire provisoirement les effets de cet abominable cancer qu'était la mafia. Impitoyable, il repartait en croisade. Il allait tuer et tuer encore cette vermine qui, tel un sinistre phénix, renaissait sans cesse de ses cendres pour frapper toujours plus fort.

CHAPITRE V

— Tu te fous de ma gueule ou quoi !

Nick Poretti s'était redressé d'un bond, avait saisi Bob Connors par les revers de sa veste en alpaga. L'autre, un petit gros, au visage sanguin et aux yeux bruns mobiles, devait se hisser sur la pointe des pieds pour compenser la torture de son vêtement. Á quelques centimètres de la sienne, la face grise sous le hâle se convulsait de rage. Lèvres serrées, le maître de la mafia locale gronda :

— Et tu crois que je vais avaler ça, poulet ?

— Nick ! gémit le chef de la police, vous... vous devriez vous calmer. Je... je vous assure que j'étais le premier sur les lieux et que j'ai tout passé au peigne fin. Ces documents n'étaient pas là. On a tout retourné. Tout fouillé. Ils n'y étaient plus. Peut-être même que ces deux salauds les ont planqués autre part.

— Impossible ! rugit Poretti sans relâcher sa prise. Ils ont été pris en chasse à partir des entrepôts et ne se sont jamais arrêtés. Tes flics sont formels là-dessus, non ?

— Si, bien sûr. Mais... enfin, je n'y comprends rien. Ils devaient bluffer. Les documents, ils ne les ont jamais eus. C'est la seule expli...

— Connors ! coupa Poretti en grinçant entre ses lèvres serrées. Tu es en train de te foutre de ma gueule.

— Non !

— Alors, c'est que t'es con, laissa tomber le *mafioso* en lâchant enfin le policier qui recula vers la cheminée monumentale en remettant de l'ordre dans sa tenue. Cette ordure de Collin a pris les dossiers. Forcément. Et le carnet qui était dans le coffre aussi. Sinon, ils seraient encore là-bas. Comment Collin aurait-il pu essayer de me faire chanter, s'il n'avait pas eu connaissance de leur existence ?

— Ben, je... bon, vous avez sûrement raison. N'empêche qu'il n'y avait rien dans cet appartement de merde, rugit Connors qui reprenait du poil de la bête. Je connais mon boulot, bordel !

Un petit sourire fielleux apparut sur les lèvres décolorées de rage du *mafioso*. Il souffla, dangereux :

— Justement, tu vas devoir faire ton boulot de flic, Bob. Et vite, encore. Autrement, j'ose pas imaginer ce qui pourrait se produire. Celui qui a joué à l'alpiniste pour s'introduire dans l'appartement et qui a descendu ces deux connards a emporté carnet et dossiers. Alors, tu ferais aussi bien de magner ton gros prose mollasson et de lui mettre la main dessus.

— Mais, tiqua le policier en allumant fébrilement une cigarette

fripée, qu'est-ce qu'ils ont de si dangereux, vos foutus documents ? Qu'est-ce qu'il y a dans ce carnet de merde ?

Le petit sourire dangereux revint errer un instant sur les lèvres de Poretti. Il alluma un cigare tiré de sa poche pectorale de veste, prit le temps de rejeter un épais nuage de fumée grise avant de laisser tomber d'un ton subitement trop calme :

— Ton nom, flic à la manque.

— Quoi ?

Connors s'était raidi, laissant son geste de fumer en suspens. Ses petits yeux enrobés de boursouflures graisseuses semblaient soudain incrédules.

— T'as bien entendu, asséna le *mafioso*. Dans le carnet, il y a ton nom, avec, en regard, tous les satanés pots-de-vin que je t'ai fait verser depuis ton accession au sommet de la flicaille locale. Et sur un dossier, j'ai soigneusement consigné les faits saillants de ta carrière et la manière dont je t'ai coincé pour t'acheter. Ceux qui possèdent maintenant tout ça doivent bien s'amuser. Personne ne pourrait imaginer que tu portes des dessous de gonzesse et que ton cul gélatineux ne sert pas qu'à t'asseoir.

— Nick !

Un intense désarroi flottait dans les petits yeux du chef de la police. Implacable, Poretti reprit en soufflant de la fumée :

— Remarque, ton petit travers, c'est moins grave que celui du sénateur Holligan. Lui, c'est les petites filles. Un travers vachement répréhensible. Toi, tu seras radié, lui, il ira droit en tôle. T'es un vernis, dans ton genre.

Connors était devenu violet et ses mains potelées tremblaient. Il paraissait sur le point d'exploser, tant le choc nerveux qu'il encaissait était violent. Il recula encore contre le corps en pierre de la grande cheminée rustique de ferme, battit des cils en exhalant un soupir contraint :

— Nick ! bêla-t-il en s'accrochant à la grosse poutre en saillie au-dessus de l'âtre. Vous... c'est monstrueux ! Vous aviez dit... que tout ça resterait entre nous et...

— Mais ça restait parfaitement entre nous, Bobby, contra le truand. Et ça aurait dû le rester pour toujours. Si ta police était mieux faite, si tu avais obéi à mes recommandations, si tu avais donné l'ordre d'investir les lieux en force, ça serait encore une affaire entre nous deux. Pas vrai ? Tandis que maintenant, on peut s'attendre à tout.

L'autre secoua la tête, complètement dépassé.

— Je ne comprends pas ce qui s'est passé, dit-il d'une voix mourante. On n'était même pas au courant, pour cette fenêtre dans le dressing. Autrement...

Poretti ricana cruellement, reprit :

— Autrement, tu aurais joué aux alpinistes à la place de ces fumiers du FBI, hein !

Connors sursauta comme sous le coup d'une morsure de serpent.

— Impossible ! C'est pas le FBI. Ils étaient là en observateurs. Seulement pour le cas Banos. Pour un évadé de cette trempe, les fédés ont l'habitude de bouger. Mais ils nous laissaient la bride sur le coup. Et puis, si le FBI avait les dossiers, je serais déjà arrêté. Or, j'ai pu aller au bureau et le quitter sans problème. Les fédés m'ont même officiellement adressé leurs félicitations pour avoir tiré les gamines du piège sans une égratignure. Ils croient que ce sont mes hommes qui sont passés par le dressing. Ils sont sûrs que j'ai joué ce coup d'audace en solo, en les tenant précisément à l'écart. Vous connaissez les rivalités qui...

— OK, OK ! coupa encore Poretti. Si c'est pas les fédés, c'est quelqu'un d'autre. Et...

— Nick !

La mine de Connors alerta Poretti. Le policier paraissait brusquement comme sous le coup d'une révélation capitale. Son teint avait viré au bleuâtre et ses bajoues frémissaient spasmodiquement. Il coassa en enchaînant :

— La médaille, Nick. La médaille !

Poretti fronça ses épais sourcils grisonnants, lança à Connors un regard d'incompréhension.

— Quoi, la médaille. Quelle médaille ?

Puis, d'un coup, il comprit ce que voulait dire le policier. Trois jours plus tôt, il lui avait parlé de la médaille de tireur d'Elite que lui avait remise Mallacione à la suite du massacre au labo de *Phips-Elder Materials*. Un long silence s'installa entre les deux hommes, seulement ponctué par le tic tac régulier de la pendule en bronze posée sur la cheminée. Ils se regardaient en ayant l'air de ne pas se comprendre. Pourtant, à cet instant, chacun d'eux savait ce que l'autre pensait. Et ça n'était pas réjouissant. Puis, peu à peu, le masque de Poretti se déforma dans un rictus de rage. Il envoya un violent coup de pied dans un amoncellement de coussins en soie répandus au sol, les envoya à l'autre bout de l'immense salon en éructant :

— Si ce fumier de Bolan montre seulement son nez encore une fois, je lui arrache les ongles et les couilles moi-même.

À l'évocation du dernier sévisse, le policier replet ne put retenir une grimace tragi-comique. Ses petits yeux chafouins roulèrent dans leurs orbites, mais il s'abstint de tout commentaire. Quand le *mafioso* entra dans ses rages légendaires, il en avait encore plus peur qu'à l'ordinaire. Il se contenta de hocher la tête, sans préciser qu'en fin de compte, il préférerait que ce soit bien l'Exécuteur qui ait descendu Collin et son complice. Dans ce cas, il avait aussi récupéré les

documents et ceux-ci étaient finalement moins dangereux dans ses mains de tueur que dans celles du FBI.

La rage faisait encore frémir Poretti quand il marcha sur Connors pour le saisir doucement par la cravate. Plantant ses yeux dans les siens, il murmura, lèvres serrées, laissant filer entre elles un filet de fumée :

— Écoute bien ce que je vais te dire, poulet. Tu vas dès maintenant te mettre en chasse et me localiser cette ordure de Bolan. Le plus discrètement possible. Quand ce sera fait, tu m'annonces la couleur et tu me laisses me charger de sa peau.

— Mais, gémit le flic corrompu, il n'est sûrement plus en ville. Il était juste venu pour ton affaire de labo. Tu peux être sûr que...

— Je suis certain que cet enfoiré est encore ici, gronda Poretti sans lâcher la cravate qui se fripait entre ses gros doigts. J'en suis d'autant plus convaincu qu'il est maintenant probablement en possession des documents. Il va chercher par tous les moyens à nous coincer, moi et mes gars. Alors, je te préviens. Si ce fumier descend encore un seul de mes types, s'il touche un tant soit peu à mon capital dans cette ville, je t'empale personnellement sur un poteau. Jusqu'à ce que ça te remonte dans la gorge.

— Mais...

— Tu as exactement trois jours pour me l'apporter sur un plateau, connard. Sinon, c'est le pal qui t'attend.

En voyant les yeux de Poretti, le policier ressentit une peur irraisonnée. Le *mafioso* était connu pour son incroyable sauvagerie et pour le respect de ses engagements en matière de menaces. Et, tout flic qu'il était, il savait bien qu'il ne pourrait rien contre Poretti. Ce salaud était bien trop puissant et ses hommes lui obéissaient au pied de la lettre. Connors ne pouvait plus compter ceux qu'il avait fait descendre, parmi les « tièdes » de la famille Poretti. Il parvint pourtant à se composer une mine laborieusement résolue, à arracher sa cravate de la main de Poretti pour déclarer d'un ton décidé :

— Vous inquiétez pas, Nick. C'est comme si ce fumier de Bolan était déjà mort.

Pour toute réponse, il reçut le rire grinçant et insultant de Poretti qui enchaîna :

— En attendant, je vais rester ici. Jusqu'à ce que tu aies trouvé cet enfoiré. J'espère qu'on risque pas d'être dérangés, moi et mes gars.

— Non ! Bien sûr que non, Nick ! Cette ferme appartient à... à un ami très cher. Il est en ce moment en Europe. Pour deux mois.

De nouveau, Poretti laissa filer son petit rire cruel et insultant pour déclarer :

— Il doit bigrement te manquer, hein !

Mais Connors voulut ignorer le sarcasme. Il précisa, servile :

— Ici, vous avez de quoi soutenir un siège. Vous et vos hommes, vous pouvez vous servir dans les réserves de bouffe et à la cave. Je m'arrangerai avec Stefan.

— C'est ça. Maintenant, casse-toi, connard de pédé.

Et comme l'autre gagnait la porte d'une démarche peureuse, il répéta d'une voix cinglante :

— Trois jours, Connors. J'attends ton coup de fil.

Si tôt que le gravier de la terrasse crissa sous les roues de la voiture du policier, Poretti appela :

— Mando !

Son *caporegime* qui avait élu salle de garde dans le petit salon fumoir attenant au living, en compagnie des cinq porte-flingues de sa protection rapprochée, fit irruption dans la pièce. Poretti pointa le cigare dans sa direction, ordonna :

— Appelle Errera. Je veux qu'il foute tous ses indics sur la piste de Bolan. Pas confiance dans cette lope de flic. Quand ils l'auront localisé, qu'ils le gardent à vue. Je veux m'en charger personnellement.

— OK, *patron*. Qu'est-ce qu'on fait, pour la Corvette ?

— On la garde, ordonna le *mafioso* en songeant avec mépris à Gloria qui devait se morfondre.

Cette salope n'avait qu'à aller se faire foutre.

CHAPITRE VI

L'Exécuteur relut la liste qu'il venait d'établir en suivant un ordre de priorité savamment dosé, nota tous les renseignements glanés dans les dossiers de Charlie Poretti dans un coin de sa mémoire, hocha la tête d'un air satisfait. Il savait désormais qu'il n'oublierait plus un seul nom, se souviendrait de chacune des adresses mémorisées et que, dès lors, son grand *blitz* contre la famille Poretti serait sans répit. Et sans merci. Il alluma son briquet, mit le feu au papier, laissa celui-ci se consumer entièrement dans le cendrier, se leva enfin pour aller s'allonger sur la couchette. Quelques instants de repos seraient les bienvenus. Il fallait recharger les batteries, attendre tranquillement le soir pour redéclencher les opérations. Il avait identifié l'ennemi dans sa totalité, l'avait pratiquement entièrement localisé. Il lancerait donc la vraie guerre au moment qu'il choisirait. Pour la grande destruction. Toujours la même méthode. La plus efficace, la plus directe. Le feu, le plomb, le sang, la mort. Le vaste nettoyage, la purification extrême.

Il allait se laisser aller sur la couchette quand le *bip* du radio-téléphone le fit se redresser. Il retourna dans la partie opérationnelle du Char de guerre, enclencha le brouilleur de communications, décrocha, reconnut aussitôt la voix de Brognola, se permit un froid sourire. Le fédéral attaqua aussitôt :

— Je suppose que tu sais pourquoi j'appelle ?

— Ouais, lâcha tranquillement Bolan.

— Phil m'a dit au téléphone que tu ne voulais pas nous faire parvenir ces foutus dossiers.

— Ni même le foutu carnet, ajouta l'Exécuteur sur le même ton. Du moins, pas encore.

À l'autre bout de la ligne, l'homme de Washington soupira, laissa tomber d'un ton sec :

— T'es en train de nous entuber, Bolan. C'est une très... très grosse connerie.

Un sourire glacé erra fugitivement sur les lèvres de l'Exécuteur.

— Pas question de t'entuber, Hal. Je prends seulement quelques précautions. Je connais la Maison. Dès que vous serez en possession du matériel, vous allez déclencher la pagaille en fourrant vos nez partout. Ce serait le coup de pied dans la fourmilière. Ils doivent déjà se méfier terriblement. Alors, ces dossiers, tu les auras quand j'en aurai fini de mon côté.

Petit rire amer de Brognola :

— Et on n'aura plus qu'à ramasser les cendres, hein !

— Hal ! soupira Bolan. Tu sais comment j'opère. C'est vrai qu'en principe, vous n'aurez plus grand monde à pincer dans la famille Poretti. J'ai toujours travaillé comme ça. En revanche, il te restera des mets de choix à te mettre sous la dent. Les noms de tous ceux qui se sont laissé corrompre par la mafia locale. C'est quand même quelque chose, ça, non ?

— Sans véritable possibilité de les faire inculper, puisque leurs « employeurs » boufferont tous les pissenlits par la racine. Pas de confrontations possibles, pas d'aveux non plus du côté des *amici*. C'est-à-dire, presque rien.

Bolan esquissa un autre sourire glacé.

— Ceux qui auront été assez intelligents pour ne pas croiser ma route le seront toujours assez pour céder à vos pressions. Grillés, ils ne seront plus guère dangereux. Pour les autres, les imprudents, le travail de la justice sera réduit à son strict minimum. On ne fait pas de procès aux cadavres.

Un silence, puis, Brognola ayant assimilé le message, il laissa fuser dans un souffle :

— T'es dingue, Mack ! Dépasse pas trop les bornes.

— Je ferai attention, Hal. Très attention. Mais figure-toi que j'en ai marre de voir des ordures de politiques et de magnats coucher dans les draps crasseux de la mafia et s'en tirer presque toujours la tête haute. Pour moi, ceux qui bouffent au râtelier de l'*Organized Crime* en gardant les mains blanches sont aussi des *mafiosi*. Plus de cadeaux, Hal, tu entends ? Plus de petits passe-droits. Quand on croque, on risque. C'est désormais ce que je vais tâcher de faire comprendre à tous ces salauds. Le choc pourrait faire réfléchir les « mouillés » en puissance. Et tout le monde y trouverait son compte. Y compris Washington. Pas ton avis ?

Un autre silence, puis la voix rogue de Brognola résonna comme un glas :

— Fais pas trop de zèle, Mack. En cas de pépin, je ne pourrai vraiment rien pour toi. Ne perds surtout pas ça de vue.

Le petit rire froid de l'Exécuteur lui répondit :

— Te fais pas de bile, Hal. Je n'appellerai pas au secours.

Une assez longue plage de mutisme suivit. Quand le fédéral reprit la parole, il y avait comme de la fatigue dans les ondes.

— J'espère que tu te sens costaud. Je veux dire, encore *plus* costaud que d'habitude, Mack. Je le souhaite vraiment.

— Pourquoi me dis-tu ça ? demanda l'Exécuteur en fronçant les sourcils. Il y a un hic ?

— Je l'ignore encore, avoua Brognola après un temps mort. Disons que le patron de notre antenne locale est un maniaque de la loi. Service-service, si tu vois ce que je veux dire.

— Tu as peur qu'on me mette des bâtons dans les roues ?

— Je te l'ai dit, je l'ignore. Mais tel que je connais le gars, je te conseille de te méfier. Un vieux routier. Pas loin de la retraite. Il connaît toutes les ficelles et c'est un dur.

Le sourire de l'Exécuteur réapparut. À sa manière, Hal Brognola lui balisait le terrain. En véritable ami, il essayait, dans la mesure du possible et du... légal, de lui prêter main-forte. Bolan ironisa :

— Vous n'avez qu'à le déplacer, votre ténor. Juste le temps du grand nettoyage.

— Pas question, vieux. Ce type-là est indéracinable. Il a fait ses classes avec le *boss*. Je veux dire *notre* grand patron. Sont comme deux doigts d'une main. Alors, je ne pourrai *absolument* rien. Vu ?

— Vu, laissa tomber l'Exécuteur en redevenant grave. Merci du tuyau, Hal. Et tâche de dormir sur tes deux oreilles.

— Tu parles ! C'est ton dernier mot ? Tu ne veux toujours pas remettre ces saloperies de dossiers à Phil ?

— Non.

— Bon, soupira le fédéral. Je vais l'appeler et lui dire de rentrer.

— Souhaite-lui bon voyage de ma part, grogna Bolan. Et dis-lui que de nos jours, les probabilités de *crash* aérien sont quasiment nulles.

— Va te faire... Bolan ?

— Oui ?

— Fais gaffe à toi.

— OK, fit l'Exécuteur en coupant le contact dans un dernier petit sourire.

Mais au lieu d'aller se recoucher immédiatement, il se pencha sur la console du *ordinateur* de bord, manipula le clavier dans un ordre codé particulier qui lui permettait d'interroger la banque de données très secrète qu'il s'était patiemment et minutieusement constitué au fil du temps. Un instant plus tard, le petit écran verdâtre lui permit de tout apprendre d'un certain Mitchell Weller, patron de l'antenne locale du FBI. Un petit éclair vite estompé fulgura dans son regard. La partie menaçait effectivement d'être difficile. Mais le guerrier solitaire en avait vu bien d'autres. Il remit l'ordinateur en sommeil en hochant pensivement la tête. Il était temps de se reposer un peu.

Avec ses épais cheveux noirs relevés en gros chignon, ses lourds anneaux d'or aux oreilles, son éventail décoré de palmiers, sa longue robe rouge à volants et ses bas noirs, Mama Esmeralda ressemblait à une grosse Gitane sortie tout droit d'une grotesque comédie musicale. Son rouge à lèvres trop vif, ses gros yeux proéminents surchargés de khôl et l'énorme « mouche » qui lui ornait la lèvre inférieure parachevaient l'illusion. En fait, Mama n'était qu'une *chicana*. Une ancienne pute de Nogales, à la frontière nord du Mexique. Elle avait fait ses classes dans les maisons d'abattage, puis s'était spécialisée

dans les bordels itinérants. Là où les filles attrapaient régulièrement les maladies les plus honteuses et, parfois aussi, quelques coups, y compris de couteau. Formée à la dure, elle avait su évoluer dans les divers milieux de la prostitution, avait fini par passer le Rio Grande pour tenter sa chance au paradis US. Bientôt remarquée par Sylvio Errera qui n'était alors que le « recruteur » de talents pour le compte de Linaz, le patron momentané des bordels de la famille Poretti, son sens pratique, sa connaissance en matière de prostitution et sa grande adresse à dresser les filles, elle avait été pressentie pour réorganiser les maisons de Phoenix et des environs. Très vite, les affaires alors déclinantes s'étaient vu propulsées au top niveau, si bien que Linaz avait fini par en prendre ombrage. Une véritable petite guerre s'était alors instaurée entre le *boss* et l'organisatrice, jusqu'au jour où, légèrement ivre, Linaz avait tenté de faire subir à la maquerelle les derniers outrages. Celle-ci s'était si bien défendue que Linaz s'était retrouvé avec un crâne séparé en deux parties parfaitement égales, sectionné net par un coup de hache d'incendie. Évidemment réprimandée par Poretti, elle n'avait eu d'autre argument de défense que celui de se proposer à la direction technique des affaires. Ce que Nick Poretti avait fini par accepter. Il avait compris combien Mama serait efficace et saurait faire entendre raison aux récalcitrantes. La Mexicaine frappait comme un homme et connaissait bien la psychologie féminine. Deux atouts majeurs dans ce genre d'industrie. Depuis, Mama Esmeralda régnait sur toutes les *maisons* de Phoenix avec le bonheur jamais démenti d'une femme d'affaires avisée. Poing d'acier dans un gant de soie, elle secondait efficacement Errera qui avait hérité du poste laissé vacant par Linaz.

Immobile depuis plus d'un quart d'heure, elle épiait la fille qui se tenait debout devant elle. Une minette d'à peine vingt printemps, aux longs cheveux blond cendré, aux grands yeux de biche effarouchée, avec, tout au fond des prunelles, des étincelles fugaces qui dénonçaient la petite panique qui la gagnait à mesure que se poursuivait le terrible examen. Selon son habitude, Mama fumait tranquillement son *Roméo et Juliette*, lâchait la lourde fumée grise en petits nuages réguliers. Enfin, saisissant le cigare entre pouce et index chargé de bagues, la *chicana* lâcha un ultime filet bleuté et odorant, plissa ses lourdes paupières outrancièrement fardées, découvrit ses larges dents d'un blanc neigeux dans un rictus appréciateur.

— Ote-moi ces frusques, ordonna-t-elle de sa voix un soupçon trop grave.

Puis, joignant le geste à la parole, elle désigna la chemise de toile et le jean passablement usé aux cuisses dont la fille était vêtue.

— Tout, ajouta-t-elle sur le même ton blasé. Je veux tout voir. Dans ce putain de métier, pas question d'être trompé sur la marchandise.

Elle tient lieu de référence, ma jolie. Magne ton joli cul.

Avec des gestes gauches et tout en baissant pudiquement les yeux, la blonde fit rapidement sauter les boutons de la chemise, découvrant de petits seins en poire parfaitement proportionnés avec son buste étroit. Puis le jean tomba à ses pieds et elle ébaucha le mouvement de se dépouiller d'un mini-slip en nylon couleur ciel.

— Ça va, l'arrêta Mama. Je t'ai pas demandé d'exciter la galerie. Tourne-toi.

L'autre s'exécuta et la Mexicaine leva un sourcil appréciateur. Les petites fesses rondes et haut perchées de la nouvelle recrue seraient particulièrement prisées par la clientèle de vieux salingues qui hantaient son clandé de luxe de Transmission road. Décor choisi, cheptel jeune et soumis, vins de Californie à 30 dollars la bouteille.

— OK, lâcha la maquerelle en remettant le cigare au coin de ses grosses lèvres luisantes. Resape-toi.

Puis, alors que la fille s'exécutait gauchement, un éclair calculateur fusa dans les prunelles de jais de Mama. Elle grogna.

— T'as quelque chose contre les hommes ?

La fille lui lança un regard d'incompréhension.

— Je ne... enfin...

— Est-ce que les hommes te débectent ? s'impatienta la Mexicaine. Est-ce qu'ils te dégoûtent d'une façon ou d'une autre ?

— Euh, non. Je...

— Non madame. Tout le monde m'appelle madame. Pour les anciennes, celles qui ont fait leurs preuves depuis au moins cinq ans, je suis Mama.

— Non madame.

— Bien, acquiesça la maquerelle. Tu sais t'y prendre, avec eux ?

— Je ne comprends... enfin, je ne vois pas très bien ce que vous...

— Tes conne ou quoi ! Je te demande si t'as l'habitude de t'envoyer des hommes. Je veux dire, pas toujours le même.

— Euh, non. Enfin, j'avais un fiancé... un ami, quoi...

— Jamais aucun autre ?

— Non.

— Tu espérais le mariage, railla lourdement Mama. Je vois. Ton jules a fini par te plaquer pour une autre. C'est ça, hein ?

La fille baissa la tête, rougissant un peu des pommettes, puis releva bravement les yeux pour avouer d'une voix quasiment inaudible :

— C'est... c'est bien ça.

— Madame !

— C'est bien ça, madame.

Petit ricanement de la Mexicaine qui laissa tomber, méprisante :

— Je vois. Tu dois baiser comme une planche. Va falloir apprendre le métier, ma fille. Et t'y mettre à fond. Ici, pas de rigolottes. Rien que

des *pros*. Des filles qui soient capables d'affoler les vieux pleins aux as. Au point de payer le double de ce qu'on leur demande. Des virtuoses, si tu vois ce que je veux dire. Ici, les bonnes ouvrières se font du fric. Un paquet de fric. Á condition de bosser. Mais on va s'occuper de ta formation. Pour le reste, tu parais être au poil. Avec ta petite gueule candide et tes yeux de vierge, tu devrais les rendre tous dingues. Ce sera à toi de jouer. Tu seras payée au pourcentage. Tu bosses, tu gagnes. Tu renâcles, tu prends des baffes et on te fout dehors. Vu ?

— Oui... oui, madame. Je... je ferai ce qu'il faudra.

Mama se radoucît un peu pour demander :

— Pas de famille dans les environs, j'espère ?

— Non... madame. Je suis de Minneapolis. J'ai quitté la maison l'année dernière et je ne donne presque pas de nouvelles. En fait, entre la famille et moi, c'est un peu... la guerre froide, depuis que j'ai laissé tomber les études pour... pour suivre Stan.

— Ton jules ?

— Oui... madame.

— Tu sais où il est ?

— Non, répondit la fille d'une petite voix comprimée.

— OK. Maintenant, il faut me dire pourquoi tu veux faire ce métier.

— Eh bien, je... enfin, je veux gagner de l'argent. Beaucoup d'argent.

— Bien ! Très bien, ma belle ! Tu as frappé à la bonne porte. Ça fait longtemps que t'as pas bouffé à ta faim ?

Surprise par la question, la blonde battit des paupières, comme sous le coup d'une giflre, finit par avouer :

— Ben... pas mal de temps.

— OK. On va te remettre sur pieds. Mais en attendant, Nina va s'occuper de toi. Nina, c'est notre « esthéticienne ». Elle saurait rendre aguichante une citerne de saindoux. Ce qui n'est pas ton cas, ajouta-t-elle avec un rien de bonhomie dans sa voix rauque. Et dès ce soir, ta formation commence. Fous le camp.

— Je... hésita la fille en restant sur place, serrant son sac en toile devant sa poitrine, je... je peux savoir en quoi ça va consister ?

Vive comme l'éclair, étonnamment leste sur ses grosses jambes, Mama s'était levée. Elle propulsa sa masse de 190 livres en avant, et la jolie tête blonde de la fille ballotta sous la giflre. Elle émit une petite plainte aiguë, leva un bras en un geste puéril de défense. Un autre coup lui arriva dans le ventre. Un crochet du gauche, parfaitement ajusté, qui lui coupa le souffle et la plia en avant. Mama la redressa d'une bourrade, gronda, dents serrées :

— Encore une question aussi conne et je t'éclate le portrait, salope ! Fous le camp.

Gémissant de douleur contenue, la blonde se dirigea vers la porte

capitonée de cuir rose en tanguant sur ses jambes flageolantes. Mama l'arrêta soudain :

— Comment tu as dit que c'était, ton prénom ?

— Lo... Lodie, articula péniblement la nouvelle recrue en se comprimant le foie.

— Complètement con, asséna Mama d'un calme olympien. Oublie-le. Désormais, tu t'appelles Angelina. Et, pour ce soir, tâche d'être à la hauteur. Sinon...

Elle laissa la menace en suspens, comme elle avait l'habitude de le faire pour terroriser ses filles. Ça marchait à tous les coups. Angelina sortie, elle téta voluptueusement le *Roméo et Juliette*, laissa son lourd regard se perdre dans le vague. Elle avait toujours haï les petites blondes fragiles comme celle-là. Elles ressemblaient trop à ce qu'elle avait toujours rêvé d'être. La vie était décidément dégueulasse. Alors, pour oublier cette réminiscence de désillusion, elle se servit un grand verre de J & B qu'elle avala d'un trait. Puis elle ferma les yeux, grogna quelque chose d'inintelligible, se renversa dans le grand canapé de soie rose et se mit à estimer mentalement combien cette nouvelle petite salope allait lui rapporter en un an.

CHAPITRE VII

— Tes deux cents, plus trois cents, relança Jimmy Macina en lissant ses moustaches de bellâtre des années cinquante. Va falloir allonger, les mecs.

Il souriait à la manière de Clark Gable dans ses meilleures superproductions technicolor. Sans doute parce qu'il cherchait par tous les moyens à ressembler à Rett Buttlér. Cheveux argentés aux tempes, visage bronzé, regard en coin et dentition avenante, il observait ses quatre partenaires à la manière d'un type idiot qui se serait voulu malin. En fait, bien que *consigliere* de Sylvio Errera, devenu patron des bordels de la ville à la mort de Linaz, il n'avait guère plus d'intelligence que le premier porte-flingue venu. Il ne devait son ascension imméritée qu'au lien de parenté de cousinage entre Errera et lui. Il avait de la prestance et du fric et considérait que ces deux avantages lui conféraient le prestige idoine de la fonction. Face à lui, les quatre autres ne s'y trompaient pas et le méprisaient presque ouvertement. Ce qui n'était pas du goût d'Errera. Mais le patron laissait pourtant faire. Avec Gamino, Santini et Caridoli, il possédait une des meilleures équipes de *soto-capi* de la famille. Quant à Luciano, le petit gros ventripotent au regard chafouin et aux costumes éternellement boudinés, il était exactement le contraire de Jimmy Macina. Laid, modeste, intelligent... et de bon conseil. Il était en fait le *consigliere* occulte. L'éminence grise indispensable à toute bonne organisation. Et, comme il ne prenait guère ombrage du titre officiel de Jimmy, tout baignait dans la meilleure huile. Ce fut précisément Luciano qui, de sa petite main potelée, relança derrière Macina.

— Tes trois cents, plus les miens, dit-il de sa petite voix de fausset éternellement inaudible.

— Quoi ? lança Jimmy en fronçant ses élégants sourcils ravageurs. J'ai encore rien compris, merde !

Le petit gros eut un geste d'évidence en désignant le tapis, ironisa sans élever le ton :

— Si t'es sourd, t'es peut-être pas aveugle. T'as qu'à mater le tapis, mon p'tit pote.

L'autre blêmit de rage rentrée, vit enfin les trois grosses plaques sur les siennes, grogna :

— Je suis pas ton p'tit pote, Luci.

— Je sais, je sais, laissa glisser l'interpellé. C'est d'ailleurs bien dommage. Mais je m'appelle pas Luci. Luciano. Rien que Luciano.

Vu ?

— Va te faire...

— Ça va, vous deux, coupa brusquement Santini en jetant des plaques à concurrence de la relance. Pour voir, grogna-t-il. Et arrêtez de vous bouffer le nez, *shit* ! Vous restera plus de forces pour sauter cette salope, autrement. À moins, ricana-t-il sous cape, à moins que ce soit moi qui la gagne. Pas vrai ?

— Me ferait mal, soupira Caridoli sans animosité. Les pucelles, c'est mon *cup of tea*. Tout le monde le sait et je ferai tout pour vous baiser au poteau. Alors, perdez pas votre temps. Ramez, bande de ringards. Et payez, ajouta-t-il en relançant lui-même de trois cents.

Il y eut des grognements désappointés, de brèves protestations. Tout le monde savait effectivement combien Caridoli aimait la chair fraîche et aussi qu'il était un fameux joueur de poker. Toutes les têtes s'étaient tournées vers le grand divan de terrasse trônant près de la mini cascade aux poissons rouges qui agrémentait cette partie du parc de la villa d'Errera. Seulement vêtue de dessous féminins en dentelle noire, de bas fumés à porte-jarretelles rouge, maquillée en « pucelle », c'est-à-dire, presque pas, ses longs cheveux d'or répandus sur ses épaules, la jeune Angelina, véritable enjeu de la partie, les regardait jouer, le menton appuyé sur son petit poing fermé. Dans ses grands yeux lavande que les projecteurs dorés éclairaient en biais passaient parfois des ombres d'appréhension. De tout son jeune cœur, elle espérait que le gagnant serait celui qui ressemblait tant à Rett Buttler. Autrefois, avec sa mère, elle avait vu *Autant en emporte le vent* au moins cinq fois. Et, bien que pressentant obscurément la stupidité fate du bellâtre, elle ne l'en préférait pas moins aux quatre autres. Question d'esthétique et de nostalgie cinématographique. Aussi, lorsque chacun fut arrivé à hauteur du pot et que les relances s'achevèrent, éprouva-t-elle un intense sentiment d'insupportable suspens. Ce « coup » allait faire très mal aux quatre perdants et sérieusement remplumer le gagnant. Celui-ci avait toutes les chances de l'emporter ensuite, car selon les conventions établies en début de partie, personne n'avait le droit de se « recaver ».

— Annonce, Jimmy, laissa sournement tomber Luciano de sa voix fluette. Montre-nous un peu ta *flush* de merde.

L'interpellé blêmit encore, abattit son jeu et tout le monde se pencha en avant. Malgré elle, Angelina tendit le cou, sachant pourtant bien qu'elle ne pouvait rien voir dans cette position. Au fond de sa gorge, son cœur cognait au point de vouloir exploser.

Et elle perçut effectivement une explosion. Minuscule, presque ridicule et incongrue dans le brusque silence tendu de la nuit. Elle tourna la tête pour scruter les massifs d'hibiscus illuminés, ne réussit qu'à s'éblouir les rétines à la lumière des projecteurs de jardin. Alors,

comme personne n'avait entendu autour de la table de jeu et que les cinq hommes scrutaient le jeu abattu du bellâtre, elle oublia la petite explosion ridicule pour recommencer à espérer voir *Rett Buttler* l'emporter.

Les feuillages frémirent sous la douche pourpre qui s'abattit sur eux. La tête chauve du gorille en tee-shirt avait perdu une large portion d'os et un jet de sang éclaboussait à présent l'herbe épaisse de la pelouse. Le réducteur de son du M.16 à canon raccourci avait presque complètement étouffé la détonation de la cartouche de 223, mais sans oblitérer le moins du monde l'effet désastreux du petit calibre dont la course pendulaire avait littéralement fait éclater le côté droit du crâne chauve. Sans un cri, le porte-flingue s'était écroulé en avant, nez dans l'herbe, encore secoué de modestes soubresauts *post-mortem*. L'œil plaqué à l'oculaire X4 de la lunette, L'Exécuteur pouvait encore suivre les spasmodiques crispations des gros doigts du mort.

Arrivé au contact presque une heure plus tôt, il avait eu le temps de se familiariser avec les lieux, de repérer tranquillement l'emplacement des gardes du parc à travers ses jumelles de nuit et de localiser la table de jeu placée, tout là-bas, sur la terrasse de la grande villa à l'architecture victorienne. Pour ses réceptions, Errera avait vu grand. La baraque comportait au moins dix chambres et, en contrebas du grand bassin à cascade, la piscine en forme d'octogone bleu électrique pouvait accueillir à l'aise une bonne vingtaine de nageurs épris d'aise. Grâce à sa position privilégiée au sommet du petit colombier désaffecté au toit de tuiles vernissées d'un beau vert mousse, Bolan avait également noté la présence silencieuse de la fille étrangement accoutrée de sa tenue sexy. Et cette jeune inconnue à l'attitude faussement aguichante et au visage empreint d'angoisse l'avait dissuadé d'utiliser la formidable puissance de feu du Char de guerre. C'eût été un massacre, duquel l'inconnue n'aurait pu échapper. Alors, il avait opté pour l'armement conventionnel. Sur la fameuse combinaison noire, il avait fixé le mini-Uzi en sautoir, accroché le redoutable AutoMag à une sangle de ceinture, glissé dans celle-ci le sinistre Beretta à silencieux, suspendu à sa gauche trois grenades à fragmentation. Avec le M.16, il venait, tout en finesse et sans avoir été repéré par les deux autres gorilles d'Errera, de déclencher les hostilités. Malheureusement, il n'aurait pas la peau du patron des clandestins de Phoenix ce soir. Un contretemps qui ne l'ennuyait finalement que modestement. Il aimait bien réserver un traitement de choix aux chefs. Pour lui, cela représentait une forme de sombre jeu qui « lavait » dans sa conscience les tueries aveugles coutumières.

— Gus ?

Bolan fit décrire à la lunette de visée du M.16 un déplacement de quelques degrés, cadra dans la lentille croisillonnée la haute silhouette

musclée d'un deuxième gorille, quasi réplique du fameux Gus. Également vêtu d'un tee-shirt de coton grisâtre, l'homme avançait dans la direction du mort. Seul, un épais massif de flamboyants l'empêchait pour le moment d'apercevoir le cadavre.

— Gus ?

Sans doute le diminutif de Gustavo, ou quelque chose d'approchant. Le costaud ne semblait pas inquiet. Contournant un parterre planté de fleurs multicolores, il avançait calmement, son arme, un FM Thompson M.I.A.I. de calibre 45 à chargeur vertical de 30 cartouches, pendant au bout de son bras.

— Gus ?

N'obtenant pas de réponse, le tueur s'arrêta, brusquement alerté. De ses grosses lèvres molles sortit un bref et léger sifflement modulé qui éveilla un écho dans la direction opposée et qui émanait du troisième porte-flingue repéré plus tôt par Bolan. Dans la lunette, l'Exécuteur vit nettement les gros sourcils broussailleux du chauve se rapprocher dans une expression de doute et le canon du Thomson se releva brusquement. L'homme eut encore le temps de libérer le levier d'armement du FM et de faire un dernier pas. Dans les mains de l'Exécuteur, le M. 16 esquissa un soubresaut vite jugulé, tandis qu'une petite toux brève s'échappait du canon. La 223 transforma l'œil droit du gorille en un cratère sanguinolent, tandis qu'un jet sombre accompagné d'esquilles blanchâtres apparaissait dans sa nuque. La grosse tête ronde parut vouloir s'envoler en arrière, revint en avant dans un mouvement tragi-comique, avant de basculer complètement, accompagnant la grande carcasse soudain devenue molle. Le corps s'abattit dans le parterre, noyant les petites fleurs pimpantes sous des geysers de sang épais. Il eut un frémissement, se raidit, sembla vouloir se redresser, devint soudain si inerte et pesant qu'il donna l'impression de s'enfoncer dans le sol. Mais Bolan ne s'intéressait déjà plus à lui. La haute silhouette du troisième flingueur surgissait au détour d'une haie de lauriers-roses, progressant avec la souplesse d'un chat sauvage. Longiligne, légèrement courbé en avant, il semblait humer l'air tiède, cherchant à dépister un gibier quelconque. Dans la petite brise de la nuit, la longue mèche brune qui lui barrait le front se relevait parfois en un toupet qui aurait pu être comique en d'autres circonstances. Sans doute son instinct pressentit-il ce qui allait arriver. Il se rejeta brusquement en arrière, levant si rapidement le petit PM U.S. M.3 A 1 à crosse métallique escamotable au canon curieusement évasé. À travers sa lunette, Bolan vit nettement l'orifice noir pointer dans sa direction et l'index s'assurer sur la détente. Le type avait vraiment des réflexes foudroyants et son instinct lui avait fait « sentir » la présence de l'Exécuteur. Celui-ci bloqua sa respiration. Il était peut-être déjà trop tard.

Autour de la table de jeu, la scène s'était figée et les cinq hommes considéraient leurs cartes étalées avec des mines identiquement fermées. Á dix mètres d'eux, crispée sur son matelas bain de soleil, Angelina n'osait plus respirer. Quelque chose dans la crispation des épaules de *Rett Buttler* lui soufflait qu'il avait perdu. Pourtant, elle n'osait pas encore y croire. Et puis, elle savait aussi qu'au poker, rien n'est jamais complètement joué, tant qu'il reste de l'argent. Or, le bellâtre avait encore une pile de jetons devant lui. Pas très épaisse, en comparaison des quatre autres, mais suffisante pour espérer le miracle. Á cet instant, le gros Luciano releva ses petits yeux enfouis sous les paupières graisseuses, tandis que ses lèvres trop rouges et lippues s'étiraient dans un rictus écœurant. Angelina vit passer un éclair de cupidité dans les fentes sombres et sa main potelée avancer vers le tas de plaques. Très loin, au fond de son cerveau embrumé par la tension nerveuse, elle perçut encore une espèce de petite toux étouffée, n'y prêta plus attention. Tétanisée, elle suivait la progression de la main gélatineuse en direction de la manne.

— Arrête de rêver, Luci. Ôte ta sale patte de là.

C'était la voix charmeuse de *Rett*. Et c'était aussi sa main parfaitement manucurée qui allait, d'une pichenette négligente, chasser la pogne grasse de Luciano. Un petit rire fusa de la bouche ornée de la moustache cinématographique et les doigts racés plongèrent dans la masse des jetons.

— C'est pas encore ton tour, Luci. Peut-être la prochaine fois. Quand tu auras appris à bluffer.

— Tu devrais arrêter de m'appeler Luci, Jimmy. C'est un truc que je supporte pas.

— Et si j'arrête pas ? le défia Macina en suspendant son geste de tout ramasser. Si je m'obstinais à t'appeler Luci ?

Luciano pinça ses lèvres molles, se redressa lentement en arrière, cala son dos contre le dossier de la chaise de jardin et ses petits yeux devinrent d'une immobilité dangereuse. Par l'ouverture de sa veste d'alpaga crème, la crosse d'un gros automatique pointait son bois strié. Insensiblement, sa main potelée avait opéré un mouvement en direction de sa poitrine. Puis, d'un coup, ses lèvres redevinrent molles et rouges et un filet de sourire apparut entre elles.

— Dis-le encore une fois, Jimmy. Rien qu'une fois. Juste pour voir.

— Eh, vous deux, grinça Santini en se redressant vivement, vous êtes dingues, ou quoi !

Redevenu pâle, Jimmy s'était raidi, les mains encore dans les jetons, au milieu de la table. Il connaissait le passé de Luciano. Avant d'être le « cardinal » d'Errera, le petit gros avait appartenu au *regime* d'un concurrent bêtement tué depuis, dans un accident de la circulation. Luciano avait été porte-flingue. Il devait lui rester

quelques bonnes habitudes du côté des armes à feu. Jimmy jaugea les petits yeux enfouis sous la graisse, y lut un avertissement non dissimulé. Alors, il fit l'effort de lui servir son sourire technicolor et envoya du coin de ses belles lèvres :

— Tu vas trop au ciné, Luciano. J'ai pas dans l'idée de jouer à ce petit jeu-là. En plus, tu comprends pas la plaisanterie. Je voulais pas te charrier. C'était juste comme ça.

D'un coup, l'atmosphère se détendit. Luciano laissa lentement revenir sa main sur la table et le bellâtre put enfin s'emparer de la petite fortune qui lui revenait. Sur son matelas, Angelina respira également mieux. Il n'aurait plus manqué qu'on lui tue le seul type consommable de la soirée. Son entrée dans la prostitution aurait vraiment été réussie. Elle se laissa aller sur la toile fraîche, échappa un profond soupir de soulagement. Un soupir qu'elle n'eut pas le temps de déguster.

— Salut.

Piqués au vif, les cinq hommes relevèrent les yeux. Angelina put encore voir plonger des mains sous les vestes, tandis que l'automatique de Luciano, l'ancien flingueur, apparaissait comme par miracle dans sa pogne ronde. Puis elle tourna la tête vers la voix d'outre-tombe qui venait d'éclater derrière elle et la peur la glaça.

CHAPITRE VIII

— Merde ! lança Caridoli en arrachant son arme de sa ceinture de pantalon.

Il venait de comprendre à qui ils avaient affaire. Mais, plus rapide, le gros Luciano appuyait déjà sur la détente du Gold Cup National Match 45 ACP. Malheureusement pour lui, il avait dû perdre le temps de faire basculer la sécurité d'un habile coup de pouce. Et, bien qu'il prît toujours soin de laisser une cartouche dans le canon, il ne put rivaliser efficacement avec le mini-Uzi déjà prêt à l'emploi. Juste avant que son crâne n'éclate sous les impacts des terribles 9 mm Parabellum, il perçut le premier éternuement du chapelet de plomb fatal. Puis son oreille droite fut emportée et il mourut complètement sourd au deuxième impact. Presque en même temps que son comparse Caridoli dont le cou fut littéralement sectionné par le second chapelet. Mais déjà, l'Exécuteur tirait également de la main gauche. Arrosant toujours de l'Uzi, il pressa la détente du gros AutoMag à trois reprises. Les balles d'acier de .44 prirent tour à tour les directions de Gamino, Caridoli et la dernière décalotta tout le haut de la belle tête de Jimmy Macina. Au ras des sourcils en parfaits accents circonflexes incrédules. Ainsi, le faux Rett Buttler se mit à ressembler à l'œuvre peinte d'un artiste surréaliste un peu dérangé. Blanchâtre et grise par endroits, sa pauvre cervelle pas très futée se trouva reléguée au rang de vulgaire pâte sanguinolente et éclabousseuse, tandis qu'un flot de sang foncé coulait sur sa face de séducteur de fin de série B. Dans ses yeux encore charmants, toute une somme d'étonnement effrayé se lisait, figé dans l'éternité. Dans un ultime sursaut, et tandis que ses partenaires de jeu s'étaient déjà tous écroulés sur ou sous la table, ses mains parfaitement manucurées voulurent retenir les belles plaques qui avaient tendance à vouloir s'échapper entre ses doigts crispés. Mais, alors que tout son corps renonçait enfin à lutter et se laissait aller en arrière avant de basculer, il lâcha prise d'un coup et les jetons cascadèrent sur son pantalon marine maculé de sang. Dans sa chute ultime, il renversa la desserte en bois peint sur laquelle les cinq liasses de billets de cent figuraient les caves des participants.

Un silence sépulcral succéda à l'enfer craché par l'AutoMag. Clouée sur son matelas, folle de terreur glacée, Angelina s'était statufiée dans une pose inconfortable. Mi-allongée, mi-assise, elle ouvrait des yeux démesurés sur l'apparition diabolique plantée près d'elle. Jambes légèrement écartées, armes fumantes en mains, Mack Bolan ressemblait à l'exterminateur des BD de son enfance encore si proche.

Dans le halo des projecteurs de la terrasse, son profil viril symbolisait à la fois la violence à l'état pur et une étrange lassitude inattendue. Il demeura ainsi un instant qui lui parut une éternité, semblant contempler le sinistre carnage avec l'indifférence d'une statue de marbre noir, puis, tournant légèrement la tête, il baissa son regard minéral sur la fille presque nue. Elle frémit, referma les bras autour de sa poitrine, serra instinctivement ses jambes gainées de nylon sombre.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il de sa voix profonde.

Il ne semblait en rien perturbé par la violence qui s'était exercée précédemment. Il la regardait, attendait une réponse qui tardait. Enfin, elle put parler. Ou plutôt, coasser :

— Lo... Lodie Bannister.

Il fronça les sourcils, détailla mieux son visage.

— Que faisiez-vous avec eux ?

— Je...

Son explication resta soudain dans sa gorge. Plus un mot ne pouvait sortir d'elle et la peur qui un instant l'avait quittée en admirant la puissante silhouette se déclenchait de nouveau. Bolan n'avait plus rien à redouter. À part cette fille et lui, il n'y avait plus un vivant dans la propriété. Et Errera était actuellement en déplacement dans le Nord. En visite auprès d'un « confrère » de Salt Lake City. Bolan l'avait appris dans la soirée par un coup de fil reçu de Phil Necker rentré à New York. Alors, mettant ses armes de côté, il prit le temps de s'accroupir près de la fille apeurée et d'adoucir son regard grave pour demander d'une voix rassurante :

— Vous étiez l'amie de l'un d'eux ?

Elle secoua négativement la tête, parvint enfin à articuler un début de phrase. Peu après, légèrement rassérénée par l'attitude de ce diable noir, elle conta sa lamentable histoire. Elle acheva dans un sanglot sec vite contenu :

— J'aurais dû rester à Minneapolis... poursuivre mes études.

Puis une grosse larme perla entre ses cils, glissa, lourde et scintillante sur la joue pâle et satinée.

— Ce soir, renifla-t-elle puérilement, je devais être l'enjeu véritable de la partie. Le gagnant aurait eu le droit de... de m'initier... à mon nouveau métier. Mama Esmeralda avait tout préparé. Elle m'a aussi frappée. J'ai peur. Très peur.

Elle voulut lui expliquer qui était Mama Esmeralda, mais l'Exécuteur la coupa :

— Je connais. Quel âge avez-vous, Lodie ?

— Vingt ans. Juste vingt.

Il eut l'air de se pénétrer de cette idée, hocha de nouveau la tête.

— Vous allez rentrer à Minneapolis ?

Elle hésita, finit par avouer :

— Non. C'est trop tard. Je vais essayer de me débrouiller en Californie. Trouver un job. Voir venir.

— Où sont vos vêtements ? questionna-t-il en la forçant à se relever.

— Je... ils m'ont amenée ici en voiture. Enfin, j'avais un imper, dit-elle en désignant le vêtement de pluie jeté sur la balustrade de la terrasse. C'est tout.

— Bon, fit Bolan en la poussant vers l'endroit indiqué. Enfilez-le. Je vous emmène.

Tandis que d'une démarche empruntée elle allait ramasser l'imper en voulant oublier sa tenue sexy, il secoua la tête avec compassion. Les filles avaient parfois de drôles d'idées. Celle-ci était faite pour la prostitution comme Calamity Jane pour les bonnes œuvres. Au passage, il déposa une petite médaille en bronze de tireur d'Elite sur la table, rafla les cinq grosses liasses, les fourra d'autorité dans une poche de l'imper.

— Ça peut vous servir, pour redémarrer, assura-t-il devant son recul horrifié. Dites-vous que vous l'avez en quelque sorte gagné, cet argent. Tâchez d'en faire bon usage.

Elle hésita encore et il dut la pousser en avant pour traverser le parc en direction du mur, derrière lequel il avait laissé sa *New-Yorker* Chrysler de location.

— Allez, venez, la pressa-t-il. Il faut vous trouver un motel. Demain, je vous mets dans le premier avion à destination de San Francisco. Là-bas, j'ai un ami qui saura s'occuper de vous. Un type bien.

Il l'aida à franchir le min, la reçut dans ses bras quand elle sauta, sentit son jeune corps souple et chaud se presser involontairement contre lui. Encore tremblante, elle lui prit la main pour se laisser guider dans l'obscurité. Au loin, les montagnes formaient une masse noire crénelée et, tout au fond, vers le sud, blotti dans son écrin de lumières frissonnantes, Phoenix dormait. Lorsqu'ils parvinrent à la voiture, Lodie s'arrêta avant de s'y engouffrer, tenta de discerner les traits de son sauveur. Elle laissa planer un petit silence peureux, lâcha enfin :

— Merci.

Il la poussa à l'intérieur, s'installa derrière le volant après avoir remis son arsenal et la combinaison dans le coffre arrière. Il mettait le contact, quand la voix de Lodie s'éleva près de lui.

— Il s'appelle comment... votre ami ?

Bolan ne put s'empêcher de sourire en démarrant. Les filles étaient décidément de bien étranges créatures.

— Bâtes, dit-il, tandis que la *New-Yorker* dévalait souplement les premiers lacets caillouteux. Ron Bâtes. Avec lui, vous serez en

sécurité. OK ?

Un petit silence, puis la voix de Lodie s'éleva de nouveau, enfin rassurée :

— OK. C'est un joli nom.

Un autre silence, puis elle demanda timidement :

— Vous ne m'avez pas dit... le vôtre.

— Non, répliqua seulement l'Exécuteur.

Ce furent leurs derniers mots, le moteur ronronnait doucement et les yeux de Lodie commençaient à se fermer.

— C'est le fumier, patron. Il a laissé sa médaille pourrie. Un vrai carnage. Et la fille a disparu. Envolée. Il l'a sûrement emmenée avec lui. Si je tenais cette ordure...

— Du calme, Errera, coupa Poretti. Je t'ai pas appelé pour t'entendre chialer. Je suis déjà au courant de tout. Et si tu tenais cette ordure, c'est pas sûr que tu saurais quoi en faire. Donne plutôt ce travail-là à tes spécialistes. Pas tes porte-flingues, il les a eus tous les trois. Je veux dire à tes indics. Mets tout le monde là-dessus. Je t'ai déjà fait passer l'ordre par Mando. Qu'est-ce que tu as foutu ?

— Ben... j'étais à Lake City, patron. Un truc important à voir avec...

— Rien n'est plus important que de coincer cette charogne, Sylvio, coupa encore Poretti sur un ton dangereusement douceâtre. Parce qu'à partir de maintenant, Bolan le fumier va tout faire pour te dessouder à ton tour. Ce mec est un vrai dingue. On ne l'arrêtera qu'en lui collant un chargeur en pleine tête.

À l'autre bout du fil, Errera marqua un assez long silence. Il devait nourrir quelques pensées amères sur les vicissitudes de l'existence. Poretti l'entendit renifler selon sa détestable habitude, puis hasarder sur un ton réticent :

— Mama Esmeralda est dans une rage folle. Elle veut couper les bûmes de ce fumier.

— Rien à foutre des états d'âme de cette grosse pute, hurla soudain Poretti. Toi, tu as deux jours. Rien que quarante-huit heures pour retourner la ville et me *loger* Bolan. T'as intérêt à te remuer le cul.

— Mais, patron, il est peut-être plus ici.

— Arrête tes conneries, gros lard. Cette ordure restera ici jusqu'à ce qu'elle ait terminé ce qu'elle est venue y faire. C'est-à-dire nous exterminer. Et j'ai pas l'intention de lui offrir ma peau, à ce con. C'est la sienne, que je veux. Alors, tu vas te mettre en chasse tout de suite. Tu restes rivé à ton téléphone, tu couches à ton bureau. Je veux plus te savoir à la villa. Mando va t'envoyer des gars à la hauteur. Ils resteront avec toi jour et nuit. Jusqu'à ce que tu me dises enfin où ce fumier se planque. Je t'appellerai quatre fois par jour. Deux le matin, deux l'après-midi. Et t'avise pas de jouer la fille de l'air, parce que je

te fais buter. Vu ?

— Euh, bien sûr, patron. Ce sera comme vous dites.

— Je veux, oui ! s'exclama encore Poretti avant de raccrocher avec violence.

Immobile près du téléphone, il ralluma son cigare éteint, réfléchit un moment, ignorant ostensiblement Connors. Le chef de la police locale était assis du bout des fesses au bord du grand canapé et jetait de temps à autre des regards méfiants en direction de la fenêtre, près de laquelle Mando, le granitique *caporegime*, mordillait d'un air absent une de ses sucettes préférées.

Dans sa grande main brune, le cône couleur de framboise donnait à la scène un aspect ridicule. Mais le policier avait l'esprit ailleurs. Depuis le massacre du *Gominé* dans son clandé, depuis la disparition des dossiers et du carnet, il regrettait amèrement d'avoir partie liée avec la famille Poretti. En ce moment, il aurait préféré se contenter d'un poste subalterne. Comme avant cette fulgurante ascension au sommet de la hiérarchie qu'il devait au *mafioso* et à ses relations. Il n'aurait pas alors tous ces ennuis, continuerait à filer le parfait amour avec Stefan, ne risquerait pas, la révocation d'un côté, la mort de l'autre. Ce fut le petit déclic sonore qui le tira de ses sombres pensées. Poretti avait redécroché l'appareil. Il tourna sa face anguleuse en direction de Mando, fixa la sucette d'un regard furibond.

— Va bouffer cette saloperie à côté. Et emmène le flic.

D'un geste éloquent, le *caporegime* invita le policier à le suivre et, la rage au ventre, celui-ci ne put qu'obtempérer. Ils étaient à peine sortis que l'on décrocha à l'autre bout de la ligne.

— Lemmon-Karr New York, que puis-je faire pour vous ?

La standardiste avait une voix sensuelle qui ne parvint pourtant pas à détendre Poretti. Il demanda, rogue :

— Sydney Stampa.

— *Hold on.*

Puis il y eut quelques déclics et une voix mâle parvint aux oreilles du *mafioso*.

— Stampa.

— Poretti. J'ai besoin d'effectifs. En urgence. Sur place, dans les vingt-quatre heures. Au moins vingt types.

Une hésitation, puis :

— Ils voudront savoir pourquoi.

Ils, c'était la *Commissione*. Poretti détestait devoir remuer les huiles, mais il n'avait plus le choix et le temps pressait terriblement. En quelques mots, il résuma :

— Nous avons un problème et...

— On sait. Les nouvelles sont déjà arrivées jusqu'ici. Les effectifs, c'est pour résoudre ce problème ?

Stampa avait insisté sur ce et Poretti se sentit encore plus mal à l'aise. Il acquiesça.

— On veut le trouver très vite. Nous faut des éléments efficaces et rapides.

Nouveau silence, puis :

— Je vous rappelle dans...

— Non. C'est moi qui vous rappelle.

L'homme de la *Commissione* donna l'impression de réfléchir encore, finit par laisser tomber :

— OK. Dans un quart d'heure.

Poretti raccrocha, se laissa tomber sur les coussins du grand canapé, se servit une imposante rasade de Jim Beam bourbon et ralluma le cigare qui ne voulait décidément pas se laisser fumer. Puis, la mine sombre, il laissa son regard se perdre au-delà des vitres de la grande fenêtre. Dehors, les oiseaux poussaient leurs trilles dans le soleil matinal de juin.

Exactement quinze minutes plus tard, il recomposa le numéro de la Lemmon-Karr, obtint Stampa qui annonça :

— Demain soir, par deux vols séparés, arrivée d'une équipe de seize éléments. International Airport, 21 heures et 22 heures 40.

— OK, soupira Poretti, soulagé. On y sera.

— On m'a chargé de deux messages pour vous.

Le *mafioso* fronça les sourcils, grogna :

— Lesquels ?

— Tenez-vous au courant régulièrement. Un échec de votre part serait très mal vu.

Poretti ressentit une désagréable nausée. Déjà, il voyait se profiler une armée d'As Noirs sur sa ligne d'horizon. D'une voix éteinte, il demanda encore :

— Et... le deuxième message ?

— Votre problème se balade souvent dans un mobil-home qu'il appelle son Char de guerre.

Suivit une description à peu près exacte du véhicule de l'Exécuteur que Poretti nota fébrilement dans sa mémoire et Stampa ajouta :

— Cherchez l'engin, vous trouverez le problème. Mais pas de fausse manœuvre, acheva-t-il d'un ton menaçant. Ou c'est vous qui aurez désormais un gros problème. Vu ?

— Vu, coassa Poretti, en estimant la valeur du renseignement.

Mais on avait déjà raccroché. Le *mafioso* s'épongea le front, tandis qu'une louche excitation s'emparait de lui. Il allait devoir jouer très serré, mais avec ce renseignement et les renforts qui arrivaient, il devait pouvoir s'en tirer. Alors, il ne comprenait pas pourquoi cette peur insidieuse s'accrochait ainsi à lui. Il avait sérieusement besoin de se calmer. Et pour cela, il ne voyait qu'un moyen. Toujours le même.

Mais pas avec Gloria. Cette tordue commençait à lui sortir par les yeux.

— Mando !

Sa voix avait claqué, rageuse. Le *caporegime* apparut aussitôt sur le pas de la porte de communication. Poretti pointa un doigt accusateur dans la direction du cône de sucrerie rosée qui dépassait de ses lèvres minces, ragea :

— Avale-moi cette conne de sucette de merde et envoie Gazzi chez Mama. Qu'il me ramène la plus jeune de ses filles. La nouvelle. La petite rousse avec des taches de rouille sur le pif. Et dis-lui de se magner le fion. Compris ?

Le tueur déglutit avec peine la sucette qu'il venait de broyer d'un puissant coup de dents, hocha sa tête carrée, visage toujours aussi impénétrable.

— OK, patron.

— Et qu'il passe chez Gloria pour reprendre toutes mes affaires. Si elle demande où je suis, qu'il l'envoie se faire foutre. Je lui donne pas plus d'une heure pour revenir ici avec la fille.

Dans ces moments-là, Poretti n'avait pas besoin de préciser la menace sous-jacente. Mando avait déjà disparu. Le *mafioso* dut hurler la suite :

— Et fous-moi ce connard de flic à la porte !

Enfin, soudain calmé, alors que des bruits de moteurs décroissaient à l'extérieur, il décrocha de nouveau le téléphone. Il était temps de reprendre les affaires en main, car, depuis le massacre aux entrepôts *Phips-Elder Materials*, Mallacione semblait ne plus savoir très bien où il en était. La trouille, sans doute. Certes, Bolan le fumier avait porté un coup au trafic de la cocaïne, mais il n'en avait pas pour autant mis la famille Poretti à genoux. Pour cela, il aurait fallu qu'il soit beaucoup plus malin. Qu'il cesse d'être un tueur imbécile et aveugle. Et, surtout, qu'il sache comment la poudre arrivait jusqu'à Phoenix. Un périple trop complexe auquel il n'était pas près de comprendre quelque chose.

Nick Poretti se permit un sourire vite escamoté. On était jeudi, jour de livraison. Il était temps de secouer ce foireux de Mallacione. Il s'occuperait de Bolan à partir de demain. Quand le bataillon « d'experts » envoyé par la *Commissione* serait sur place.

À l'autre bout du fil, on décrocha enfin et Poretti aboya :

— Mallac' ?

CHAPITRE IX

Gino Mallacione avait levé sa grosse main brune armée d'un moignon de cigare vers les quatre hommes assis en face de son bureau. Dans la petite pièce lambrissée d'acajou verni et décorée d'aquarelles marines, une fumée à couper au couteau flottait, lourde, écœurante. Dans l'écouteur du combiné, la voix de Poretti avait claqué comme un coup de feu. Mallacione haussa ses gros sourcils charbonneux, esquissa un rictus qui singeait la satisfaction.

— Patron ! éructa-t-il, qu'est-ce qui se passe ? Je vous cherche partout. Votre pou... je veux dire, M^{Ue} Gloria m'a dit qu'elle savait pas où...

— Ça va ! coupa Poretti. Garde tes salades. C'est toujours pour cette nuit ?

— Sûr, patron. Je suis justement avec les gars pour mettre les derniers détails au...

— Ferme-la un peu, Mallac'. Et écoute. Cette nuit, tu envoies sur place la totalité de tes effectifs. Avec le maximum d'accessoires, si tu vois ce que je veux dire.

— Je vois, patron. Mais d'habitude, j'envoie juste...

— Ta gueule. Tu fais ce que je dis, c'est tout. Et qu'ils ouvrent l'œil.

La mine couperosée du gros Mallacione s'était soudain rembrunie. Il grommela :

— Vous croyez que l'autre ordure pourrait essayer de nous chercher des crosses sur place ?

— Je crois rien du tout. Je me méfie. Pas envie de voir à chaque fois mon pognon partir en fumée à cause de ce fumier. Tu ferais aussi bien de t'en souvenir, Mallac'. Parce que je vois pas comment je pourrais te pardonner une nouvelle erreur de ce genre.

Du coup, une légère buée s'était mise à sourdre sur le front étroit du *mafioso*. Mais, devant ses hommes, il ne pouvait se permettre de montrer son angoisse. Il s'arracha un autre rictus, se laissa aller à la renverse contre le haut dossier de cuir du vaste fauteuil, adopta un ton résolument rassurant :

— Rien à craindre, *boss*. Faudrait que ce connard sache où on sera et qu'il nous arrive dessus par surprise. Et avec une armée. Quand on connaît le coin, on sait que c'est impossible. On verrait un crotale à des kilomètres.

— J'ai dit, tous tes effectifs, Mallac'. Et fais bien gaffe.

Il y avait une réelle menace dans la voix râpeuse de Poretti. Mallacione ne pouvait s'y tromper. Connaissant Nick comme il le

connaissait, il suffisait effectivement d'un nouveau coup du sort pour dire adieu à la belle vie. Et même à la vie tout court. Il entendit le dé clic au bout du fil, reposa le combiné avec des gestes que ses mornes pensées rendaient mal assurés. Ses hommes l'observaient à la dérobée, s'attendant à ce qu'il décharge sur eux la hargne rentrée que le coup de fil du *boss* avait fait naître en lui. Mais, contrairement à cela, Mallacione leur adressa un petit sourire complice, tout en prononçant d'une voix douce et rassurante :

— Si vous aviez pris des rendez-vous pour cette nuit, les gars, plus la peine d'y penser. Vous réunissez tous vos hommes et vous sortez la grosse artillerie. Le *boss* fait dans la paranoïa.

Licari, un géant rouquin aux yeux gris proéminents, haussa des sourcils étonnés.

— La grosse livraison, c'est pourtant pas pour ce soir. Tu avais dit que ce serait pas avant la semaine prochaine et qu'on prenait cette nuit le remplacement de ce qui a été brûlé. Un dépannage d'urgence.

— Je te demande pas ton avis, grogna Mallacione en abattant son énorme poing sur le bureau. Nick dit que tout le monde doit y être, tout le monde y sera. Y compris toi. Pour une fois, ta grognasse de négresse attendra.

Le visage rouge brique du rouquin pâlit d'un coup, mais il s'abstint de tout autre commentaire. Mallacione était réputé pour avoir le « contrat » facile. Il en avait lancé des quantités. Y compris contre ses propres hommes, quand ceux-ci faisaient mine de discuter les ordres. Et Licari se demandait qui, de Poretti ou de Mallacione, était le plus parano des deux.

Mallacione frappa de nouveau le plateau du bureau pour clore l'entretien.

— Tout le monde au point de livraison à dix heures ce soir. Et je vous conseille d'éviter les emmerdes. Maintenant, caltez. Tous au rapport dès votre retour.

Selon sa détestable habitude, Sylvio Errera émit un de ses agaçants reniflements prolongés en penchant sa tête ronde en arrière. Puis, dardant de nouveau ses petits yeux poupins sur son auditoire, il avança son buste, court et boudiné dans la veste blanche trop petite, au-dessus de la longue table en verre fumé qui lui servait à prendre ses repas lorsque, comme ce soir, il restait au *Sammy's*, son night-club vedette de Mill avenue.

— J'ai reçu du *boss* un coup de fil très important, commença-t-il de sa petite voix étrangement juvénile. Bolan le fumier n'est plus invulnérable.

Parmi les six hommes et les deux femmes présentes, dont Emma Esmeralda qui tétait un gros cigare, il y eut divers murmures

intéressés. Mack Bolan était déjà la bête noire de la mafia, mais, depuis le massacre des cinq principaux collaborateurs d'Errera à la villa de celui-ci, il était devenu aux yeux des survivants l'émanation vivante du démon. Aussi, le simple fait que leur patron leur annonce que ce diable-là possédait peut-être enfin un talon d'Achille les réconfortait-il passablement. Pourtant, Mama Esmeralda leva ses yeux trop maquillés vers le plafond en lâchant un épais nuage de fumée. Un petit rire sec secoua sa grosse poitrine sous le corsage à jabot de dentelle et sa voix rauque railla :

— Vrai ? Ben alors, qu'est-ce que les hommes attendent pour m'apporter ses joyeuses sur un plateau ?

— Ferme-la, Mama, grogna Errera d'une voix qui se voulait bourrue. Ces affaires-là, c'est mes oignons.

La Mexicaine se laissa encore secouer par son rire devenu silencieux, inhala une grosse quantité de fumée, hocha sa tête aux lourdes boucles.

— D'accord, Sylvio... Et qu'est-ce qui le rend brusquement vulnérable, le fumier ?

Errera leva sa petite main potelée en un signe qui requérait l'attention, se laissa de nouveau aller en arrière pour déclarer d'un ton serein :

— Sa bagnole.

Tout le monde tiqua et l'autre maquerelle, une blonde longiligne au visage anguleux et hautain intervint d'une voix étonnamment douce et vaguement ironique :

— On connaît son numéro d'immatriculation ?

Des sourires vite escamotés apparurent sur les faces des mâles, tous tenanciers des bordels de la ville. Mais Errera sembla ne rien remarquer.

— Mieux que ça, répliqua-t-il. Cette bagnole, Bolan change ses numéros à volonté. En fait, on sait maintenant de quel véhicule il s'agit. Un mobil-home.

— Un mobil-home !

C'était encore la grande blonde. Le patron de la prostitution locale hocha doucement sa tête aux rares cheveux calamistrés, donna le signalement que Nick Poretti lui avait fourni du Char de guerre de l'Exécuteur. Puis, joignant les mains à la manière d'un prélat s'apprêtant à un discours théologique, il déclara :

— Vous et moi, on va s'arranger pour faire payer à ce salaud les cinq morts de notre équipe. C'est pour ça que vous êtes ici ce soir.

— Comment ça ? questionna Eraie, un petit Napolitain aussi noir de peau que les olives qu'il mastiquait à longueur de journée.

— Le plus simplement du monde. En mettant tous vos indics sur la piste de ce mobil-home. Quand vous l'aurez repéré, vous vous

contenteriez de me le faire savoir. C'est moi qui me chargerai de cette ordure.

Et, comme un souffle d'incrédulité passait dans l'auditoire, Errera darda ses petits yeux poupins dans ceux de chacun de ses interlocuteurs, pinça les lèvres, comme il le faisait parfois, avant d'entrer dans ses brusques accès de rage.

— Quelqu'un a envie de discuter ?

Il n'obtint pas de réponse. On connaissait le sadisme du patron de la prostitution en matière d'exécutions. Un jour, il avait fait entièrement dépiauter vivant un type qui s'était risqué à « libérer » une des danseuses nues du *Sammy's*. L'amoureux imprudent avait agonisé durant des heures, avant de mourir dans d'abominables souffrances. Depuis, bien que Mama Esmeralda osât parfois ironiser quelque peu en sa présence, personne ne se hasardait à contrer ouvertement le super maquereau de Phoenix. Et même à présent, alors que Bolan la pute avait descendu trois de ses gorilles lors du raid à la villa, Errera conservait au frais une bonne dizaine de maniaques de la gâchette. Ayant laissé son avertissement non dissimulé pénétrer les esprits, Sylvio Errera eut un léger mouvement de tête qui signifiait la prise de congé. Les huit tenanciers se levèrent avec ensemble, avec, peut-être, un léger retard de la part de Mama Esmeralda. Mais il n'y avait pas malice à cela. À cause de son poids, la grosse Mexicaine avait toujours des difficultés à se mouvoir. Sauf quand il s'agissait de rosser une fille récalcitrante.

— Disparaissez, couina Errera de sa voix étrangement juvénile. Et ne m'appellez plus que lorsqu'un de vous aura trouvé la piste du mobil-home. Je veux dire, quand un de vous l'aura repéré... avant les flics de Connors. Bolan, je le veux. Il est à moi, acheva-t-il avec un éclair de meurtre dans ses petits yeux de gros poupon.

Il se leva à son tour, dressant son mètre cinquante-cinq sur les talonnettes de ses boots, eut un vague signe de tête, prit le temps d'allumer une longue cigarette turque à bout doré, avant d'arrêter son équipe sur le pas de la porte :

— Attendez, ordonna-t-il en lâchant un filet de fumée bleue et en clignant des cils. J'ai pas encore dit le principal.

Ils le regardaient tous, avec, au fond des yeux, quelque chose qui ressemblait à de la méfiance. Et ils avaient raison.

— Vous avez 24 heures, lascia-t-il tomber, plein de morgue. Si j'ai pas Bolan dans ce délai, considérez-vous comme au chômage.

Il marqua un petit silence sous les regards lourds, lascia fuser entre ses lèvres finement ourlées :

— Je veux dire : au vrai chômage. Hors de la ville. Maintenant, termina-t-il en levant sa main dans un petit geste insouciant, foutez le camp. Je voudrais bouffer.

Dans le faible éclairage orangé de la partie module d'armement du Char de guerre, Mack Bolan acheva de glisser la dernière roquette dans son logement, referma la culasse, vérifia le circuit électrique de mise à feu, fit enfin remonter la mini plate-forme de tir dans son alvéole blindée, appuya sur le bouton qui faisait remonter la trappe de fermeture. Cette nuit, la puissance maximale de feu allait sans doute s'avérer nécessaire. Il fallait détruire le convoi dans sa totalité, sans chercher à localiser parmi les camions celui qui transportait les sacs de cocaïne. Comme souvent, ce serait une véritable action de guerre. Totale, destructrice. Et traumatisante pour la mafia. Le contact n'excéderait pas deux minutes. Un *blitz* éclair. Un de ceux qui laissent l'adversaire anéanti, qui provoque le choc psychologique intense, qui prépare également le terrain des opérations futures.

Bolan s'essuya les mains dans un chiffon. Il lui restait à vérifier le bon fonctionnement de la mise à feu commandée du tableau de bord du mobil-home. Un système de simulation électronique lui permettait à chaque instant de vérifier ainsi que tout était OK. Et il y sacrifiait systématiquement avant toute opération. Mais, alors qu'il se glissait dans la partie technique du *van*, le bip du radiotéléphone se fit entendre. Intrigué, il établit le contact.

— Dakota ?

C'était Hal Brognola. Bolan enclencha le brouilleur de ligne et répondit. Le fédéral semblait soucieux et il résuma brièvement la situation :

— Phil vient de m'appeler, Mack. Ça paraît bigrement sérieux.

— Mais encore ?

— Nick Poretti a demandé des renforts à la *Commissione*. Demain soir, seize *torpédos* débarqueront à Phoenix. Tout semble laisser croire que c'est pour s'occuper de toi.

L'Exécuteur esquissa un léger sourire en coin, se pencha sur la console de transmissions.

— Plutôt flatteur, non ?

— Ne rigole pas, Mack. Ces types-là sont des *pros*. Des machines de guerre. La mafia ne les utilise que dans les cas extrêmes, sur requête expresse d'un patron et toujours à coup sûr.

— Je connais ! fit Bolan, redevenu sérieux. On dirait que j'ai fini par les agacer, hein !

— Tu peux le dire. Mais il y a encore pire... si c'est possible.

Le visage granitique de l'Exécuteur se tendit légèrement.

— Dis toujours.

— La *Commissione* connaît le signalement de ton mobil-home. Elle l'a donné à Poretti.

Cette fois, Bolan tiqua. C'était vraiment sérieux. Jusqu'alors, les interventions du Char de guerre n'avaient jamais laissé de témoins. Du

moins, Bolan l'avait-il cru. Il s'était trompé. La *Commissione* lui en infligeait la preuve. Il redressa la tête, grogna :

— Je vois.

— Si tu vois vraiment tout, tu dois comprendre que la présence de ton char en ville est très... très imprudente. Les indics de la famille vont se répandre dans les rues et te localiser. De là, tu peux deviner le reste.

Bolan imaginait précisément beaucoup plus que son ami. Car, et pour cause, Brognola ignorait encore que le patron de la police locale était mouillé et croquait au râtelier de Poretti. Et, jusqu'à preuve du contraire, on n'avait jamais inventé mieux que la police pour trouver un véhicule recherché. C'était pire que tout. L'Exécuteur se voyait mal entamer une guerre de tranchées contre les flics. Et il n'était évidemment pas question de désertir le Char de guerre pour le laisser prendre par les hommes de Connors. Songeur, il se redressa, hocha la tête.

— Merci, Hal.

— Eh, Mack ?

— Oui ?

— Tu ne veux toujours pas me faire parvenir les doss...

— Non.

La voix de Brognola s'élevait encore dans le combiné quand l'Exécuteur coupa le contact. Il n'avait plus le temps d'argumenter. Il passa à l'avant du véhicule, mais, soudain alerté par son sixième sens, il s'arrêta à la hauteur du petit écran de contrôle TV extérieur, relié à une caméra habilement dissimulée dans la carrosserie. Grâce au système infrarouge, il pouvait ainsi surveiller les abords de son parking, y compris dans la nuit la plus sombre. Il pressa une touche, vit l'écran s'éclairer peu à peu, révélant le décor verdâtre et sinistre du gigantesque parking du *giant market Fallbrook Produce* encombré de véhicules. Dans ce faubourg est, principalement habité par des populations laborieuses, ces grands parkings ouverts en plein vent constituaient une aubaine. Dans ce domaine, la gratuité était toujours bonne à prendre. Dès huit heures du matin, une formidable cohue se déclenchait et, après l'ouverture des bureaux et ateliers, les places vidées de leurs occupants nocturnes pouvaient attendre les centaines de véhicules de la clientèle des magasins. Une organisation sauvage, somme toute parfaitement au point. Bolan actionna le *travelling* de caméra, passa ainsi un important périmètre en revue. Mais, alors qu'il allait abandonner son examen, quelque chose retint son attention. Presque rien. Un simple mouvement d'ombre dans les profondeurs obscures d'une banale voiture en stationnement. Attentif, il donna un coup de zoom, découvrit enfin ce qui l'avait alerté.

La voiture n'était pas vide.

C'était une Mercury de couleur rendue indéfinissable par les infrarouges. Encastrée entre une camionnette et une vieille Coccinelle, elle ressemblait à n'importe quelle autre Mercury. Á cette différence près qu'une antenne radio et une autre de téléphone ornaient sa carrosserie. Á l'intérieur, il y avait quatre hommes. Et, grâce au zoom, Bolan put parfaitement voir celui qui levait les jumelles devant ses yeux.

Bien que toujours aussi calme, l'Exécuteur sentit quelque chose se nouer en lui. Son esprit fonctionnait à la vitesse de l'ordinateur. Cette mystérieuse voiture n'était pas là par hasard, mais bel et bien pour lui. Il fallait savoir qui l'occupait. Le plus vite possible. Et, en la circonstance, un seul moyen de tenter de l'apprendre. Le capteur sonore. Un engin dérivé du fameux canon acoustique, mais qui avait la particularité de piéger et d'amplifier les sons recueillis à travers une vitre, afin de les retransmettre par le jeu des vibrations du verre. Bolan dirigea le système vers la Mercury, poussa des curseurs et, casque aux oreilles, se mit à épier chaque son émanant de la voiture. D'abord, il n'obtint rien de particulier. Des bruits de respirations, une brève toux, un reniflement. Puis, alors qu'il désespérait, une voix étouffée et légèrement déformée par les filtres lui parvint :

— « Tu vois quelque chose, Maxie ? »

— « Presque autant qu'à travers le blindage d'un char d'assaut », maugréa celui qui avait les jumelles. « Si ça se trouve, le mec n'est même pas là. »

Bolan battit des cils. La surveillance ne faisait que commencer.

— « On devrait peut-être appeler le patron », suggéra une autre voix. « D'abord, faudrait être sûrs que c'est bien le *van* en question. On aurait l'air fin. »

Ce qui laissait sous-entendre que le mobil-home n'était repéré que depuis très peu de temps. Les quatre hommes étaient seuls. Ce qui n'allait sûrement pas durer. Mais le fait d'ignorer à qui il avait affaire irritait Bolan. Rapide, il étendit le bras jusqu'au clavier du *ordinateur* de bord, composa le code secret de la *serrure*, puis celui de sa banque de données ultra confidentielle. Lorsqu'il eut devant les yeux le listing général du FBI, il sélectionna la rubrique PARC-FBI-ARIZONA, trouva très vite ce qu'il cherchait. La Mercury appartenait bel et bien au FBI local.

Le redoutable et inflexible Mitchell Weller était entré dans la danse. Dès lors, les événements risquaient de se bousculer. Restait à savoir qui, de lui ou de l'Exécuteur, serait le plus influençable.

CHAPITRE X

L'écran verdâtre du *ordinateur* s'éteignit et le module opérationnel parut plonger dans d'étranges abysses. Bolan avait agi sur le rhéostat de l'éclairage et la lumière orangée vira au sombre. Conservant le casque aux oreilles, l'Exécuteur épiait toujours les maigres dialogues échangés dans la Mercury. Dans l'habitacle aux allures de sous-marin atomique, tel un fauve à l'affût, le guerrier solitaire réfléchissait. Il avait maintenant trois ennemis sur les bras. La mafia, les flics de la ville et le FBI. De quoi occuper sans ennui ses prochaines soirées. Un instant plus tôt, alors qu'il consultait l'écran verdâtre, il avait entendu un des types de la Mercury lancer un appel à son QG, puis donner le signalement du mobil-home, avant de s'entendre répondre qu'on envoyait des renforts. À partir de maintenant, la finasserie n'était plus de mise. Il fallait frapper. Mais on ne luttait pas contre le FBI comme on s'en prenait à l'*Organized Crime*. Pas question de déclencher un tir de repli. Heureusement, le Char de guerre comportait quelques gadgets intéressants. Dont certains, tout à fait innocents. De ceux qui conviendraient parfaitement en la circonstance. Encore fallait-il agir vite. En profitant de l'effet de surprise. Ayant pris sa décision, Bolan quitta l'écoute, passa dans la cabine de pilotage, s'installa au volant. Il ignorait où se trouvaient actuellement les renforts annoncés du FBI, mais il n'y avait guère de temps à perdre. Il mit le contact et, tous feux éteints, enclencha la première, fonce.

Tout se passa alors très vite. Une seconde plus tard, les phares de la Mercury trouaient la nuit et ses pneus hurlaient sur l'asphalte du parking. La chasse était lancée. Bolan enfonce la pédale d'accélérateur, passa bientôt la troisième. Le véhicule prit un virage sur les chapeaux de roues, tangua, se redressa, jaillit sur une avenue bordée de chantiers et de terrains vagues. Derrière, la Mercury un instant distancée regagnait du terrain. Pleins phares, elle grignotait la distance, peu soucieuse des embardées que la chaussée défoncée lui faisait faire. Bolan connaissait parfaitement la topographie de ces faubourgs. Maintes fois, il avait inspecté chaque artère, précisément pour le cas d'un repli précipité. Ici, la circulation était quasi inexistante. Seul, une centaine de mètres devant lui, un camion bâché se traînait dans la nuit en cahotant. Bolan accéléra encore, passa la quatrième, vérifia dans le rétroviseur que la Mercury suivait toujours. Alors, s'autorisant un petit sourire, il ouvrit la boîte à gants, fit basculer le compartiment vide-poches, posa son index sur un bouton parfaitement dissimulé, attendit encore un peu. Devant, le camion

n'était plus qu'à une dizaine de mètres. Il accéléra à fond, jeta un nouveau regard dans le rétro, pressa enfin le bouton.

— Charlie appelle Sidon... Charlie appelle Sidon. Bordel, est-ce que vous entendez ?

Assis près du chauffeur cramponné à son volant, l'opérateur trépignait de rage. Il s'en voulait d'avoir alerté le QG trop tard, fulminait contre les parasites qui avaient soudain brouillé la communication. Derrière lui, un des *G Men* avait baissé sa vitre et s'apprêtait à canarder les pneus du mobil-home. Sans savoir que le blindage spécial de ceux-ci les rendait invulnérables à ses .38 spécial, comme à la plupart des munitions d'armes de poing. L'opérateur tourna la tête, hurla :

— T'es dingue, ou quoi ! On n'a pas d'ordres.

L'autre grimaça, hésita, finit par rentrer son arme.

Son mouvement coïncida exactement avec les ridicules explosions des quatre pneus. Tandis que le conducteur émettait une exclamation stupéfaite, la Mercury se mit à zigzaguer dangereusement sur la chaussée grasse.

— Merde et merde ! hurla le flic qui avait toujours le combiné en main.

— « Soyez pas vulgaires, les gars. Qu'est-ce qui se passe ? »

La Mercury heurta le trottoir de droite, fit entendre un bruit alarmant de ferraille, rebondit comme un ballon et se retrouva au milieu de l'avenue, tandis qu'au loin, le mobil-home doublait le camion comme une bombe et disparaissait dans la nuit. Quand la voiture fut enfin immobilisée le long du trottoir, que le flic de permanence au QG. FBI commença à se demander ce qui occasionnait ces chapelets d'obscénités de la part des quatre hommes, il lança, inquiet :

— « Qu'est-ce qui se passe ? »

Vert de rage, l'opérateur de la Mercury scinda ses instructions en deux étapes. Au cours de la première, il conseilla à son correspondant d'aller en Grèce, voir ce qui se passait sous les jupes des danseurs de sirtaki, de la deuxième, de noter scrupuleusement le numéro du *van* de l'Exécuteur, d'alerter immédiatement Weller et de faire aussitôt quadriller la ville et ses environs par les autorités de police. Puis, conscient d'avoir judicieusement accompli son devoir, il coupa le contact pour se tourner vers les autres et demander d'une voix brusquement éteinte :

— D'après vous, qu'est-ce que c'était ?

Celui qui avait intempestivement sorti son revolver un peu plus tôt risqua une très courte excursion sur la chaussée, remonta en voiture, brandissant quelques menus objets en acier brillant.

— Des clous, soupira-t-il. Le salopard nous a balancé un quintal de

clous sous les pneus.

Un silence consterné suivit, bientôt coupé par l'homme du téléphone qui laissa tomber, anéanti :

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

Personne ne crut bon d'émettre la moindre opinion.

En fait, il suffisait d'appeler une dépanneuse... et de balayer l'avenue.

De temps à autre, une courte rafale de vent frais soulevait le sable en gémissant entre les planches disjointes des hangars de la ferme abandonnée. Quelque part sur un toit, une tôle claquait brièvement, puis le calme revenait, oppressant de silence. Bien qu'à moins de 80 miles de Phoenix, on avait l'impression de se trouver au bout du monde. Passé les montagnes qui entouraient la ville, le désert de l'Ouest s'étendait jusqu'à la frange des massifs derrière lesquels Los Angeles s'alanguissait au soleil de Californie. Dans la journée, cette région du sud-ouest de l'Arizona devenait en été une véritable poêle à frire, où serpents et coyotes se disputaient âprement le territoire. Pas un village à des miles à la ronde et la route la plus proche, celle qui reliait Kingman à Yuma, se rencontrait à plus de vingt miles. Seule, une longue et sinueuse piste permettait de retrouver l'highway est-ouest par le nord. Ici, on pouvait déclencher une véritable petite guerre sans que personne n'en sache rien avant des semaines.

Et c'était précisément ce à quoi s'apprêtait l'Exécuteur. Depuis deux heures, il patientait, assis sur le pare-chocs du Char de guerre, guettant par un interstice entre les portes du hangar les premiers signes de l'arrivée du convoi. À sa place, cloîtré dans ce lieu sinistre où il avait remis le véhicule, tout autre aurait eu les nerfs à vif. Lui, au contraire, prenait un certain plaisir à jouer ainsi au chasseur à l'affût. Et plus le temps passait, plus ses réflexes et son sens de la stratégie s'aiguisaient. Il avait largement eu le temps de reconnaître les lieux et de préparer son plan d'attaque. Simple. Presque enfantin. L'embuscade classique, le piège imparable. Infailliblement, les camions devaient emprunter ce tronçon de piste poussiéreuse pour retrouver la route de Phoenix. Et, précisément, à cet endroit, entre deux éperons rocheux, la voie se réduisait à un étroit goulet, suivi d'un virage en épingle à cheveux. Aucun véhicule ne pouvait passer par là à plus de 30 miles à l'heure. Une aubaine pour Bolan. Il aurait tout son temps pour ajuster ses tirs. La complexité pointilleuse de la filière Poretti allait finalement jouer contre celui-ci. La nouvelle génération de *mafiosi* voulait trop bien faire. Autrefois, du temps des vieux parrains que l'Exécuteur avait fini par exterminer, les choses étaient plus simples. Plutôt que de faire transiter la *blanche* en provenance du Pérou ou de Bolivie par le Mexique, les anciens *mafieux* se seraient contentés d'un circuit direct via Los Angeles, au lieu de ce

luxue de précautions coûteuses qui mobilisait chaque semaine l'avion d'un « passeur » mexicain chez qui la poudre arrivait d'Amérique du sud par bateau. Un banal *Bonanza* qui franchissait allègrement la passoire de la frontière, au-dessus du Rio Grande, avant de parachuter les sacs renforcés en plein désert du Nevada, au point de *stand-bye* des camions de fruits de Californie destinés au marché de Phoenix. Un circuit alambiqué qui obligeait les véhicules à se dérouter pour *avalier* la poussière des pistes, puis à effectuer un crochet de 70 miles pour retrouver le highway. Sans doute Poretti estimait-il trop dangereux les nombreux contrôles routiers opérés par les *state police*, les *traffic cops* et autres *highway patrol* qui sévissaient un peu partout. Et il avait bien raison. Ainsi, il facilitait grandement la tâche de l'Exécuteur.

Le petit vent sec continuait à souffler entre les planches du hangar et à faire sonner la tôle du toit. Bolan cessa de penser à Poretti pour évoquer le souvenir de la mince silhouette qu'il avait vue, le matin même, disparaître dans la foule des embarquements à International Airport. Après un ultime sourire un peu crispé, la jeune Lodie s'était hissée sur la pointe des pieds pour déposer un fugitif baiser au coin de ses lèvres. De brefs adieux empreints de vagues regrets. Ron Bâtes saurait s'occuper d'elle et lui trouver un job décent. Pour Bolan, la page était tournée. Par le biais de la prostitution, la mafia venait de perdre un futur élément. Ça n'était, bien sûr, qu'une infime goutte d'eau dans l'océan du crime, mais l'Exécuteur veillait. Il continuerait à le faire tant qu'il serait en vie. C'était sa mission, sa raison d'exister. Cette nuit, il regrettait seulement de n'avoir pas eu le temps de se rendre au contact du point de rencontre. Trop loin. L'avion mexicain, ce serait pour une autre fois. Quand Jack Grimaldi qu'il avait fini, tout en roulant, par avoir au téléphone l'aurait rejoint. Il aurait pu s'occuper seul d'un *Bonanza* au sol, mais certainement pas d'un appareil en vol. Ça, c'était le domaine du pilote d'hélicoptères. De l'ancien As du Viêt-nam.

Il en était là de ses réflexions quand, crevant la plainte lancinante du vent, un léger grondement mécanique lui parvint. Alerté, il glissa un regard dans l'intervalle des portes, porta les jumelles à ses yeux. D'abord, il ne vit rien d'autre que les rocs découpés sur le fond plus pâle du désert, puis, d'un coup, les yeux glauques d'une paire de codes débouchèrent à l'air libre, irisant le sable d'une lointaine lueur frémissante. Puis, derrière les premiers feux, il y en eut quatre autres. Les trois camions étaient fidèles au rendez-vous. Phil Necker ne s'était pas trompé. Bolan laissa retomber les jumelles sur son buste, vérifia la mise en place des diverses armes accrochées sur sa combinaison noire, ouvrit en grand les deux vantaux de la grange, grimpa calmement dans la cabine du Char de guerre, mit le contact, se glissa enfin aux commandes du lance-roquettes. Les pointages s'effectuaient

automatiquement par visée électronique. Il opéra un dernier tir fictif en balistique simulée, déclencha la correction ordinateur, déverrouilla enfin les sécurités. Désormais, le terrible engin était opérationnel. Il ne restait plus qu'à donner l'ordre de mise à feu.

Mais l'Exécuteur avait le temps. Á l'allure où progressait le petit convoi, il ne serait pas « ciblé » avant une trentaine de secondes. Le tir aurait lieu au moment exact où les camions se présenteraient dans le virage en épingle à cheveux. Un véritable tir aux pigeons. Inexorablement, la première cible, figurée sur l'écran de visée par un point orange, s'approchait de la croix pointillée en vert. Pouce sur le bouton de mise à feu, Bolan suivait son déplacement. Ce n'était plus qu'une question de secondes. Déjà, son articulation pliait légèrement et il retenait son souffle.

Puis il y eut l'incident.

Tous les paramètres changèrent d'un coup. Bolan fronça les sourcils, éprouva un instant de flottement. Là, sur le côté droit de l'écran, à l'endroit où les contreforts de la montagne dessinaient leur voie lactée verdâtre, d'autres points lumineux venaient brusquement d'apparaître. De minuscules points mouvants, convergeant tous dans la direction des cibles de Bolan. Ils étaient huit. Disposés en arc de cercle, ressemblant à un vol d'oies sauvages. Comparativement aux camions, Ils se déplaçaient à une vitesse vertigineuse. Tout laissait prévoir que les mystérieux points seraient au contact des camions dans moins de quarante secondes. Dans une formation parfaite de tenaille, barrage inviolable et inattendu. Bolan réfléchissait vite. Il plongea dans la cabine, porta les jumelles de nuit à ses yeux, pinça les lèvres. C'était la catastrophe.

Il y avait bien huit voitures. Ou plutôt, huit véhicules d'apparence militaire. Deux jeeps, trois 4 x 4, un petit camion démilitarisé de transport de troupes et deux banalisés *Cherokee* bourrés d'hommes en armes. Une masse d'effectifs largement disproportionnés en regard de ce qu'elle était censée protéger... ou neutraliser. On pouvait effectivement se poser la question. Mais l'Exécuteur commençait à se faire une opinion. Décidément les événements n'allaient plus dans le sens prévu.

Á cet instant, le bip caractéristique du radio-télé-phone de bord troua le silence. Bolan haussa un sourcil, laissa tomber les jumelles, se précipita à l'écoute.

— *Stricker ?*

Hal Brognola ! Il avait le souffle court, le débit précipité.

— Ouais, répondit Bolan en brouillant la communication.

— « Stricker ! donne-moi vite ta position. »

Bolan s'exécuta et entendit un grognement sourd de dépit.

— « Je m'en doutais ! Décroche vite... si tu le peux encore. C'est

foiré. Ton point de contact est truffé de mines. »

Une petite ride se dessina sur le front de l'Exécuteur. Il demanda :

— J'ai vu. Annonce la couleur.

— « D.E.A. vieux. C'est super critique. Phil vient de m'avertir. La fosse aux serpents. Le coup a été monté par Weller. Il reste dans l'ombre et te court-circuite par D.E.A. interposé. Décroche. Tu fais pas le poids. »

Une étincelle fulgura dans les yeux de Bolan, tandis qu'un rictus carnassier étirait ses lèvres. Sa cervelle fonctionnait comme un ordinateur, calculait ses chances, ses risques à la vitesse de la lumière. Il avait la topographie des lieux en tête, estimait sa rapidité d'intervention et celle de décrochage, sa puissance de destruction d'un côté et celle de dissuasion de l'autre. Car, bien évidemment, il n'était pas envisageable de déclencher l'artillerie contre les D.E. A. En un instant, il avait creusé le dilemme. Il fallait seulement agir très vite. Comme prévu initialement. Il se remit aux commandes du pas de tir, effectua une correction de visée, posa son pouce sur le bouton rouge, retint de nouveau son souffle. Les huit points verdâtres avaient déjà parcouru les trois quarts de la distance fatidique. Puis, d'un coup, criblant le silence de la nuit, venant de n'importe où, mais d'une force alarmante, une voix métallique et déformée s'éleva :

— « Mack Bolan, pas d'histoires. Vous êtes cerné par la police ! »

Le pouce de l'Exécuteur frémit sur le bouton rouge, tandis que ses yeux réduits à l'état de fentes s'accrochaient aux trois gros points du petit écran.

— « Rendez-vous, Bolan ! Vous avez dix secondes. Il n'y aura pas d'autres sommations. Un... deux... trois... »

L'Exécuteur hocha la tête, lança à l'adresse de son lointain ami toujours à l'écoute :

— OK. Hal. Merci.

Et il coupa le contact.

CHAPITRE XI

— « Cinq... six... »

Bolan ne réfléchit plus. Le contact était mis et il ne pouvait plus tirer. Durant ce bref laps de temps, les camions avaient passé le coude de la piste, venaient de disparaître derrière une succession de rochers. Il plongea dans la cabine, passa la première.

— « Huit... neuf... »

Le Char de guerre s'arracha littéralement à l'état de pesanteur. Rugissant, il jaillit entre les battants du hangar, arracha un montant au passage, sauta l'amorce de la pente du chemin comme un skieur au départ d'une descente, tandis que les pierres qu'il soulevait percutaient le dessous du caisson blindé.

— « Dix... »

Malgré la rage mécanique du moteur, il avait perçu l'annonce du chiffre fatidique. Au D.E.A. on était consciencieux. Et de parole. Car, aussitôt, le blindage du mobil-home sonna sous les impacts en chapelets. Mais Bolan ne songeait plus à cela. Écrasant l'accélérateur, cramponné au volant, il venait de mettre à jour un minuscule clavier dissimulé sous le cache d'un faux autoradio. Une petite lumière s'alluma, il composa une série de quatre chiffres et le clavier s'ouvrit comme un tiroir, révélant un autre module à quatre touches placées en croix, plus une, rouge, centrée au milieu des autres. Juste au-dessus, un écran verdâtre de la taille d'un paquet de cigarettes, sur lequel les mêmes points lumineux se déplaçaient. Dès l'ouverture du « tiroir » le petit module de tir prenait automatiquement le relais de celui de la cabine. Prévu pour les opérations *movement*. Il suffisait d'agir alternativement sur les quatre touches de « criblage », puis, une fois la visée opérée, d'enfoncer la rouge. Dans le dos de Bolan, il y eut un formidable coup sourd. Le Char de guerre tressauta sous l'impact, parut se soulever, retomber sur deux roues latérales. Maxillaires contractés, l'Exécuteur fit déraiper le véhicule, redressa in extremis à ras d'un gros rocher, plongea de nouveau dans la pente abrupte du chemin. Les salauds avaient dû envoyer une grenade. Heureusement, le blindage mis au point par les ingénieurs qui avaient conçu le formidable engin pouvait résister à des puissances de feu infernales. De la main droite, l'Exécuteur joua avec les touches noires, suivant, d'une part la croix verte de visée sur l'écran, d'autre part, surveillant le pilotage du véhicule. Des gestes répétés à blanc des centaines de fois en simulation « critique ». Sous lui, le puissant moteur crachait ses décibels, tandis que les amortisseurs poussaient d'affreuses plaintes

d'agonisant. Soudain, il n'y eut plus rien devant le court capot. Rien que du vide, noir, sidéral. Un formidable cassis venait de projeter le *van* dans les airs. Les amortisseurs se turent, le moteur gronda, emballé. Le choc, au contact du sol, en contrebas fut d'une violence épouvantable. Pourtant bien agrippé au volant, l'Exécuteur décolla du siège, retomba, heurtant durement de l'épaule le montant de portière. Les essieux renforcés hurlèrent, les amortisseurs cognèrent et le mobil-home s'écrasa dans un nuage de sable jaune, ruant de ses centaines de chevaux furieux. Bolan vira à droite, évita de justesse l'amoncellement rocheux du coude de la piste, dérapa, reprit sa trajectoire. Mais, dans la succession de chocs, la visée du module annexe avait « perdu » ses cibles. Derrière, tandis que l'Exécuteur corrigeait la mire, il y eut d'autres explosions sourdes, puis de nouveaux chapelets d'impacts alarmants. Devant, à travers la tempête de poussière qu'il avait provoquée, il aperçut enfin les points rouges des camions, tandis que, de chaque côté de ses objectifs, les yeux blêmes des véhicules de pouce grossissaient en resserrant leur piège. Dans quelques secondes, il serait trop tard. Il ne pourrait plus ajuster les camions sans risquer de faire sauter aussi les voitures du D.E.A. Et, derrière le *van*, deux autres véhicules des *stups* arrivaient comme des fusées. Il devait donc tirer sur sa lancée. Sans prendre le temps « d'assurer » sa visée. Négociant la dernière courbe, il pianota une dernière fois sur le clavier, leva les yeux sur l'écran, vit ses cibles bien nettes... plus une, plus petite, affreusement « collée » aux premières. À travers le pare-brise, il distingua deux phares qui venaient de déboucher, jusqu'alors cachés par les camions bâchés. Un 4 x 4 arrivait pour prendre les *mafiosi* à revers. Bolan eut envie de hurler. Jamais il ne pourrait verser le sang d'innocents. Il allait droit vers l'échec le plus retentissant de sa longue carrière de guerrier. Dans les pinceaux des phares, il distingua des silhouettes tendues, des canons d'armes automatiques. Puis, alors qu'il allait donner le coup de volant fatidique du « décrochage » tant redouté, il vit nettement la bâche du dernier camion se lever d'un coup et des éclairs en jaillir. Les hommes de Poretti déclenchaient le feu.

C'était la guerre ouverte.

À moins de cinq cents mètres, les feux croisés dessinaient des étoiles pourpres dans la nuit. Bolan vira sur sa gauche pour tenter de se placer à revers et prendre ainsi les trois camions en perpendiculaire quand, dans une explosion orangée, aussitôt suivie d'un brutal incendie, le 4 x 4 aux prises avec le dernier camion fut soulevé de terre, avant de retomber dans un jaillissement de flammes et d'étincelles. Des silhouettes, véritables torches vivantes, avaient été éjectées du véhicule de police et l'une d'elles courait, poursuivie par le brasier qui lui dévorait le dos et les épaules. D'un coup, alors que le

P.M. de l'homme crachait une longue rafale, ses cheveux s'embrasèrent, puis tout son corps. Il n'y avait plus rien à faire pour le malheureux, ni pour ses compagnons du 4 x 4 anéanti. L'arsenal de l'équipe Poretti recelait de quoi soutenir un véritable siège. Des armes de guerre contre lesquelles les hommes du D.E.A. ne pourraient pas grand-chose.

L'Exécuteur avait réussi son arc de cercle qui l'amenait en vue du flanc de l'ennemi. Mais, alors qu'une jeep lancée à pleine allure et de laquelle un feu nourri partait, s'était portée au secours des torches vivantes du 4 x 4, une autre grenade fut lancée du deuxième canon. Du troisième en partirent encore deux. Incendiaires. Et ce fut un véritable carnage. Les policiers déchiquetés décrivaient de brèves courbes dans la nuit, auréolés du feu d'enfer de leurs vêtements. Á cet instant, plusieurs rafales d'armes automatiques vinrent percuter le pare-brise du Char de guerre en un staccato précipité.

Heureusement, le verre blindé en feuilletage épais ne subit que des éclats. Bolan grogna, pinça les lèvres. Il n'avait que trop attendu et les flics risquaient finalement moins avec lui. Alors, tandis que le véhicule, un autre 4 x 4, qui l'avait pris en chasse depuis le hangar de la ferme, entrait dans son champ de vision sur la droite, son pouce enfonce enfin la touche rouge.

Le lourd véhicule tressauta sous la poussée de départ de la roquette à triple charge explosive et une longue comète de feu entama sa parabole. Une tramée lumineuse qui s'infléchit doucement dans un mouvement hélicoïdal, avant de creuser son sillon de mort dans le ventre du dernier camion. L'engin explosa dans un déferlement jaune vif et blanc, désintégrant littéralement sur place plateau bâché et cabine réunis. Des débris mécaniques et humains s'éparpillèrent dans le ciel orangé d'incendies. Du coin de l'œil, l'Exécuteur vit son 4 x 4 poursuivant piler dans un nuage de poussière et de pierres, dérapier lourdement, se renverser. Le Char de guerre était déjà loin en avant. Le pouce de Bolan agit de nouveau et une deuxième langue de feu fusa en direction de son objectif, le percuta de plein fouet, répétant le scénario du premier. Mais, sur sa lancée, alors que les véhicules de la police se repliaient enfin pour se mettre hors d'atteinte, l'Exécuteur avait lancé une troisième ogive qui n'atteignît que partiellement son but. Seule, la cabine du dernier camion se volatilisa dans un déchaînement de feu et d'acier. Un corps tournoya en l'air, retomba exactement au centre du brasier qui dévorait le deuxième camion. Presque intact, le plateau s'était détaché sous le souffle et roulait en arrière, droit sur la calandre du Char de guerre. La bâche avait été arrachée et Bolan vit les *mafiosi* gesticuler en brandissant leurs armes dans sa direction. Il était maintenant trop près pour lancer un quatrième missile. Il fallait décrocher, prendre le plateau fou à revers.

Mais il était trop tard. Le choc fut passablement rude. L'arrière du plateau heurta violemment le nez du mobil-home, se souleva, glissa le long de la carrosserie blindée, se retourna enfin dans un vacarme épouvantable. Une demi-douzaine de porte-flingues du *regime* de Mallacione avait réussi à s'éjecter à temps. Bolan en écrasa un, en renversa un autre qui tira au jugé dans le toit du Char de guerre, poursuivit sa route avant de virer sèchement à droite pour revenir à la charge. Durant la brève manœuvre, l'Exécuteur avait baissé sa glace blindée de portière et le mini-Uzi pointait déjà son museau menaçant vers les silhouettes à pied qui s'éparpillaient. L'une d'elles leva une grosse Thomson, lâcha une giclée de plomb, puis une autre. Bolan appuya sur la détente. À dut mètres, le type eut le haut du crâne entièrement décalotté. Il s'écroula en arrière, vidant son chargeur vers le ciel, au-delà de sa mort. Des dizaines de projectiles s'écrasèrent sur la carrosserie. L'un d'eux vint ricocher à deux centimètres du front de Bolan. Il avait repéré le tireur. Un costaud, court sur pattes qui, arme à la hanche, hurlait des injures inaudibles. Il tirait comme un forcené, sans très bien savoir ce qu'il faisait. Un côté de sa veste était entièrement déchiqueté, laissant deviner la chair brûlée et arrachée. Du sang coulait, lui confectionnant une sorte d'emplâtre collé par le sable, le long de la hanche. Dans ses yeux fous qu'éclairaient les phares du mobil-home se lisait une haine infinie. Du sang coulait également de son front largement entaillé et son hurlement semblait ne jamais devoir finir. L'Exécuteur freina, donna un coup de volant, dérapa de manière contrôlée, trouva enfin le bon angle de visée, appuya sur la détente. Le costaud fut soulevé du sol, s'arqua violemment en arrière, tira une dernière fois. Quand le percuteur de la Thomson claqua à vide, sa tête sectionnée au niveau inférieur du cou roulait dans le sable, rebondissait sur une pierre, s'arrêtait enfin, visage contre terre. Mais, déjà, Bolan avait engagé un autre chargeur dans l'Uzi. Le mobil-home acheva d'écraser celui qu'il avait renversé, vira de nouveau. L'Uzi entraît une fois encore en action, quand une ombre jaillit de la nuit, vint se plaquer à la portière. Le court canon d'un P.M. Franchi L.F.57 se bloqua entre la vitre baissée et le montant supérieur de la portière. Bolan vit passer les langues de feu à deux doigts de son nez, en sentit le souffle brûlant, l'odeur d'acier surchauffé et de poudre. Accroché à l'attache du rétroviseur extérieur, chaussures calées sur le marchepied, l'autre criait comme un dément. Son regard halluciné ne quittait pas l'Exécuteur et, lentement, le canon virait de quelques degrés vers le visage du guerrier solitaire. Sans réfléchir, celui-ci rentra son bras à l'intérieur, remonta la glace à une vitesse vertigineuse. À travers la tempête du moteur, il entendit un cri sans fin. La glace blindée agissait à la manière d'une cisaille. Malgré la manche de veste, le bras du type éclatait sous l'infenale

pression, se coupait inexorablement. Bolan relâcha l'étau tandis que le Franchi devenu inutile tombait contre sa jambe. Maintenant, le type hurlait sans discontinuer et un craquement sinistre annonça les brisures du cubitus et du radius. La vitre ne retenait plus le *mafioso* que par les muscles écrasés et les tendons distendus. D'un coup de volant brutal, Bolan fit décrire au véhicule un arc de cercle vertigineux. Le corps brutalement arraché par la force centrifuge vola à l'horizontale, pantin désarticulé et dérisoire. Quand le Char de guerre frôla l'arrière du plateau du camion maintenant immobile, le *mafioso* en percuta l'angle vif renforcé d'acier, fit entendre un écoeurant bruit mat, parut s'envoler, revint suivre la course du mobil-home... sans le bassin ni les jambes. Il ne restait plus qu'un tronc mort, flottant comme un sinistre drapeau. D'une pichenette, l'Exécuteur descendit la glace, vit s'envoler les restes humains suivis par un flot de sang. Mais il n'eut pas le temps d'en voir plus. Deux gorilles se ruaient à l'assaut du véhicule. L'un d'eux parvint à s'accrocher à la même attache de rétroviseur et tentait de pousser dans la mince ouverture la grenade défensive dont il maintenait la cuillère dégoupillée en place. Il manquait cinq millimètres d'espace. Bolan enfonça le canon de l'Uzi dans l'interstice. Il percuta légèrement la grenade qui glissa, toujours tenue par l'imbécile, cogna violemment en plein centre du front collé à la vitre. Quand les giclées de 9 mm brûlantes firent éclater le crâne obtus, cervelle et sang souillèrent instantanément le verre. Le type s'éjecta en arrière, emportant la grenade dans sa main crispée dans la mort. Bolan exécuta instantanément un impeccable tête-à-queue, ce qui eut pour effet d'inverser la situation du dernier survivant qui se tenait à l'autre portière.

Et la grenade du mort explosa. Des dizaines d'éclats meurtriers clouèrent l'utopiste contre la portière. Sa grosse face blême collée au *quadriplex* spécial s'y écrasa, à demi hachée, tandis que tout l'arrière de son crâne était réduit en bouillie. Il lâcha prise au moment où Bolan accélérait de nouveau. Là-bas, à une cinquantaine de mètres, un corps se traînait encore dans la caillasse, dévidant ses viscères sous lui. L'Exécuteur n'avait jamais tué pour torturer. Son éthique personnelle le lui interdisait. Aussi prit-il le temps de pointer une dernière fois le canon de l'Uzi par l'ouverture de la vitre, et lâcha-t-il une ultime et courte rafale. Pour tuer proprement. Le moribond fut secoué de quelques soubresauts, se détendit enfin, achevé. Les roues du mobil-home firent un léger écart pour l'éviter, râpèrent le sable caillouteux, se mirent à dévorer le désert. À cet endroit, la piste s'encaissait entre deux murailles de roche rouge et crénelée. Une sorte de défilé profond, comme on en voyait dans les westerns où les Indiens tendaient leurs embuscades à la cavalerie. Bolan venait de réaliser le

piège. Juste à la sortie du défilé, cinq paires de plein-phares aveuglants l'attendaient. Bref regard dans le rétroviseur... il y en avait autant derrière lui.

Les D.E.A. n'étaient pas des enfants de chœur.

Presque malgré lui, son pied cessa de peser sur l'accélérateur et le Char de guerre tangua un peu avant de s'immobiliser. Et là, engagé à mi-défilé, laissant le moteur brûlant tourner au repos, l'Exécuteur se tint quelques instants immobile sur son siège. Il se sentait très, très fatigué.

Mais rien n'était terminé. Il était dans la mélasse jusqu'au cou.

CHAPITRE XII

Le moteur du Char de guerre tournait toujours. Cela créait une toile de fond sonore engourdissante et agaçante en même temps. Les deux mains posées sur le volant, jambes relâchées sous lui, pointe de pied droit effleurant comme par mégarde la pédale d'accélérateur, regard parfaitement fixe et vaguement triste, l'Exécuteur laissait son cerveau emmagasiner toutes les informations qu'il recevait. Sans que sa raison ne consente à y participer. Il se trouvait dans l'état psychologique voisin de celui d'un antique gladiateur ayant terrassé tous ses adversaires et qui voit une armada de tigres affamés, non prévus au programme, entrer dans l'arène. Sa raison voulait ignorer la décision que son esprit de guerrier allait programmer. Allait-il se battre encore ou renoncer ?

— « Ça va, Bolan. Vous n'avez plus aucune chance de fuite. Descendez de votre véhicule, mains en l'air. »

La voix métallique surgie du mégaphone ricochait contre les parois de rocs. Bolan cilla et ses yeux devinrent deux fentes d'où sourdaient des lueurs fixes. Les flics faisaient bien leur boulot. Trop bien. De par leur position en tenailles et les propos du mégaphone, ils indiquaient parfaitement leur détermination. Froide, calme, raisonnable. Des types aguerris qui luttaienent contre le plus terrible fléau des temps modernes : la drogue. Secrètement, l'Exécuteur se mit à les admirer. Ils avaient tendu un piège susceptible de leur permettre quelques captures édifiantes, n'avaient récolté que des morts, mais restaient parfaitement maîtres d'eux-mêmes.

— « Mack Bolan ! Ne faites pas l'imbécile. Rendez-vous, il en sera tenu compte ! »

L'Exécuteur ne put réprimer un très bref sourire, se dit qu'il était dommage de ne pouvoir s'entendre entre loi et punition. Les flics devaient se contenter d'arrêter ces infâmes salauds qu'étaient les marchands de faux rêves comme Poretti et ses semblables. Lui, Bolan, devait tout mettre en œuvre pour les massacrer toujours et encore. Leurs idéaux seraient donc toujours diamétralement opposés. Ils étaient décidément ennemis aussi.

Dommage. Vraiment dommage ! En fait, ils avaient été manœuvrés par Weller, abusés par le tuyau tordu d'un fédéral têt, uniquement acharné à coincer l'Exécuteur.

Tout en ressassant ses mornes pensées, Bolan se tourna légèrement, saisit le micro à fil ressort qui pendait en façade du complexe audio du module technique, enfonça une touche de l'ampli vertical, puis celle

du micro qu'il porta devant sa bouche, lança :

— Combien avez-vous de morts ?

Largement amplifiée, sa voix grave sortit du petit haut-parleur dissimulé sous la calandre du *van*, résonna dans le défilé, faisant frémir l'air devenu immobile et pesant. D'abord, il n'y eut aucune réaction en face. Une attente qui dura presque une minute. Puis, métallique, le timbre de l'opérateur au mégaphone cassa le silence :

— « Question hors de propos. Vous n'êtes pas responsable de nos morts, mais d'entrave à la loi et d'homicides volontaires sur les personnes de témoins dans une affaire criminelle. Rendez-vous. »

— Combien avez-vous de morts ? répéta patiemment Bolan.

Il dut encore attendre une éternité avant que la réponse ne lui parvienne enfin :

— « Cinq. Plus trois blessés. Vous voulez nous les rembourser ? »

L'humour noir du policier ne fit pas sourire l'Exécuteur. Il songeait que le temps jouait contre lui. Par radio, ils avaient peut-être eu le temps de demander des renforts. Juste avant qu'il ne songe à déclencher le brouilleur d'ondes, pure merveille technologique, dont il avait récemment équipé le Char de guerre. Une armada de flics pouvaient alors lui tomber dessus à tout moment. Il était bien placé pour savoir que les hélicoptères se déplaçaient plus vite que n'importe quel mobil-home même parfaitement trafiqué. Pressé par le temps, il lança donc :

— Demandez la note à Mitchell Weller. C'est lui qui vous a foutus dans ce guêpier. Maintenant, vous devriez me laisser passer. Aucun de vos véhicules n'est de taille à lutter contre le mien.

Il y eut un instant de flottement. Les D.E.A. devaient se demander comment il pouvait être informé de l'implication du fédéral dans leurs affaires. Enfin, le mégaphone reprit, pesant ses mots :

— « Nous savons que vous ne tenterez rien de définitivement violent contre une police d'Etat. Votre bluff ne peut donc être pris en compte. Sortez, mains en l'air. De toute façon, vous ne pourrez tenir le siège longtemps. Nos renforts vont arriver. »

Une étincelle de doute passa dans les yeux de l'Exécuteur. Compte tenu de là situation, il en était réduit au coup de poker. Alors, puisqu'il fallait bien commencer...

— C'est vous qui bluffez, lança-t-il de sa voix la plus calme. Si vous vous êtes effectivement servis de votre radio, vous avez dû vous rendre compte qu'elle était brouillée.

Un silence incertain, puis :

— « Pas de chance, Bolan. L'appel a été lancé dès le contact avec vous. »

Bolan sourit froidement, consulta la montre de bord. Même par hélicos, on ne pouvait couvrir une telle distance en si peu de temps. Le

blitz n'avait pas excédé les six à huit minutes. Alors, bluff... pas bluff ?

— OK, lança-t-il, presque joyeux. Puisque vos fameux renforts arrivent, on va les attendre en jouant à un truc passionnant.

— « Nous n'avons pas envie de jouer, Bolan, grogna le mégaphone. Descendez de votre foutu tank. Ou alors... »

— Ou alors... on joue, finit l'Exécuteur en se glissant dans la plage de silence embarrassé. Vous êtes prêts ?

— « Ne faites pas le con, Bolan ! cria soudain une autre voix plus grave, plus brutale aussi. Écraser volontairement du flic, ça coûte infiniment plus cher que de canarder du *mafioso*. Cette fois, vous n'y couperez pas. Ça va être la grande corrida. Pour la dernière fois, rendez-vous. »

Pour toute réponse, l'Exécuteur coupa brusquement le contact phonie, raccrocha le micro, enclencha la première, débraya, commença à avancer en douceur sur les quatre paires de phares. Deux véhicules de police ayant été mis KO, il en restait donc deux derrière le mobil-home. Deux qui commençaient à avancer aussi. Ils allaient le coller au plus près, réduire ainsi ses possibilités d'élan. Mais ils avaient compté sans deux éléments déterminants. Le premier était que la masse hyper-blindée du Char de guerre pouvait, même au ralenti, balayer n'importe quel autre véhicule léger. Quant au second...

Bolan ouvrit la boîte à gants, trouva le petit bouton qui libérait les clous multipointes. La réserve comptait environ 20 kilos de ces attendrissants arguments et il n'en avait gaspillé qu'à peine le quart avec les fédés de Phoenix. La rainure libérant les pointes s'étendait sur toute la largeur inférieure de la caisse. En l'occurrence, la quasi-totalité de l'étroit défilé. Seulement, derrière comme devant, ils étaient pleins phares. Ils allaient voir tomber les petites étoiles d'acier brillant. Un seul moyen. Bolan emballa le moteur, fit violemment patiner les roues arrière. Un épais nuage de poussière s'éleva et il put appuyer sur le facétieux bouton de la boîte à gants. Dans la foulée, les pneus fortement sollicités accrochèrent le sol et le mobil-home fut catapulté en avant. Si fort qu'il se retrouva très vite à moins de cent mètres des quatre véhicules bouchant la sortie. Il freina, estima la situation. Heureusement, le petit camion démilitarisé avait été endommagé au cours du raid et laissé sur place. Dans le cas contraire, le Char de guerre aurait eu fort à faire. Derrière, les deux autres véhicules, une jeep et un 4 x 4 s'étaient élancés sur ses traces. De véritables chiens de garde. Mais ils avaient désormais franchi le « passage clouté ». Leurs pneus étaient crevés. La jeep l'annonça d'ailleurs à ceux d'en face par quelques appels de phares.

C'était le moment. À moins de cent mètres, le défilé s'élargissait brusquement dans une forme d'évasement d'entonnoir. Les quatre voitures de flics s'y tenaient de front, serrées l'une contre l'autre,

moteurs tournant. Mais, à cause des phares, Bolan ne pouvait deviner s'ils étaient tous occupés ou non. Les flics avaient la partie belle. Ils ne prenaient plus de risques. Maintenant, c'était à Bolan d'en prendre. Car, même s'il passait, tout restait à faire. Le *van* devait être signalé sur tous les avis de recherche et, dans quelque temps, il allait falloir franchir des barrages autrement plus importants. Mais chaque chose en son temps. De la pointe du pied, il agaçait la pédale d'accélérateur, attendant de sentir monter en lui la certitude que c'était le bon moment. Si les véhicules étaient occupés, il souhaitait qu'ils s'écartent très vite devant le *van*. S'ils étaient vides, il espérait seulement ne pas trop abîmer le Char de guerre. Après un dernier regard dans le rétro, il enclencha la première, accéléra brutalement. Le mobil-home patina en tressautant, se rua en avant. De chaque côté, les parois ocres défilaient à une vitesse affolante. Le moteur surpuissant donnait son maximum. Dans quelques secondes, les voitures s'écarteraient ou le choc serait terrible. Il s'agirait alors de bien viser. De trouver très vite le point faible du barrage. S'il y en avait un.

Le choc fut épouvantable.

Les voitures ne s'étaient pas écartées. La jeep prise de plein fouet au-dessus du pare-chocs donna l'impression de vouloir résister une fraction de seconde, perdit une aile, glissa brutalement de côté avant d'écraser son flanc contre celui du 4 x 4 voisin, rebondit, se cabra, et, comme dans un film au ralenti, se souleva en tournoyant pour retomber en arrière sous la fantastique poussée du mobil-home. Il y eut une sourde déflagration, puis un éclatement dantesque de flammes. Mais l'Exécuteur eut à peine le temps de voir. Comme un bolide, le *van* crevait le mur de feu, heurtant au passage le véhicule de gauche qui fit un tête-à-queue impressionnant. Dans le même temps, une grêle de projectiles s'abattit sur le blindage. Du gros calibre. Le Char de guerre en frémit longuement, mais Bolan s'en soucia peu. Il venait d'enfoncer une dernière fois le bouton dissimulé dans la boîte à gants, répandant derrière lui un deuxième tapis de clous. Au passage, il avait eu le temps de vérifier que tous les véhicules étaient vides.

Alors, soulagé, il accéléra encore, perdit le Char de guerre dans la nuit du désert. Dans le rétroviseur, il vit bientôt, déjà loin en arrière, poindre les yeux lumineux des voitures du D.E.A. Ils réagissaient vite, tentaient aussitôt une aléatoire poursuite. Dans les prochaines secondes, il saurait si les clous avaient bien rempli leur emploi. Sans trop y croire. Car à l'endroit où il les avait largués, le défilé s'élargissant, les voitures pouvaient contourner la zone « piégée ». Le pied toujours au plancher, il poursuivit sur sa lancée un moment, se rendit bientôt compte qu'il avait espéré l'impossible. Les flics étaient malins. Deux véhicules au moins l'avaient pris en chasse. Rien n'était joué. Avec un soupir, il vira légèrement à gauche, piquant sur la masse

plus sombre des plateaux qui barraient la plaine au nord-est. Puis, ayant parcouru environ cinq miles, toujours talonné par ses deux poursuivants, il engagea le Char de guerre dans un raidillon rempli d'éboulis qui grimpait à l'assaut des premiers contreforts rocheux, fit jaillir les pierres en freinant brutalement, décrocha à la volée le M. 16 placé derrière lui, baissa la sécurité, sauta hors de la cabine pour plonger dans l'ombre d'un labyrinthe rocheux. En un instant, il était revenu en arrière, décrivant une large boucle qui lui faisait découvrir la plaine. Légèrement en contrebas, les quatre phares progressaient rapidement en tressautant. L'Exécuteur esquissa un très vague sourire, porta la lunette de visée de nuit devant son regard, épaula posément le M.16, posa doucement son index sur la détente, attendit.

Un instant plus tard, dans la nuit que les moteurs furieux remplissaient *crescendo*, il y eut quatre détonations très rapprochées. Dans la lunette, Bolan vit le 4 x 4 et la jeep tressauter comme sous la morsure de gigantesques serpents, soulever un gros nuage de sable, achever leur course en louvoyant presque comiquement. Ils se heurtèrent dans un dernier sursaut, s'immobilisèrent enfin. Il y eut des cris de dépit, puis, tandis que l'Exécuteur remontait dans le mobil-home, le mégaphone se mit à hurler au loin :

— « Vous n'en sortirez pas, Bolan. À l'heure qu'il est, c'est déjà le grand cirque sur toutes les routes de l'État. Rendez-vous ! »

Bolan se doutait bien que l'alerte avait enfin été donnée. Passée une certaine distance, le brouilleur devenait inefficace et il avait pris trop d'avance sur le D.E.A. Une option librement consentie. Il lui avait fallu prendre du champ pour attendre ses cibles. Il fit tourner le *van*, se retrouva peu après sur le sable du désert, passa à moins de deux cents mètres des voitures aux pneus crevés par le M. 16, ne détourna même pas les yeux de son capot. Sans même user une cartouche, les flics demeurèrent figés, groupés autour des voitures. Tranquilles. Bolan n'avait pas une chance sur mille de passer au travers du filet qui l'attendait. Même les hélicos étaient entrés dans la danse. Bolan était conscient de tout cela. En enfonçant la pédale d'accélérateur, il se dit qu'il entamait à présent une superbe partie de poker.

Tout dépendait maintenant de l'efficacité d'un pilote nommé Grimaldi. Un enjeu capital. Car, pour l'Exécuteur, il n'était pas question de tomber dans ce piège policier dont aucun Brognola ne pourrait le tirer. Il était loin d'en avoir fini avec la famille Poretti.

CHAPITRE XIII

Tous feux maintenant éteints, le Char de guerre roulait à tombeau ouvert. La course contre la montre. Sur la piste défoncée, il sautait en bonds infernaux, soulevant dans son sillage un nuage de poussière qui stagnait ensuite un long moment avant de retomber mollement sur le désert. Bien que la nuit sans lune fût relativement claire, il avait fallu un peu de temps à l'Exécuteur pour habituer sa vue. Á présent, il pouvait rouler plus vite, éviter la plupart des grosses pierres. Pourtant, sous la caisse blindée, les cailloux étaient encore nombreux à cogner sèchement, empêchant la bonne écoute des messages radios de la fréquence police qu'avait réussi à capter Bolan. Aux dernières nouvelles, une armada de flics étaient partis de Yuma, se scindant en deux groupes de nombreux véhicules. L'un se dirigeait vers le nord pour couper l'highway ouest-est, l'autre roulait en direction de Casa Grande, pour installer des barrages à l'intersection du freeway d'Ajo et de l'highway Yuma-Tucson. D'autre part, d'importants renforts venaient de quitter Phoenix en direction de l'ouest. Il y avait gros à parier sur la présence du FBI, donc du terrible Weller, dans ce déchaînement de cavalerie. Selon les premières estimations de l'Exécuteur, la zone dans laquelle il devait retrouver l'highway serait investie dans moins d'une heure par d'importantes forces de police. Sans compter que les hélicos lâchés dans la nature pouvaient le repérer d'un instant à l'autre. Il suffisait d'un coup de malchance. Un pilote aux yeux trop perçants, un embarqué trop attentif à scruter le désert. Même en pleine nuit, même sans lune, un nuage de poussière constituait un repère. Mais Bolan ne pouvait rouler moins vite. Le temps jouait contre lui. L'aube n'était plus très éloignée, il fallait faire très vite.

En espérant que son appel à Grimaldi porte ses fruits.

— « Oiseaux volent en formation à l'étoile 42. Repérés par « Side-Winder ». Dernier message, les *trucks*. Terminé. »

Parfaitement décontracté au volant de son gigantesque *Kenworth* à 80 000 dollars, bercé par les décibels de la chaîne quadraphonique installée dans l'immense cabine matelassée de cuir rouge clouté, Bill Ambler, dit « Crazy Bill », baissa la sono pour décrocher son micro CB du tableau de bord. Á travers l'incroyable barbe rousse qui recouvrait tout le bas de son épais visage tanné, il grogna d'une voix rogue :

— « Crazy Bill. Bien reçu, Side-Winder. Objectif à quatre miles environ. Pas de soucis. Terminé. »

Toujours aussi tranquille, mastiquant son éternel bubble à la fraise, Crazy Bill raccrocha le micro, rabattit le bord du *Stetson* sur son front, tandis que ses lèvres enfouies sous la barbe esquissaient un rictus satisfait. Si Side-Winder avait repéré les flics à la borne 42, il avait largement le temps d'arriver au point de contact avant leur passage. Cousu de fil blanc. Le mec qui avait monté l'opération était un gros malin. Et Crazy Bill était toujours heureux de faire la connaissance d'un gros malin. Il renifla bruyamment, releva la semelle de sa superbe *mexicaine* à 150 dollars de la pédale d'accélérateur. Plus la peine de se presser. Derrière son énorme dos vêtu de toile écossaise, le rideau en cuir rouge qui fermait sa « love cabin » s'écarta légèrement. Une longue main blanche apparut, suivie d'un avant-bras nu.

— J'comprends rien à s'qui se passe, Crazy. Qu'est-ce que c'est, ce cirque ?

Lola, la copine de passage qui partageait pour un temps le destin asphalté du *trucker*, avait une petite voix pointue et agaçante. Bill détestait l'entendre parler. Il voulait seulement qu'elle se couche sous lui. Il grogna encore :

— Ferme ta grande gueule, Loi. Ronfle et fais pas chier.

— Oh, la la ! fut le seul commentaire de la fille.

Le rideau se referma et Crazy eut le même rictus satisfait. Il aimait les filles sans histoires. Et puis, cette nuit, il avait autre chose à penser. Dans le milieu sacré des *truckers*, un engagement verbal tenait lieu de contrat. On ne lui pardonnerait pas le moindre échec. Il avait accepté le mystérieux petit job, il l'exécuterait.

— Ta gueule, lança-t-il encore à l'adresse de la fille invisible, dans le seul but de bien confirmer sa volonté.

Puis il décapsula d'un doigt expert une boîte de bière *Budweiser*, la porta à ses lèvres en fixant de nouveau la route de ses petits yeux cruels. Il ne restait plus que trois miles à couvrir.

Le Char de guerre avalait maintenant la piste comme un dément. Cramponné au volant, l'Exécuteur scrutait l'horizon, à la recherche du halo de lumière jaune qui baliserait son point de salut. Jusqu'alors, il n'avait rencontré qu'un hélico. L'appareil volait encore relativement haut et ses occupants ne l'avaient sûrement pas aperçu, car il n'en avait reçu aucun écho radio. Mais il ne pouvait s'y fier. Les flics devaient se méfier, le soupçonner à l'écoute. De toute manière, il n'avait plus le choix. En arrivant au point de contact, il saurait si l'opération de Grimaldi avait fonctionné.

S'il arrivait.

Mais la boussole de bord n'avait pas menti. Ce fut comme un lever de soleil cuivré au fond de la nuit bleue. Si petit, si éloigné que Bolan se demanda si cette aube artificielle ne reculait pas à mesure qu'il

avançait. Un quart d'heure plus tard, ce ne fut qu'en grim pant la levée bordant le highway qu'il comprit que la mauvaise piste s'achevait enfin. Sur sa droite, à cinq cents mètres à peine, l'astre coloré de la Caltex brillait comme l'étoile du salut. Autour, comme un océan d'acier figé et rutilant, le *truck stop* développait son immense parking. Il y avait encore peu de circulation. Le mobil-home se glissa sur l'asphalte, accéléra, se rua à l'assaut de l'ultime étape. La plus dangereuse. Il suffisait qu'une voiture de patrouille passe à cet instant pour que tout soit fichu. Plus que trois cents mètres... deux cents... qui furent parcourus en un temps record. Ralentissant à peine, Bolan engagea le Char de guerre dans la bretelle d'accès, passa sous les enseignes lumineuses, faillit se faire accrocher par un superbe *Peterbilt* rouge sang sur la remorque duquel était posé un bungalow en rondins, aux fenêtres ornées de petits rideaux bonne femme. Un coup de sirène rageur le salua, tandis qu'une fille rousse comme le feu se penchait à la portière pour lui adresser un bras d'honneur. Elle ne supportait pas l'idée qu'on puisse lui abîmer son chalet-bordel ambul ant. Il ne ralentit vraiment qu'en s'enfonçant dans une des véritables avenues que les alignements de camions formaient sur des kilomètres carrés. Une incroyable ville de dinosaures mécaniques. Une mégapole d'acier et de tôles décorées aux motifs les plus fous. Ici, la police ne venait jamais traîner. Les *truckers* adhéraient tous au fameux syndicat des camionneurs et un seul mot d'ordre pouvait réduire le pays à la famine en moins d'une semaine. Pour le moment, en cette fin de chaude nuit d'Arizona, les as du camion dormaient encore pour la plupart. Pourtant, le *van* croisa un groupe vociférant de géants débraillés et barbus. Tous chaloupaient sur leurs jambes épaisses chaussées des éternels boots brodés et coiffés de l'inévitable *Stetson* Beaumont, bourrés de coke et de *Budweiser*, entourant et tripotant allègrement un couple de *Vixen* blondes et dodues, les fameuses groupies des camionneurs en bordée. Ils jetèrent au Char de guerre de lourds regards avinés et soupçonneux. Une des *Vixen* éclata d'un rire strident en écartant les pans de sa chemise à carreaux pour présenter une lourde poitrine blanche dans le pinceau des phares. Avec sa décoration étrange de carrosserie, le *van* faisait un peu partie de l'armada figée des monstres d'acier. Si les *truckers* avaient su ce que dissimulait l'innocent véhicule...

Un appel de phares accueillit l'Exécuteur au détour de l'avenue, alors qu'il s'apprêtait à tourner dans une autre voie. Deux coups brefs, un long. Le signe de reconnaissance. Bolan respira brusquement mieux. On l'attendait. Un immense type sauta de la cabine de son imposant *North American* blanc. Cigare éteint aux lèvres, il s'approcha du *van*, grogna :

— Tu roules par là jusqu'au bout, tu tournes à gauche et tu

continues sur trois cents mètres. Crazy Bill t'attend.

— Merci, fit simplement l'Exécuteur.

Bolan avait déjà redémarré. Il suivit les indications, parvint ainsi tout au bout d'une longue allée de camions décorés de peintures d'une beauté fracassante et, dans la lumière des phares, découvrit enfin l'arrière du *Kenworth* noir aux chromes rutilants. Les battants arrière de la remorque étaient grands ouverts et deux énormes bastaings recouverts de tôle antidérapante en descendaient jusqu'au sol de béton huileux. Près du véhicule géant, chapeau sur la tête, barbe foisonnante et regard méfiant, Crazy Bill l'attendait. Il lui fit signe d'avancer vers les bastaings, le guida tout au long de la manœuvre. Quand le Char de guerre fut aspiré par le ventre sombre du monstre, l'Exécuteur coupa le moteur, ôta sa combinaison noire, prit le temps de ranger ses armes dans les compartiments secrets des cloisons avant de rejoindre le camionneur qui avait déjà glissé les « passerelles » à l'intérieur.

— Salut, fit Bolan. Tout est OK ?

L'autre grogna quelque chose d'inintelligible, tendit une main large comme un battoir, entreprit de lui broyer les phalanges, fut décontenancé par la résistance qu'il rencontra. Il esquissa un rictus de fauve et lança :

— Ouais. Pas longtemps que je suis là. Grimpe dans la cabine, je vais caler ton *van*. Faut faire vite, Brian *Truck-Art* nous attend. Après, on ira chez *l'Apache*. La planque est sûre.

CHAPITRE XIV

— Raconte, demanda Bolan sans cesser le remontage de l'Uzi qu'il venait de graisser.

Jack Grimaldi prit le temps d'achever son J & B avant d'englober d'un geste des bras le vaste garage qui sentait le cambouis et l'essence.

— Simple, commença-t-il. J'ai connu *l'Apache* au Viêt-nam. Un vrai dur. Il racontait tout le temps qu'il descendait d'un Grand chef Apache et ça nous faisait marrer. N'empêche qu'il n'avait pas son pareil pour tendre les embuscades. Il y voyait la nuit comme en plein jour. Mais la guerre l'a marqué. Maintenant, il ne supporte plus l'obscurité. Il laisse toujours une ou deux lampes griller, toutes les nuits. On ne s'est jamais vraiment perdus de vue. Quand tu m'as appelé, j'ai tout de suite pensé à lui. Chez le *truckers*, il est très célèbre, il a pas son pareil pour trouver une panne et la réparer dans un temps record. Pour dix fois moins cher que ses concurrents. Il s'est immédiatement occupé de contacter des gars sûrs par les canaux de la CB et c'est comme ça que ton « sauvetage » s'est organisé. Une véritable chaîne dans tout l'État d'Arizona. C'est lui aussi qui s'est occupé de faire véhiculer le Char de guerre jusqu'à l'atelier de Brian *Truck-Art*. Brian, c'est le Michel-Ange des camions. Il en a décoré des centaines. De vraies œuvres d'art. Quand le *van* sortira de ses mains, il aura complètement changé d'aspect. Nouvelle décoration et changement de plaques. Il va même légèrement modifier la carrosserie. Ailes plus larges et enveloppantes, pare-chocs différents, etc. Les flics n'y verront que du feu.

L'Exécuteur fronça les sourcils en songeant aux aménagements intérieurs très spéciaux du mobil-home.

— J'espère que ton Brian *Truck-Art* n'est pas trop curieux.

Le pilote d'hélicos eut un petit sourire en levant les yeux au ciel.

— Qu'est-ce que tu crois ! Désormais, tous les *truckers* savent que le mec recherché par le FBI et qu'ils ont aidé à s'en tirer n'est autre que l'Exécuteur. Bien sûr, les *média* sont restés muets à ton sujet, mais le syndicat des camionneurs est toujours très bien informé. Ils savent tout avant tout le monde. D'ailleurs, il n'y a que peu de gens dans la confidence. Une dizaine de chauffeurs, celui qui t'a pris en charge au *truck stop*, Brian et *l'Apache*. Tous des types sûrs. Avec les flics, ils sont plutôt à couteaux tirés. Avec *l'Organized-Crime* aussi, d'ailleurs. Une vieille guerre qui n'est pas près de s'achever.

Il se servit une autre dose de J & B, jeta autour d'eux un regard fataliste. Le grand garage crasseux n'avait évidemment rien de commun avec un palace. Avec ses poutrelles d'acier gris, sa toiture en

tôle ondulée, son éclairage parcimonieux et le béton gras du sol, il évoquait le décor classique du film noir des années cinquante. Pour unique personnel, il n'y avait que deux ouvriers taciturnes au teint cuivré, qui semblaient glisser dans l'espace comme des ombres. Les frères cadets de l'*Apache*.

— On peut rester là autant qu'on voudra, assura le pilote. Au moins le temps que ça se calme un peu.

Bolan quitta la caisse sur laquelle il était assis, glissa l'Uzi remis en état dans sa housse en cuir noir, laissa tomber :

— Justement, je n'ai pas l'intention d'attendre.

Grimaldi leva des yeux intéressés et vaguement inquiets.

— Ce qui veut dire ?

— Que j'ai assez perdu de temps. On va reprendre les bonnes vieilles méthodes. Les objectifs sont localisés, il ne reste plus qu'à les détruire.

— Je vois, fit le pilote en faisant la moue. Mais c'est compter sans les fédéraux. Ces types ne lâchent jamais leur proie. Tu les as ridiculisés et ton Weller va tout mettre en œuvre pour te coincer. Entre vous, c'est désormais la guerre.

Bolan hocha songeusement la tête.

— Justement, c'est à Weller que je pense.

— Comment ça ?

— Il n'a pas informé le D.E.A. de l'opération de cette nuit par hasard. Et je me demande bien comment le tuyau lui est arrivé.

— Ça, c'est une bonne question, fit Grimaldi, songeur à son tour.

Un long silence suivit, puis le pilote demanda :

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

— Toi, répondit Bolan, tu fais du tourisme en ville.

— Et toi, qu'est-ce que tu vas faire ?

— Le boulot de Weller, sourit froidement l'Exécuteur. Ramasser les ordures. Enfin, ce qu'il en reste. Dès ce soir.

Grimaldi parut dépité.

— Rien pour moi ?

Bolan fit la moue.

— Pas pour le moment.

— Ça va être gai, grogna le pilote, renfrogné.

Au bout du fil, le silence s'éternisait et Mallacione s'épongeait le front sans discontinuer. Cela faisait bien une minute qu'il avait décroché et que Nick Poretti s'était annoncé, sans autre commentaire. La peur grignotait le ventre du gros *mafioso*. Quand Nick restait silencieux, c'était encore plus mauvais signe que quand il hurlait. N'y tenant plus, il bredouilla :

— Écoutez, boss... toute cette histoire est complètement dingue. Je comprends pas ce qui s'est passé et...

— Tu as écouté la radio ?

— Euh... oui, *boss*.

Mallacione manquait défaillir. On parlait du massacre comme de celui du siècle. Il était vert d'angoisse. Tous ses *lieutenantes* y étaient restés. Son équipe était réduite à néant. Et il ne comprenait pas comment le D.E.A. avait pu se trouver sur place en même temps que ce fumier de Bolan. De toute façon, il ne comprenait plus rien. Sa cervelle était en bouillie.

— Cette nuit, reprit Nick Poretti d'un ton doucereux, tu m'as encore fait perdre une fortune. Tes connards de durs à la manque ont bien fait de ne pas survivre. Crois-moi.

La menace était évidente et Mallacione s'épongea encore le front. Il gémit :

— Patron ! C'est les *stups* ! Qu'est-ce qu'ils sont venus foutre dans ce merdier ? Bolan, mes gars l'auraient eu comme une fleur.

— Comme une fleur, hein !

— C'étaient de vrais durs, patron. Faut pas oublier qu'ils ont descendu des flics, merde ! s'emporta soudain Mallacione dans son désespoir.

Un petit rire grinçant lui répondit, insultant.

— Justement ! Voilà la connerie. Maintenant, ceux du D.E.A. nous lâcheront plus. Tes terreurs se sont gourrées de cible. C'est le fumier qu'il fallait descendre. Pas des flics.

— Mais...

— Tu as été mauvais, Mallac'. Très mauvais. Je viens de recevoir un coup de fil de la *Commissione*. On me demande de te mettre en réserve. Alors, tu ne bouges plus le petit doigt. Tu restes à ton agence de merde et tu attends qu'on te fasse signe. Espère, Mallac'. Espère très fort pour qu'on ait encore un peu besoin de toi.

Nick Poretti raccrocha et Mallacione sentit le bruit se répercuter douloureusement sous son crâne. Il avait la nausée et toute sa graisse s'était transformée en glace. Il était seul. En moins de temps qu'il n'en fallait pour le comprendre, l'Exécuteur lui avait descendu tous ses hommes. Et Poretti le lâchait. Et la *Commissione* entraînait dans la danse. Déjà, il voyait des armées d'As Noirs obscurcir son avenir. Si toutefois il en avait encore un. L'esprit en déroute, il hésita, finit par redécrocher son téléphone, forma un numéro d'un doigt tremblant.

Il entendit une sonnerie qui résonna longtemps avant qu'on ne décroche enfin. Une voix râpeuse annonça :

— Quartier Général de la Police, j'écoute.

Mallacione se racla la gorge, parvint à demander sur un ton à peu près assuré :

— Passez-moi le capitaine Connors. Urgent.

— De la part ?

— Un ami. Gino. Il comprendra.

Un silence, une succession de déclics, puis :

— Connors, j'écoute.

Mallacione inspira une large goulée d'air, se dit qu'il jouait à pile ou face, estima qu'il n'avait plus le choix, se lança :

— Bob, j'ai une affaire à vous proposer.

— C'est que je suis en communication et...

— Une affaire urgente, coupa Mallacione. Avec de gros... de très gros intérêts à la clé. Je veux dire, pour vous.

— Euh... un instant. J'en termine sur une autre ligne et je vous reprends.

La communication passa sur une voie de garage et le silence de la ligne fit encore plus peur au *mafioso*. Il se sentait complètement abandonné. La *Commissione* allait exiger sa peau. C'était la seule chose dont il fût absolument sûr. Il fallait que Connors se mouille. Il allait lui faire une proposition qu'aucun flic véreux ne pouvait refuser.

Pendant ce temps, Bob Connors avait repris sa communication. Une grosse ride préoccupée creusait son front.

— Nick ? Devinez qui j'ai sur l'autre ligne ?

— Arrête de faire des devinettes, flic de mes deux. Accouche.

— Gino. Gino Mallacione, laissa tomber le capitaine dans un souffle.

Un court silence, puis :

— Qu'est-ce qu'il veut, ce con ?

— Je l'ignore encore, Nick. On le fait attendre.

— C'est un tort. Prends-le et arrange-toi pour que j'assiste à votre conversation. Branche l'ampli d'écoute.

Un bref instant, Bob Connors songea qu'il avait peut-être eu tort de mettre Poretti dans le coup, mais il était trop tard. Au moins, Nick verrait sans doute sa loyauté d'un bon œil. C'était toujours bon. Il brancha le petit haut-parleur, garda Poretti en ligne et reprit Mallacione, grâce au procédé téléphonique qui permettait à divers correspondants de converser. Mais Poretti resterait muet. Il allait seulement écouter.

— Gino ?... Ça y est. On peut parler. Qu'y a-t-il de si important ?

Il avait volontairement adopté un ton indifférent, voire légèrement las. À l'autre bout du fil, Mallacione souffla fort, se jeta à l'eau :

— Je peux vous faire gagner vingt mille dollars, Bob. En bons billets verts usagés. Du fric propre.

Le policier faillit sourire. Dans la bande de Poretti, le fric propre se faisait plutôt rare. Il loucha vers le petit ampli près duquel il avait posé le combiné, pour que Poretti entende bien.

— Vingt mille, répliqua-t-il, toujours aussi calme, ça fait effectivement du fric, Gino. Mais vous me connaissez, je n'ai pas

l'habitude de marcher comme ça...

Il avait esquissé un petit sourire cynique en songeant que Poretti écoutait et à tout ce qu'il avait déjà perçu de lui. Nick devait bien se marrer. Si toutefois les circonstances ne lui ôtaient pas tout humour. Au bout du fil, Mallacione gronda :

— Arrêtez de débloquer, flic ! Nick vous en a jamais autant donné.

Connors buvait du petit lait. Pour un peu, il aurait repris Poretti en ligne pour faire monter les enchères. C'était vrai, que le salaud lui avait finalement versé assez peu de pognon. Des honneurs, une promotion certes rapide, mais pas des masses de fric.

— Ça va, Gino. Vous emballez pas, reprit Connors. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ? En toute amitié, bien sûr.

Il avait sournoisement appuyé sur les derniers mots et eut l'impression que le *mafioso* allait étouffer. Mais, déjà, l'autre reprenait :

— Je veux vous voir. Seul. Le plus vite possible.

— Bien sûr, Gino. Quand ?

— Ce soir. Venez me prendre au bureau. Á 23 heures. OK ?

— OK. C'est tout ?

Sous-entendu : seulement ça, pour vingt mille dollars ?

— C'est tout pour le moment. Venez avec une voiture banalisée. Et seul, hein ?

— D'accord, Gino. Mais il faudra quand même m'expliquer...

— Ce soir, coupa brutalement Mallacione. Appelez-vous. Vingt mille, hein !

Connors n'était pas près d'oublier une telle somme. Il commençait à avoir une petite idée sur ce que voulait Mallacione. Finalement, d'avoir mis Poretti dans la combine n'était sûrement pas une bonne chose. Mais les jeux étaient faits. Et on ne savait jamais.

— OK, répéta-t-il. Á ce soir, Gino.

Il coupa la communication, reprit le combiné pour parler à Poretti. D'entrée, celui-ci ordonna :

— Tu vas aller chez cet enfoiré, Connors. Mais avant, tu passes me voir. OK ?

Le policier soupira silencieusement en faisant la moue. Mais Poretti le tenait bien. Un ordre de lui ne se discutait pas. Même quand on s'appelait Connors et qu'on était le patron de la police municipale.

— Je suis là-bas dans une heure, laissa-t-il tomber du bout des lèvres.

Puis il raccrocha, alluma un vieux cigare déjà entamé, toussa, quitta son siège. Par moments, il avait envie d'envoyer ces salopards au pénitencier pour le reste de leurs vies. Mais cela eût impliqué qu'il les y suivît de près. Et cette idée-là ne l'enchantait pas du tout. Á cinquante ans, on tenait à son confort.

— Sylvio ?

— *Yeah !* Qu'est-ce que tu veux, Gino ?

La voix d'Errera était à peine aimable. Pourtant, les deux hommes ne s'étaient jamais vraiment tirés dans les pattes. Simplement, grâce à la drogue, Mallacione avait toujours ramassé plus de fric que son homologue, responsable de la prostitution. Un constat qui ne plaisait pas forcément. Surtout quand on connaissait Errera et son ambition forcenée. Le marché des *stups*, il avait toujours lorgné dessus. Et il aurait sans doute été capable de s'en occuper. Un bon gestionnaire, Sylvio. Et, malgré son physique de demi-nain hydrocéphale, un homme de tête, doublé d'un type à poigne. À l'époque de la répartition des secteurs, il n'avait dû sa désillusion qu'au fait que Mallacione et Poretti se connaissaient déjà de longue date. Cela permettait quelques droits. Mais, en cette fin d'après-midi, Mallacione avait d'autres chats à fouetter. Il avait besoin d'Errera.

— Il faut que tu m'envoies deux porte-flingues, commença-t-il. Deux types à la hauteur.

Un petit rire étouffé lui parvint, avant que le timbre de fausset de l'autre ne s'élève de nouveau :

— T'es tout nu, Gino ? Plus de nurse ?

— Arrête de déconner. Tu sais très bien ce qui s'est passé et j'ai besoin de deux types pour un boulot, ce soir même.

— Je sais ce qui s'est passé, fit semblant de s'apitoyer Errera. T'énerve pas. En compensation, tu me feras parvenir un kilo de blanche. J'ai des cadeaux à faire. Tes deux nounous seront chez toi dans deux heures. Ça va ?

— C'est bon. Merci, Sylvio. Et d'accord pour le paquet. Tes gars te le rapporteront.

À peine soulagé, Mallacione raccrocha, s'épongea le front, dut s'y reprendre à trois fois pour allumer un cigare auquel il trouva un goût écœurant. Il l'aurait trouvé carrément abominable, s'il avait pu savoir qu'à cet instant, Sylvio Errera composait de son côté le numéro du bureau de Bob Connors.

Celui-ci s'apprêtait à quitter les locaux du Quartier Général quand le standardiste l'arrêta en lui tendant l'appareil. Il reconnut le timbre de fausset d'Errera, grogna :

— Fais vite, je dois sortir.

Quand l'autre eut achevé, il grogna encore :

— D'accord. Je lui dirai que tu veux lui parler.

— D'urgence !

— C'est ça. D'urgence !

Irrité, Connors put enfin quitter les QG de la police. Il commençait à en avoir plein les bottes, de la famille Poretti. Si, en plus, il se mettait à faire le coursier...

Heureusement, le rêve des vingt mille dollars commençait à prendre forme dans son cerveau. Peut-être même qu'il allait pouvoir ramasser beaucoup plus. Au point où il en était, il n'avait plus grand-chose à perdre. Autant se mouiller complètement et tenter le gros coup.

Il ignorait encore que le destin était précisément en train de s'occuper de son cas.

CHAPITRE XV

En fait, Bob Connors avait finalement eu raison de se fier à son premier instinct. Non seulement Nick Poretti avait parfaitement compris la situation, mais en plus, il l'avait encouragé à accepter les vingt mille dollars de Mallacione. Il lui avait même donné une prime de... vingt mille dollars. Pour le récompenser de sa fidélité et payer le service qu'il allait rendre ce soir. Il suffisait de jouer le jeu de Mallacione, de le mener en bateau, de lui faire croire qu'il allait réellement l'emmener dans une planque sûre, en attendant qu'il puisse quitter les States. Car Poretti avait bien deviné le projet de Mallacione. Il quittait le navire. Il lâchait la famille. Un truc qu'on ne faisait jamais impunément. Gino aurait dû le savoir. Et Poretti sautait sur l'aubaine. Á l'occasion du coup de fil passé à Errera qui, par l'intermédiaire de Connors, lui avait demandé de l'appeler, il avait donné au patron de la prostitution les ordres nécessaires. Maintenant, alors qu'il conduisait la grosse Chevrolet noire fournie par Poretti lui-même, tandis que, près de lui et sur la banquette arrière, les deux gorilles du *regime* d'Errera protégeaient la fuite de Mallacione, Connors songeait à tout ce qu'il allait pouvoir s'offrir avec quarante mille dollars. Plus d'argent qu'il n'avait jamais rêvé d'en posséder.

— C'est encore loin ?

Mallacione s'était redressé sur la banquette arrière, scrutait le paysage désolé de montagnes pelées noyées dans la nuit. Une barre d'inquiétude plissait son front étroit et il tétait son cigare à petits coups de lèvres nerveux. Connors lui jeta un regard rassurant dans le rétroviseur, secoua la tête.

— On y sera dans quelques minutes.

— L'endroit est sûr ?

Le policier marron étouffa un petit rire bref.

— Tu parles. Personne ne vient jamais sur cette piste de caillasse et la baraque est abandonnée depuis des années. Tous les héritiers sont morts, mais comme le site n'offre aucun intérêt, personne, ni même l'Etat, ne la rachèteront jamais. C'est là-bas, dit-il en indiquant l'est. Á l'écart d'un village en ruine.

Mallacione tendit le cou, finit par apercevoir la crête plus sombre d'un massif abrupt, au sommet duquel se découpaient effectivement des toitures délabrées. Il grogna :

— J'espère que la baraque est en meilleur état.

— Sûr, répondit Connors. Elle abritait le dernier habitant du bled. Il a vécu là en ermite, jusqu'à sa mort. La maison est bonne. Et, avec

ce qu'il y a dans le coffre, vous tiendrez un moment. Il y a même un réservoir d'eau de pluie. De toute façon, je viendrai vous chercher dans une semaine. Le temps de tout organiser.

Mallacione hocha la tête, serrant des deux mains le gros attaché-case noir qu'il tenait sur ses genoux. Il commençait à se rassurer un peu. Bien que hâtivement établi, son plan ne comportait aucune faille. Il en était certain. La discussion qu'il avait eue avec les deux porteflingues d'Errera, juste avant l'arrivée de Connors à son bureau d'entrepreneur immobilier, l'avait conforté dans son assurance. Des types sûrs. Des pros qui ne crachaient pas sur un bon paquet de fric. Mallacione avait toujours su s'attacher ces âmes damnées. Avec lui, ces deux-là avaient l'assurance de gagner en quelques jours ce qu'ils n'auraient jamais touché en une vie d'esclavage dans le *regime* d'Errera. Avec le fric, on arrivait à tout. Et Mallacione en avait promis beaucoup aux deux gorilles. Avec, en acompte, les vingt mille dollars qui étaient en ce moment dans la poche de Connors.

La Chevrolet cahota brutalement, ralentit pour passer un virage en épingle à cheveux, enserré entre le haut talus et un mur de pierres sèches. Mallacione leva les yeux pour voir se profiler un alignement de croix au-dessus du mur et ne put s'empêcher de songer que le destin avait parfois de curieux caprices. Ce cimetière serait une aubaine. Les deux gorilles transpireraient juste un peu plus pour gagner leur fric. Et, bien que l'endroit fût particulièrement sinistre, Mallacione ne redoutait pas de coup fourré. Il n'avait révélé ses intentions au flic marron qu'une fois celui-ci arrivé chez lui. Rien n'avait donc pu transpirer de leur conversation. Poretti ne saurait jamais ce qui avait été convenu entre eux et n'avait aucune chance de connaître cette planque, puisque Connors n'avait aucune raison de lui en parler. De la dentelle. Un plan machiavélique qui confondait Mallacione d'admiration pour lui-même. Pour en concevoir un pareil, il fallait vraiment avoir un sacré cerveau.

Il fit semblant de s'énervé :

— Merde ! Est-ce qu'on arrive bientôt à cette foutue baraque ?

— Ça y est, fit Connors. C'est la dernière. Deux cents mètres après le village.

Mallacione s'agita sur la banquette, fulmina :

— Je peux plus tenir, j'ai envie de pisser. On arrête ?

C'était le code convenu entre les tueurs et lui. Dans le rétro, Connors leva un regard surpris vers le *mafioso*.

— Ça ne peut pas attendre un petit demi-mile ?

— Ni un demi, ni un quart. J'ai des emmerdes avec ma prostate.

Connors poussa un soupir muet. Finalement, la vie avait parfois de curieux et cocasses caprices. Mallacione lui-même venait de choisir inconsciemment son supplice. Il stoppa la Chevrolet, attendit que le

mafioso en fût sorti et se fût posté contre le mur du cimetière pour faire signe aux deux porte-flingues. Tranquilles, ils sortirent à leur tour et l'un d'eux posa doucement le canon de son impressionnant .357 magnum sur la nuque de Mallacione. Celui-ci eut un hoquet, et ses mains affairées sur sa braguette s'immobilisèrent. Figé, il coassa :

— Qu'est-ce que...

— Ça te coupe l'envie, Mallac' ?

Connors avait quitté la voiture à son tour et s'était approché. Son ton doux signifiait clairement ce qui allait arriver. Anéanti, le *mafioso* tourna légèrement la tête. Il n'y comprenait plus rien. Dans la lumière des phares, il vit d'abord le visage granitique du deuxième gorille qui le tenait également en joue, puis, celui, calme et vaguement ironique, de Connors.

— Tu te poses des questions, Mallac' ? demanda-t-il, toujours aussi doucement. Tu ne comprends pas pourquoi tu vas mourir et pas moi ? C'est pourtant simple.

Toujours muet, Mallacione écouta les explications du flic, puis celui-ci enchaîna, bonhomme :

— Nick a tout de suite compris pourquoi tu me proposais tellement de pognon. Alors, il m'a dit que ce serait finalement plus simple de prendre le fric, de faire semblant de marcher dans ta combine et de te mener en bateau. Il a évidemment compris que tu ne pourrais pas te permettre de laisser derrière toi un témoin comme moi. Que tu me ferais liquider par les types qu'Errera t'a fournis. Alors, il a appelé Errera et a donné des ordres contraires.

L'esprit liquéfié de Mallacione tournait au ralenti. Pourtant, il parvint à demander dans un souffle :

— Comment est-ce qu'il a su que j'avais demandé deux hommes à Errera ?

Le policier éclata d'un petit rire sec.

— Qu'est-ce que tu crois, mon pauvre Mallac' ? Qu'Errera allait prendre le risque de doubler le boss ? Lui aussi a tout de suite compris que tu mettais les voiles. C'était son jeu d'appeler Nick. Ta place, il la veut. Et pour la gagner, il a pensé que c'était le bon moyen d'entrer dans les bonnes grâces de Poretti. Et il va l'avoir, ta place. Dès demain.

Mallacione parut se secouer, eut un mouvement de recul aussitôt contré par le magnum qui lui transperçait la nuque.

— Fais pas le con, Connors ! lâcha-t-il, contracté. Du fric, j'en ai planqué pas mal. T'as qu'à faire comme si tu m'avais descendu et je disparaissais. Du fric, t'en auras jusqu'à la fin de tes jours. Et vous deux, c'est pareil. Une montagne de pognon. Vous serez les rois. Tout vous sera...

L'explosion de la cartouche magnum fit un bruit d'enfer, coupant la

parole du *mafioso* et lui faisant éclater tout le front, après avoir réduit les vertèbres et le cerveau en bouillie. Dans le projecteur des phares, un jet de sang fusa, macula les pierres sèches, tandis que le gros corps de Mallacione s'écrasait contre le mur avant de s'écrouler lentement. Une de ses mains resta un instant agrippée dans une faille du mur, comme cherchant à retenir une parcelle de vie. Quand il fut entièrement répandu au sol, Connors vint se pencher sur lui, hocha la tête avec un faux air apitoyé.

— Connard ! grinça-t-il en guise d'unique oraison funèbre.

— Il n'est pas le seul.

Le policier crut tout d'abord que cette réflexion émanait d'un des gorilles. Il releva la tête, vit les deux types se retourner d'un bloc, armes tendues, faces figées et regards plissés, sondant la nuit au-delà de la Chevrolet. Connors n'eut pas le temps de comprendre d'où venait alors cette voix d'outre-tombe. Il perçut deux chuintements lugubres, entrevit les deux éclairs, si rapprochés qu'ils ne firent pratiquement qu'un et la masse conjuguée des deux porte-flingues l'écrasa d'un coup. Cloué au sol poussiéreux, il sentit un liquide chaud lui couler sur le visage, tandis que sur son ventre, un des gorilles était secoué d'un ultime soubresaut. Dans un mouvement réflexe, il porta la main à sa ceinture, referma les doigts sur la crosse du .38 spécial au court canon de deux pouces. Au même moment, l'acier encore chaud du réducteur de son du Beretta s'enfonça dans sa narine gauche.

— Bouge pas, vieux.

La même voix d'outre-tombe. Une odeur écœurante de cordite. Et la peur. Crucifiante, glacée, qui mordait les entrailles et annihilait la raison.

— Ça va, Connors ?

Le policier n'avait jamais entendu cette voix-là. Et, curieusement, cette lacune fit augmenter sa peur. La tête encore tournée sur le côté, il ne voyait qu'une ombre projetée par la lumière des phares et une manche noire d'où sortait un poignet musclé. Il dit alors ce qu'avait dit Mallacione un peu plus tôt :

— Qu'est-ce que...

Il avait réussi à redresser un peu la tête. Ses yeux dilatés de peur découvrirent la haute silhouette à combinaison noire, le visage glacial, le mini-Uzi en sautoir sur la large poitrine, les grenades suspendues à la ceinture et le redoutable AutoMag dépassant du holster d'épaule. Alors il comprit à qui il avait affaire et son sang se glaça.

— Vous... vous êtes... comment avez-vous...

— Suivi, sourit froidement Bolan. Simplement suivi. Je venais chez Mallacione pour le tuer. Ces deux terreurs que j'ai vu arriver n'y auraient rien changé. J'ai pensé que vous alliez peut-être m'emmener directement à l'endroit où se cache Poretti. Pour le tuer aussi.

— Vous... vous vous êtes trompé, parvint à railler le policier. Je ne vous y ai pas emmené.

— Mais si.

Un silence interloqué répondit à l'Exécuteur.

— Ne comptez pas sur moi pour vous dire...

Bolan rigola sinistrement :

— Plus la peine. Vous êtes venu ici avec la voiture de votre petit ami Stefan Melroy. Et j'ai pu avoir ses coordonnées par les plaques minéralogiques de sa caisse. Je sais aussi qu'il est actuellement en Europe. Il y avait donc de fortes chances pour que vous ayez caché Poretti dans sa villa de montagne. Je sais aussi que des Cadillac noires sont arrivées sur place.

Un silence suivit, entrecoupé par la respiration difficile du policier véreux. Finalement, il ne put résister à la curiosité.

— Comment saviez-vous que ces types devaient arriver ce soir ?

Bolan esquissa un nouveau sourire glacé, hocha la tête. Dans sa paume, le sinistre Beretta ne frémissait pas d'un dixième de pouce.

— Je pourrais vous le dire, avoua-t-il, mais cela impliquerait forcément que je vous tue. Or, j'ai décidé de vous laisser en vie. Provisoirement.

Dans les prunelles du flic, une étincelle d'espoir fusa. Il amorça le mouvement de se lever, mais la pression du Beretta l'en dissuada aussitôt.

— Pourquoi faire, ces renforts de la *Commissione* ?

— Je... j'ignore. Sans doute pour essayer de vous avoir. Toute la famille est en train de vous chercher. Nick a fait passer le mot. Tous les indics sont sur vos traces. Je... je pourrais vous aider.

— Comment ça ?

— En vous renseignant...

— Merci, fit Bolan, implacable. J'ai mes sources. Elles sont beaucoup moins pourries que vous. Si je vous laisse vivre, c'est uniquement pour porter un message à Poretti.

— Un message !

— Pour lui dire qu'il n'a plus que quelques heures à vivre. Je l'abattraï, même s'il est protégé par une armée. Ou les As Noirs l'auront descendu avant.

Le policier eut le courage de grincer un petit rire cynique.

— Vous me laissez vivre parce que vous n'abattiez pas un flic. Surtout pas le chef de la police locale.

Ce fut au tour de Bolan de rire.

— Vous, un flic ? Pour moi, vous n'êtes qu'un *mafioso* déguisé en policier. Vous faites partie de ce que je hais le plus au monde. Foutez le camp. Et allez porter mon message à Poretti.

Le terrible canon s'éloigna du nez de Connors et l'Exécuteur recula

dans l'ombre. Connors sursauta en entendant la petite toux du Beretta, suivie d'un chuintement caractéristique. Bolan avait crevé un des pneus de la Chevrolet.

Complètement anéanti, Connors resta allongé sous le cadavre du gorille qui l'écrasait un peu plus à chaque minute. Il se demandait s'il allait vraiment retourner voir Poretti. D'un côté comme de l'autre, il se sentait déjà un peu mort.

CHAPITRE XVI

— Vous voulez rire, ou quoi ?

Nick Poretti était blanc de rage. Face à lui, tous deux assis dans le grand canapé du living de la villa de Stefan, les deux types à faces de brutes l'observaient tranquillement. Il avait l'impression de se trouver en présence de deux chirurgiens démoniaques qui lui annonçaient devoir l'opérer en urgence pour une maladie incurable. Imperturbables, les mains posées sur les genoux, identiques dans leurs costumes noirs, ils dardaient sur lui leurs regards parfaitement indifférents. L'un d'eux, le plus mince et le moins grand, celui dont l'œil gauche était constamment secoué par un tic agaçant, reprit la parole de sa voix impersonnelle :

— Pas le choix, Poretti. On discute pas les ordres de la *Commissione*. Tu es en liberté surveillée, qu'ils ont dit. On prend le relais. Pour un temps. Après, là-haut, ils verront si on peut de nouveau te faire confiance.

Poretti bondit, faillit perdre son cigare, tant sa bouche se tordit de rage.

— Me faites pas chier, les mecs ! Ici, c'est toujours moi, le patron.

— Ta gueule ! fit le plus gros des deux As Noirs. Maintenant, les boss, c'est nous.

Tout en affirmant cela, il avait extrait le massif automatique National Match 45 ACP de son holster d'épaule, avait déjà relevé la sécurité et le braquait sur le ventre du *mafioso*. Ébauchant une brève grimace, il déclara, tranquille :

— Á moins que tu préfères ouvrir les hostilités.

Poretti eut un haut-le-corps, retomba finalement au fond de son fauteuil, sueur au front, regard halluciné. Contre ces types, il ne pouvait rien. Du coin de l'œil, il guettait la porte derrière laquelle Mando et son *regime* attendaient. Á eux tous, ils seraient sans doute venus à bout des deux terreurs de la *Commissione*. Mais, comme s'il avait deviné ses pensées, le plus petit des deux As grimaça un sourire.

— Appelle ton *capo*, fit-il d'une voix suave.

Indécis, Poretti hésita, finit par s'exécuter d'une voix éraillée. La porte s'ouvrit et son gorille de confiance apparut, léchant un de ses sempiternels sucres d'orge roses. Le *mafioso* lui lança un regard mauvais.

— Arrête de bouffer cette merde, connard.

Une étrange lueur passa dans les petits yeux méchants du *capo*, tandis que sa langue continuait à effleurer la sucrerie. Poretti allait se

redresser quand le plus petit des As intervint d'une voix trop douce :

— Mando, dis à ton ancien *boss* qui sont les patrons, à présent.

Un gong résonna sous le crâne de Poretti qui faillit s'étouffer. Son regard fou fixait son gorille, incrédule. Celui-ci hocha lentement la tête, ôta enfin la sucette de sa bouche, grogna :

— Désolé, m'sieur Poretti. Les patrons, maintenant, c'est eux.

Bouche ouverte, Poretti retomba dans le fauteuil, mains crispées sur les accoudoirs, le buste raidi. Il soufflait fort. Un peu à la manière d'un boxeur groggy. Le plus petit des As se leva alors, vint se planter devant l'ancien patron de Phoenix, battit des dis, alluma un long et fin cigare tout tordu. Une odeur sucrée monta dans la pièce, tandis qu'il plongeait son regard sans vie dans celui de Poretti.

— Maintenant que les choses sont au point entre nous et que nos hommes sont à pied d'œuvre, voilà ce que la *Commissione* a décidé...

La petite prostituée boulotte aux yeux rougis par l'abus de whisky et les insomnies dansait maintenant d'un pied sur l'autre, se tordant les mains dans son dos, faisant saillir sa grosse poitrine sous le corsage largement échancré. Pur réflexe professionnel. Dans le bureau d'Errera, le super patron de la prostitution locale, elle n'avait personne à aguicher. Simplement, elle voulait se faire bien voir. Elle espérait aussi une récompense. Emie l'*Olive*, son patron napolitain, lui avait promis une récompense. Chez Errera, on savait reconnaître les vrais talents. Et la petite putain brune méritait effectivement quelques égards. Elle venait d'apporter la tête de l'ennemi N° 1 de la mafia sur un plateau. Un coup formidable.

Emie cracha un noyau d'olive dans sa petite main couverte de poils, hocha la tête et lança un regard par en dessous à sa pouliche. Il sourit en coin.

— Répète encore une fois Dina. Essaie de te rappeler le maximum de choses. Le type était beurré, ou quoi ?

La fille secoua la tête, se concentra encore sous les regards de toute l'équipe des tenanciers de bordels de la ville, protesta :

— Juste un peu, Emie. Il a dit qu'il avait entendu dire que c'étaient les *truckers* qui avaient sauvé la mise du dingue au mobil-home. Il a dit aussi qu'il savait où il se planquait. Mais il veut mille formats pour balancer l'information. Il a laissé un numéro de fil. Un bar de Guadalupe. Le « Joyce ». Il y est le soir, quand il roule pas. S'appelle le *Déhanché*, à cause qu'il a une jambe plus courte.

Un lourd silence suivit la déclaration de Dina. Tous l'observaient comme s'ils doutaient de sa loyauté. Elle s'arracha un sourire gauche, demanda avec une fausse assurance :

— C'est vrai que je mérite une récompense ?

Errera sourit, benoît.

— Si Emie l'a dit, c'est que c'est vrai. Á condition que ton tuyau

soit bon, hein ?

Elle regrettait presque d'avoir parlé à Emie. Déjà que son travail n'était pas exemplaire, que les clients ne se précipitaient pas au portillon...

— C'est bon, fit encore Errera avec un geste négligent de sa petite main de nain. Fous le camp.

Dina ne se fit pas prier. Elle était déjà partie qu'Errera n'avait pas encore fermé la bouche.

Dans le bureau empli de fumée, Ernie, Mama Esmeralda et les autres fixaient à présent leur patron. Celui-ci quitta son fauteuil, se dressa sur ses talonnettes, alluma un gros cigare, songea qu'il tenait enfin le moyen d'obtenir la place, sans doute déjà vacante, de Mallacione en prouvant à Poretti qu'il savait se montrer à la hauteur. Du bout de son cigare, il désigna Emie, puis le téléphone posé sur son bureau.

— Appelle ton *capo*, ordonna-t-il de sa petite voix. Qu'il rassemble les équipes des porte-flingues de tous ceux qui sont dans cette pièce. Au passage, qu'ils aillent à ce foutu bar, qu'ils y ramassent le *Déhanché* et le fassent parler. Dans une heure, je veux la tête de Bolan le fumier sur ce bureau, même s'ils doivent faire sauter la ville. Et dis-lui aussi qu'en cas d'échec...

Ernie se précipita sur le téléphone.

— T'inquiète pas, Sylvio. Le fumier n'a même plus une heure à vivre. Tu connais Canova. Á cette heure-là, il est bourré de coke jusqu'aux cheveux. Il égorgerait sa propre mère.

— C'est pas sa mère, que je veux, crétin ! C'est Bolan la pute ! hurla Errera, dressé sur ses ergots.

— Vous êtes dingue !

Nick Poretti avait les yeux hagards. D'abord, la prise de pouvoir par les As de la *Commissione*, la trahison de son *caporegime* et, maintenant, cette décision complètement folle ! Appeler son « grossiste » mexicain pouf lui passer une commande absolument démente ! Il ne parvenait pas à saisir le combiné. Se tournant vers le plus petit des deux As, celui dont il avait le moins peur, il tenta d'argumenter :

— Ils ne livreront jamais une telle quantité. C'est trop dangereux. Contre toutes les règles établies jusqu'à...

— Appelle !

C'était l'autre. Le plus massif. Celui qui avait une tête de vampire. Il venait de dégainer son automatique et le braquait entre ses yeux. Devant Mando toujours présent, Poretti eut un regain de dignité. Toisant le monstre, il jeta, insultant :

— Tes vraiment qu'un porte-flingue à la con. T'as rien dans le cigare. D'abord, ils livreront jamais deux cents kilos de came. En cas de pépin, ils perdraient trop. Et puis mon réseau est incapable de

distribuer tout ça dans les temps voulus. On va se ramass...

Vif comme un serpent, le bras de l'As se détendit et Poretti poussa un gémissement de douleur en portant les mains à son visage. Le canon du .45 lui avait arraché un large lambeau de chair sur la pommette gauche. Il recula, bouscula le guéridon qui tomba, entraînant le téléphone. Décroché, celui-ci émit sa tonalité agaçante.

— Appelle.

Le canon du .45 creusait à présent le front de Poretti. Il voulut encore reculer, fut arrêté par le deuxième As qui murmura dans son dos :

— Un conseil, Nick. Ne vexe plus mon ami Alex. Ton réseau, on s'en fout. La *Commissione* a tout prévu, y compris son réseau de rechange. La came, on l'écoulera. Et très vite. Maintenant, téléphone au Mexicain. Vite.

Toujours poussé vers le sol par l'arme du susceptible Alex, Poretti perdit d'un coup sa superbe. Et, tandis qu'assis à même les pierres du dallage, il composait enfin un numéro au Mexique, l'autre As Noir sortait de sa poche de veste une carte de l'État d'Arizona. Tranquillement, il l'éta la sous les yeux de l'ancien patron *mafioso*, posa son index sur un point rouge tracé au stylo-feutre, commenta :

— Cette carte est identique à celle dont se servent les pilotes pour leurs plans de vol. Tu te contentes d'indiquer le point d'atterrissage porté dessus. Point Z. Nous, on se charge du reste. Livraison, après demain, minuit. C'est toi qui régleras et c'est nous qui encaisserons. Il est temps de renflouer les caisses que tes conneries ont vidées.

Poretti allait tenter une vague protestation quand on répondit à l'autre bout de la ligne. La pression de l'arme sur son crâne s'accrut et il engagea le dialogue avec son lointain « grossiste ».

Quand, au bout d'une longue et âpre discussion, le Mexicain eut enfin accepté de livrer ce qui était demandé, Poretti raccrocha, sueur au front et souffle court. Le copain d'Alex lui envoya un petit sourire dédaigneux.

— Laisse-nous, maintenant.

Le *mafioso* hésita, lança un ultime regard perdu en direction de Mando, mais son ancien *caporegime* ne faisait même plus attention à lui. Alors, feignant l'indifférence, il ralluma son cigare éteint, et passa dans le petit fumoir rustique qui jouxtait le living. Alex referma derrière lui et l'autre As décrocha le combiné en adressant un regard éloquent à Mando qui disparut pour rejoindre la garde intérieure, désormais prise en main par les nouveaux patrons.

À l'autre bout du fil, le gorille entendit une sonnerie, puis une voix grave répondit.

— C'est Sol, monsieur. Commande passée. Livraison au point Z.

— D'accord. Tu n'as plus qu'à appeler qui tu sais. Je contacte

personnellement le Mexique pour annuler le Z et confirmer le A. Après, le Mexique sera en dérangement. Je leur expliquerai.

— Bien, monsieur.

La communication fut coupée et Sol composa un autre numéro, également à New York. Un temps d'attente, puis une voix ensommeillée :

— Ouais ?

— C'est Sol, *Consigliere*. Ça ne répond pas sur la ligne prioritaire. Sans doute en dérangement.

— Bon. Annonce la couleur.

Il avait semblé à Sol percevoir un changement de rythme dans la respiration de son correspondant. Il esquissa un rictus, déclara aussitôt :

— Tout est paré pour la livraison, *Consigliere*. Confirmation au point Z.

— OK. Bonne nuit, Sol.

Et ce fut le silence sur la ligne. En raccrochant, Sol conservait son désagréable rictus. Une grimace qui disparut quand il entendit un bruit de moteur à l'extérieur. Un instant plus tard, deux gorilles de la *Commission* escortaient Bob Connors dans le living. Le policier avait la mine grise et ses vêtements portaient des traces de poussière et quelques taches de sang séché. Il regarda Sol, demanda :

— Vous êtes les renforts de New York ?

Sol fit un signe affirmatif.

— Tu en sais des choses, flic.

Il avait reconnu Connors, dont la photo figurait dans certains dossiers de la *Commissione*. Connors fut un instant déconcerté, puis, affichant soudain son masque très « flic », ordonna :

— Appelez le patron. C'est urgent.

Sol eut encore son rictus, fit signe à Alex qui alla ouvrir la porte du fumoir. Décomposé, saignant de la pommette, le front barré de profondes rides, Poretti apparut, sembla encore plus contrarié à la vue du policier.

— Le flic a des trucs importants à vous dire, *boss*, ironisa cruellement Sol.

Et, avant que le *mafioso* ait eu le temps d'ouvrir la bouche, Connors se lança dans le récit précipité de sa confrontation avec l'Exécuteur. À mesure qu'il parlait, Poretti se tassait davantage, tandis que, dans les yeux de Sol, une étincelle dangereuse fusait. Quand il eut fini, Poretti ralluma son cigare d'une main qui tremblait et désigna les deux As Noirs qui l'encadraient.

— C'est eux, les *boss*, maintenant.

Connors ouvrit de grands yeux incrédules.

— C'est... qu'est-ce que ?...

Il ne put achever. Le gros .45 d'Alex venait de le braquer. Juste au milieu du front. Face impénétrable, le géant le fixait de son regard sans vie.

— Eh ! parvint à s'écrier Connors. Ça va pas ?

— Tu racontes des conneries, flic, intervint alors Sol. Le fumier ne pouvait pas connaître cette planque. S'il est maintenant au courant, c'est que tu as craché le morceau pour sauver ta peau.

— Non !

Cette fois, le policier véreux avait crié. Il voulut faire un pas en avant, fut arrêté par le soubresaut du .45 dans la gigantesque main d'Alex.

— Tu as eu tort, Connors, fit encore Sol. Tort de nous doubler, tort de revenir ici.

— Eh ! fit encore Connors, complètement livide. Faites pas ça. Un flic, ça coûte...

La balle de .45 lui fracassa le front, ressortit derrière son crâne dont elle emporta une large plaque osseuse. Connors s'écrasa contre un buffet bas, le corps cassé en arrière par la force de l'impact. Il était déjà mort que son corps replet n'avait pas encore basculé à terre. Un terrible silence succéda au coup de feu.

Poretti avait les oreilles bourdonnantes et l'esprit en déroute. Maintenant, l'Exécuteur savait où il était caché. Il allait débarquer... peut-être même était-il déjà dans les parages, cherchant le moyen de l'ajuster. Dans un mouvement irraisonné, il glissa sur le côté, fuyant l'axe de la fenêtre. Á cet instant, la voix de Sol cassa le silence.

— Mando !

Le *caporegime* apparut, fronça les sourcils en voyant le corps du policier, mais ne fit aucun commentaire. Désignant le cadavre, l'As Noir lui ordonna :

— Prends deux gars et va me jeter cette merde dans la nature.

Puis, alors que Mando appelait ses hommes, il se tourna vers Poretti, ébauchant de nouveau son cruel petit sourire.

— Tu choisissais bien mal tes amis, boss. Mais on reparlera de tout ça. Toi, Alex, dispose les gars selon le plan prévu. Et j'espère que le fumier aura la bonne idée de venir. Même avec son char d'assaut. Qu'on déploie toute l'artillerie...

Alex sorti, Sol hocha la tête, ajouta sur le ton de la confiance, à l'adresse de l'ancien patron :

— En attendant la livraison, je vais prier très fort pour qu'il s'amène, Bolan le fumier.

CHAPITRE XVII

Mack Bolan arrêta la *New-Yorker* à l'angle de l'avenue sombre où s'alignaient palissades et clôtures grillagées des casseurs et autres ferrailleurs. Dans cette partie nord de la ville, il y avait encore de ces zones insalubres où s'entassaient dans la crasse et la misère les plus déshérités. Pour la plupart mexicains et quelques Indiens. Tous les trafics y avaient cours, encourageant toutes sortes de combines plus ou moins dangereuses. Mais la police n'y mettait les pieds que quarante-huit heures après chaque coup dur signalé, attendant patiemment que les cadavres aient eu le temps de disparaître. Bien qu'étant une cité calme et tranquille, Phoenix connaissait aussi ses drames de société. D'une manière plus feutrée. Mais Bolan ne s'était pas arrêté pour philosopher sur le sort de l'humanité. Alerté par son sixième sens, le guerrier solitaire se sentait soudain mal à l'aise, comme si un danger planait brusquement autour de lui. Comme s'il était épié par des dizaines de regards. La vieille habitude de la jungle, de l'embuscade. Il fronça les sourcils, amena du pied le mini-Uzi qu'il avait enfilé sous son siège, scruta la nuit creusée de points d'ombre opaque, cherchant à deviner ce qui avait provoqué en lui cette impression de menace. Les vieux entrepôts qui servaient d'atelier-garage de l'*Apache* se situaient à l'autre bout du morceau d'avenue. Au-delà d'un vaste terrain vague encombré de carcasses de voitures que nul réverbère n'éclairait. Quelque chose clochait. Bolan le ressentait dans chaque fibre de sa chair, comme là-bas, au sud-est asiatique, quand il pressentait l'attaque imminente des Viêts. Phares éteints, il pécha les jumelles de nuit sur le siège arrière, scruta de nouveau les environs du grand entrepôt, sans pourtant rien remarquer. Il reposa les jumelles, commença à poser le pied sur l'accélérateur. La voiture amorçait un léger mouvement en avant quand il comprit d'un coup.

La lumière !

Depuis le Viêt-nam, l'*Apache* ne supportait plus l'obscurité. Même dans l'atelier, il laissait toujours brûler une lampe. Toutes les nuits. Or, les vasistas aux vitres crasseuses du toit du garage étaient sombres. Les ateliers étaient plongés dans la plus totale obscurité. Le guerrier solitaire ne s'était pas trompé. Quelque chose n'allait pas.

Mais cela ne lui disait toujours pas où se trouvait le danger. Or, en bon soldat, il devait d'abord savoir. Agir selon sa vieille méthode qui consistait à identifier, localiser, puis détruire l'adversaire. Trois étapes qui pouvaient à la limite se résumer à deux. Localisation, destruction.

Il passa en marche arrière, engagea la Chrysler dans une impasse, fit demi-tour. Connaissant parfaitement les lieux pour les avoir soigneusement repérés depuis son arrivée sur place, il suivit un itinéraire relativement compliqué qui l'amena bientôt dans une voie défoncée à l'arrière des entrepôts. Nouveau coup de jumelles, mais il ne vit rien d'autre que des palissades aveugles. Alors, il alla remiser la voiture à deux cents mètres, dans une autre impasse et, toujours vêtu de sa sinistre combinaison noire, Uzi en main, AutoMag en sautoir, Beretta à la hanche, deux grenades éclairantes et quatre défensives accrochées à la ceinture, il se glissa dans la nuit chaude.

L'entrepôt-garage de *l'Apache* n'était plus qu'à quelques dizaines de mètres. Il suffisait de franchir une palissade en mauvaises planches couvertes de graffiti et de peintures psychédéliques. Bolan prit son élan, s'accrocha des deux mains, en lâcha une pour porter les jumelles à ses yeux. Il balaya le terrain boursoufflé de carcasses noires, guettant le moindre signe.

Et il les vit enfin.

Astucieux stratagème. Ils avaient enfoncé leurs véhicules dans le labyrinthe d'épaves. Des voitures qui paraissaient neuves, comparées aux autres. Sans les jumelles et son sens de l'observation, l'Exécuteur serait tombé dans le piège. Il y avait quatre voitures. Au volant de chacune, un homme. Les autres, ceux qui étaient censés tendre l'embuscade, s'étaient répartis dans le cimetière de ferrailles. Bien sûr, il ne pouvait les découvrir tous. Il en vit un, juché sur un amas d'épaves, serrant contre lui une Thomson à chargeur linéaire, un autre, allongé entre deux compressions de tôles, épaulant ce qui semblait être un AK.47. Pour le reste, une vue plus plongeante s'avérait nécessaire. Et Bolan ne voyait qu'une façon de procéder. Il lâcha prise, retomba, parcourut une trentaine de mètres. La couverture de feu des *mafiosi* semblait concentrée d'un endroit et converger vers un autre : les deux battants coulissants de l'entrée du garage. Tout en marchant à pas de loup, il ne perdait pas de vue la flèche de la grue d'un chantier voisin. L'engin dessinait son squelette d'entretoises sur le fond de nuit claire. D'où il était, il lui était impossible de distinguer un guetteur éventuel dans la cabine de commande. Située à vingt mètres au-dessus du sol, elle ressemblait à une minuscule boîte dont les vitres accrochaient un rayon de lune. L'Exécuteur décida de changer de plan. Il rejoignit la Chrysler, trouva le M.16 à lunette infrarouge dans le coffre, fit un large détour en rasant les palissades et contourna le chantier.

Dix minutes plus tard, il était parvenu au pied de la tour métallique. Rien ne bougeait. M.16 à l'épaule, Beretta à silencieux dans une main, il se mit à grimper doucement aux barreaux de la grue. Une ascension qui lui prit encore trois interminables minutes.

Chassant de ses pensées l'idée que Grimaldi pouvait être déjà mort, il se hissa sur le dernier barreau, posa le pied sur une étroite plate-forme en caillebotis métalliques. Là, tassé dans l'ombre, visage fouetté par le petit vent sec du sud, il commença à se relever. Normalement, si guetteur il y avait, celui-ci était forcément tourné en direction du garage dont on devinait la masse des toits métalliques en dessous.

Il y avait bien un guetteur.

Négligemment accoudé au garde-fou intérieur de la cabine close, réfugié derrière la vitre crasseuse, il tenait contre lui une carabine d'assaut dont la silhouette rappela à Bolan la USM1 calibre 30. Une arme redoutable de précision, surtout lorsqu'elle était, comme celle-ci, équipée d'une lunette de nuit. Pour un piège, c'en était un sérieux. Sans son infailliable flair de soldat rompu à toutes les formes de guerre, Mack Bolan aurait déjà été un homme mort. Il avait affaire à de vrais professionnels. Tout doucement, il se releva un peu plus, glissa le long réducteur de son du Beretta dans la feuillure libre de l'angle de la cabine fermée, visa posément, prenant soin de placer son arme le plus bas possible afin d'éviter que l'éclair de la déflagration ne soit visible du sol. Puis il appuya sur la détente. Cela fit un « plof » étouffé et l'arme tressauta légèrement dans son poing. Accroché à sa carabine comme s'il voulait s'y retenir, le *mafioso* plia les genoux en pivotant lentement. Mais il était déjà mort. Au passage, Bolan distingua l'éclat pâle de son regard révolté. Déjà, il avait ouvert la petite porte, plongeait à l'intérieur de la cabine pour empêcher cadavre et arme de faire du bruit en tombant.

Un instant plus tard, il se penchait légèrement au-dehors. Et ce qu'il avait imaginé s'avéra vrai. L'homme ne s'était pas hissé jusque-là par hasard. De ce poste d'observation privilégié, il avait une vue plongeante et imprenable sur la petite porte latérale du garage. Celle qui permettait l'accès à l'enclos où étaient remisés les moteurs arrachés aux épaves de véhicules, et sur lesquels l'*Apache* prélevait les pièces détachées nécessaires à des bricolages. Cet observateur suffisait à repérer toute arrivée de ce côté. En dessous, il n'y avait personne d'autre. Jamais la mafia ne s'était imaginée à quel point l'Exécuteur pourrait se méfier. Ils étaient trop confiants. Pas si bons professionnels que cela. Ils l'attendaient au seul endroit où il était susceptible d'arriver. Devant l'entrée des ateliers. L'Exécuteur reporta les jumelles devant ses yeux, scruta le champ de carcasses métalliques. Et, cette fois, grâce à la vue idéalement plongeante, il put enfin dénombrer la bonne huitaine de tireurs embusqués qui l'attendaient. Tous équipés d'armes de précision, parfaitement immobiles, visages tournés, soit vers l'avenue, soit vers les portes coulissantes du garage. Avec les chauffeurs demeurés à leurs volants, cela montait le nombre à douze. Et, comme quatre voitures étaient supposées transporter quatre

hommes chacune, cela pouvait signifier que quatre *mafiosi* s'étaient terrés à l'intérieur du garage pour l'attendre. Bolan réfléchit un court instant, finit par se convaincre qu'une seule méthode s'imposait. Dans une première phase, le tir aux pigeons, dans la seconde, l'action commando classique, en recourant à la manière brutale et à l'emploi des grenades aveuglantes. Mais la première partie du plan comportait quelques risques. Il fallait viser juste, sans la moindre faute, et tirer les huit premiers coups à une cadence de très haute compétition. Un exploit que Bolan n'était pas sûr de réussir à cent pour cent. Il décida pourtant de le tenter. Toute autre méthode risquait de déclencher l'alerte et de provoquer la mort de ses amis.

Alors, posément, il régla ses instruments de visée, fit glisser la vitre pour gagner de l'aise, porta l'ocilleton de la lunette du M.16 à son œil, et prit le premier crâne dans sa ligne de mire ; il imprima la petite croix exactement sur la tempe droite de sa première victime. Étouffée par le long réducteur de son, la détonation ressembla à une brève et modeste toux. Un tout petit geste et il y eut un autre crâne dans la visée. Nouvelle toux, nouveau mort. Coup de poignet léger et souple, troisième mort discrète. Puis il y en eut quatre, cinq, six, sept. Le huitième homme qui se trouvait tout près du septième fut surpris de voir son compagnon sursauter sous l'impact. Il eut le temps de tourner la tête et Bolan vit nettement son regard stupéfait. La huitième balle de .223 creva son œil gauche et ressortit par l'arrière de son crâne. Déjà, l'Exécuteur l'avait oublié. La visée du M.16 cadra l'ombre de la tête du premier chauffeur. La glace de portière s'opacifia et Bolan ne chercha pas à vérifier qu'il avait fait mouche. Une autre glace de voiture éclatait, provoquant un bruit à la fois sourd et mat. Dans la lunette, il vit le troisième conducteur tourner la tête et amorcer un mouvement de panique. Celui-là avait compris, mais pas suffisamment vite. La balle lui perfora le haut du nez et son mouvement pendulaire lui arracha un œil au passage. Le quatrième et dernier chauffeur eut moins de chance. Alerté par les bris de glaces, il se redressa, repoussa sa portière à la volée, jaillit à l'extérieur et ouvrit la bouche pour crier. Une balle lui transperça le cou, arrachant des chairs et un morceau de trachée. Halluciné, il tenta de se jeter en avant et Bolan dut doubler le tir. La dernière balle cisailla ce qui lui restait de cou et la carotide tranchée libéra son puissant jet de sang. Il gargouilla sinistrement, leva un court instant les bras dans une attitude de supplication et mourut ensuite. Bolan vérifia que plus rien ne bougeait dans son champ visuel, bloqua le cran de sûreté du M.16 et commença à redescendre.

En bas, la nuit lui sembla tout à coup encore plus noire. Il franchit aisément l'obstacle du grillage de clôture de la réserve aux moteurs, se trouva bientôt devant la petite porte annexe. La serrure était cassée

depuis longtemps et, comme *l'Apache* dormait dans son garage, il ne risquait pas de se faire voler ses camions. Le battant grinça un peu quand il le poussa. Beretta au poing, il jaillit dans l'espèce de couloir encombré de toutes sortes de choses et qui servait également de bureau, prêt à faire feu. Mais il n'y avait personne. Il sauta par-dessus des bidons vides, plongea en avant, balança la grenade éclairante qu'il avait dégoupillée, ferma les yeux en roulant sur le côté, index posé sur la détente du mini-Uzi. Il y eut une déflagration sourde, un immense éclair aveuglant qui saisit les quatre hommes assis sur les caisses et qui, armes aux poings, avaient été placés là pour surveiller deux prisonniers. Bolan ouvrit les yeux au moment où un des *mafiosi* s'était levé dans un mouvement réflexe. Il enfonça la détente de l'Uzi, libérant une longue rafale de 9 mm. Pris sous le feu latéral, les quatre porte-flingues furent littéralement coupés par le milieu du corps. Dans sa rapide agonie, l'un d'eux crispa un doigt sur la détente de son P.M., mais les 30 cartouches du chargeur se perdirent dans les poutrelles de la charpente métallique du toit. Il était mort bien avant sa dernière balle. Au même moment, alors que Grimaldi allongé sur le ciment graisseux, près de son copain *l'Apache*, commençait à ruer dans ses liens, un gémissement sourd s'éleva de l'amas de « cadavres ». Un des *mafiosi* survivait encore. D'un bond, Bolan trouva l'interrupteur électrique et fit de la lumière, braquant l'Uzi vers le moribond. Mais il n'avait rien à redouter. L'homme n'avait plus que quelques instants à vivre. Il alla se pencher sur lui, lui releva doucement la tête, grogna :

— Qui t'a envoyé au casse-pipe, bonhomme ?

L'autre, un long type maigre baignant dans une mare de sang et de viscères écœurantes, avait déjà les yeux révulsés et voilés. Il voulut dire quelque chose, vomit un flot de sang, parvint enfin à éructer :

— Errera. Ils attendent... tous... à son... bureau.

Il mourut d'un coup, comme soudain libéré. L'Exécuteur hocha songeusement la tête, laissa retomber le crâne du mort, s'avança vers les deux saucissons rageurs qui se tordaient au sol. De loin, le pilote était le plus virulent. Il parvint à grogner quelque chose d'inaudible sous son bâillon, roula des yeux meurtriers. Quand Bolan lui ôta enfin le chiffon crasseux de la bouche, il inspira une large goulée d'air saturé de cordite et lâcha, hargneusement :

— Qu'est-ce que tu foutais, merde ?

— Qu'est-ce qu'ils foutent, bordel !

Sylvio Errera était dressé sur ses talonnettes, fustigeant son auditoire muet d'un cigare éteint mais véhément. Cela faisait des siècles qu'il attendait qu'on vienne lui apporter la tête de Bolan sur un plateau. Des siècles qu'il piaffait d'impatience et se rongeaient secrètement d'angoisse. Car, tant qu'il n'aurait pas vu la face morte de cette ordure, il ne se sentirait pas complètement tranquille.

— Te bile pas, Sylvio, temporisa Emie *l'Olive* en crachant un autre noyau dans le cendrier bourré de mégots. Contre une équipe comme celle-là, le fumier n'a aucune chance. D'ailleurs, dit-il en consultant sa montre en or massif, à l'heure qu'il est, c'est déjà plus qu'un cadavre. Canova nous livrera sa tête dans cinq minutes. Aussi sûr que deux et deux font...

La porte du bureau explosa sous une poussée infernale, bloquant les derniers mots dans la gorge du *mafioso*. Errera sursauta en reculant, le rouquin eut le temps d'extraire une .357 magnum de sa veste fripée. La première balle du gros AutoMag fut pour lui. Elle lui fit exploser tout le côté gauche de la tête et un de ses yeux alla ricocher sur le bureau en palissandre d'Errera, avant de choir dans la corbeille à papier. Sinistre et implacable, l'Exécuteur venait de s'encadrer entre les chambranles éclatés de la porte. Tirant de l'AutoMag de la main droite, de l'Uzi de la gauche, il balaya l'espace en courtes giclées meurtrières. Sa mémoire visuelle avait déjà répertorié les visages présents. Son extraordinaire expérience du combat lui avait fait automatiquement « sélectionner » ses cibles. *L'Olive* glapit quelque chose qu'il ne comprit pas, reçut une très désagréable .44 en plein front, alla s'écraser contre un mur contre lequel il glissa, mort. Les autres hommes furent balayés par une giclée de 9 mm d'Uzi, tandis qu'Errera mangeait littéralement une autre .44 en pleine bouche ouverte sur son dernier cri. L'arrière de son crâne explosa et il battit l'air de ses petites mains potelées, avant de s'effondrer lui aussi. Alors, tandis que depuis la salle du cabaret montaient des cris stridents, quelque chose d'insolite se produisit. Jusqu'alors immobile, collée contre le mur en compagnie de l'autre mère maquerelle, Mama Esmeralda eut un mouvement fulgurant. Les deux mains lancées vers le bas de sa robe à volants, elle releva celle-ci, arracha un petit Smith & Wesson de son porte-jarretelles renforcé et le leva en direction de Bolan.

— Espèce de fu...

La .44 de l'AutoMag lui fit également sauter un œil. Un jet de sang visqueux jaillit de l'orbite vide, accompagné du petit balai sombre et soyeux de ses faux cils. Elle couina lugubrement, se cassa en arrière, se cogna de la tête à l'épaule de l'autre femme. Tandis qu'elle répandait au sol sa masse de graisse et de muscles, la blonde leva précipitamment les bras en criant :

— Non !

Bolan cessa le tir, toisa la maquerelle d'un regard quasi absent. La femme tremblait, laissant les larmes lui inonder le visage. Elle supplia encore :

— Non !

L'Exécuteur hocha la tête, souffla entre ses lèvres serrées :

— Va dire à Poretta que c'est bientôt son tour. Et dis la même chose à sa nouvelle équipe de tueurs.

Puis il tourna les talons, longea le couloir, déboucha dans la salle de cabaret qu'il avait traversée en arrivant et où la foule s'était agglutinée près de la scène. Soudain, un silence sépulcral s'établit et personne ne fit mine de l'empêcher de sortir. Dehors, il sauta dans la Chrysler et Grimaldi démarra en douceur. Bolan ferma les yeux, laissa son souffle s'apaiser. Le pilote conduisait doucement. Il respecta le silence de Bolan un petit moment, avant de demander :

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

— On cherche une autre planque.

— OK, répondit Grimaldi. Allons réveiller Brian *Truck-Art*.

Il fallait contourner un bon quart de la ville par le nord. Ils arrivèrent au garage du peintre aux environs de deux heures trente. Un simple hangar où il remisait les cabines de camions pour les décorer. L'endroit tenait davantage du capharnaüm que de l'atelier d'artiste. Une puissante odeur de peinture y stagnait et Bolan se demanda comment on pouvait survivre dans une telle atmosphère. Brian leur ouvrit lui-même, un énorme danois gris et noir sur les talons. Il ouvrit de grands yeux sous le casque gris de ses cheveux emmêlés.

— Comment vous avez su ?

— Su quoi ? demanda l'Exécuteur.

— Ben, un type, un certain Dakota, vient de vous appeler sur votre radio-téléphone de bord. Il dit qu'il doit vous joindre d'urgence. J'allais appeler *l'Apache*.

Dakota, c'était le code utilisé entre Bolan et Phil Necker. L'Exécuteur grimpa dans la cabine du Char de guerre encore pansementé de papiers de protection, décrocha le radio-téléphone. De loin, Brian lui cria :

— Attention à la peinture, hein !

Mais Bolan n'écoutait plus. Il avait le fédéral en ligne.

— Mack ! commença celui-ci. J'ai du nouveau. Un truc pas croyable. Deux cents kilos de farine. Livrés au même endroit que la dernière fois. Mais cette fois, il y aura tous les effectifs new-yorkais. C'est un terrain super glissant.

— Pour quand ?

— Après-demain. Minuit. Mais je te répète, c'est super dangereux.

— Merci, vieux. Donne le bonsoir à Hal.

Bolan coupa le contact, rejoignit Grimaldi qui se collait littéralement le nez à la peinture fraîche du *van*. Il leva le pouce en signe d'admiration devant les fabuleux décors de Brian.

— Ça va être au poil. Un vrai...

— Un hélico, Jack. Pour après-demain, minuit. C'est possible ?

Le pilote se mordit les lèvres, réfléchit, puis une petite ride de concentration se creusa sur son front. Il se gratta la tête, grommela :

— Il y a bien le MASDC. Un hélico armé ?

Bolan hocha la tête.

— Armé lourd.

— Alors, ils ont des Sikorsky H.34. Tous neufs.

— MASDC ? questionna l'Exécuteur.

— Davis Monthan, près de Tucson. On y entasse tous les appareils volants démobilisés, pour la récupération ou la vente aux pays pauvres ou aux particuliers. J'ai entendu parler d'un type, là-bas. Le cousin d'un vieux copain de bagarre au Sud-Est. M'étonnerait qu'on arrive pas à s'entendre. Ils ont des milliers d'avions et d'hélicos qui attendent la casse ou leur revente.

— Ça paraît bien, acquiesça Bolan. Et les armes ?

— Qu'est-ce qu'il faudrait ?

— Tout. De la mitrailleuse aux petits missiles, si tu vois ce que je veux dire.

Le pilote se gratta de nouveau la tête, esquissa un sourire rêveur.

— Je vois, soupira-t-il. Je vois très bien.

CHAPITRE XVIII

— Qu'est-ce qu'ils foutent, bon Dieu ? s'exclama Grimaldi à voix basse. Il est minuit moins cinq.

Couchés dans les rochers surplombant la petite vallée encaissée, au centre de laquelle les anciens bâtiments de ferme luisaient sous l'éclairage d'un quartier de lune blême, Bolan et le pilote attendaient depuis presque deux heures. Posé en contrebas au centre d'une cuvette en forme de cratère, le Sikorsky rouge, récupéré par Grimaldi à la base de Davis Monthan, ressemblait à un gros coléoptère paralysé de froid. Mais la nuit était tiède et un petit vent acide balayait les montagnes alentour. Il était effectivement presque minuit et, ni l'avion mexicain, ni aucun membre de la famille Poretti ne s'étaient encore manifestés. Bolan commençait à se poser certaines questions. Il n'avait pas roulé jusqu'à ce coin lunaire d'Arizona, à bord d'un mobil-home à la peinture à peine sèche et bourré d'armement pour faire de la figuration.

— Tu crois que le tuyau était crevé ? demanda Grimaldi, anxieux.

Bolan fit la moue sans répondre. Jusqu'alors, les informations fournies par Necker s'étaient avérées exactes. Il ne comprenait pas. Les hommes de la mafia auraient déjà dû être sur place depuis un bon moment. Et maintenant, l'avion avait du retard. Deux minutes. Dans ce genre d'affaires, deux minutes équivalent à dix fois plus. Tout reposait sur la précision, la coordination. Il allait porter les jumelles à ses yeux pour la énième fois, quand le pilote lui toucha le bras.

— Là-bas !

Il avait raison. Environ à un mile à l'est, juste au débouché d'un défilé aboutissant à la vallée, une paire de lanternes venait de briller dans la nuit. Un camion. Á travers les jumelles, Bolan le vit s'avancer doucement, bientôt suivi d'une conduite intérieure sombre, également en lanternes. Les deux véhicules débouchèrent dans la plaine, accélérèrent en direction de la ferme abandonnée.

L'Exécuteur murmura :

— Cette livraison au même endroit que précédemment... Ils n'ont peut-être pas eu le temps de préparer un autre point de contact, mais ce genre d'erreur me surprend. En général, la mafia prend plus de précautions.

— Hum ! grommela Grimaldi, sans commentaire. Qu'est-ce qu'on fait ? On attend toujours le zinc ?

L'Exécuteur hocha la tête.

— On attend.

Leur attente ne dura pas longtemps. Le camion et la limousine couvrirent le reste du parcours à grande vitesse, stoppèrent à moins de vingt mètres du premier corps de ferme et des hommes sautèrent au sol. À travers ses optiques, Bolan reconnut parfaitement Nick Poretti en personne, accompagné de tout son *regime*, Mando et Gazzi en tête. Au total, hormis le *boss*, six hommes armés jusqu'aux dents. Poretti alluma un cigare, n'eut pas le temps de ranger le briquet dans sa poche. Tous ses hommes s'étaient retournés en même temps dans sa direction et l'Exécuteur vit partir les flammes des armes avant d'entendre les détonations. Il vit Poretti sursauter comme sous le coup d'une formidable décharge électrique, essayer de tendre les bras en avant. Il n'acheva pas son mouvement. Littéralement coupé en deux par des rafales de P.M., il se cassa et s'effondra dans la poussière.

— Bon Dieu ! Regarde ! fit Grimaldi.

Interdit, l'Exécuteur vit alors surgir des contreforts montagneux une armada de voitures qui, tous phares et gyrophares allumés, toutes sirènes hurlantes, se précipitaient vers le lieu du carnage. La police ! Bolan vit le *regime* de feu Poretti s'immobiliser dans un bref moment de flottement. Puis Mando hurla quelque chose que ni Bolan, ni Grimaldi ne comprirent et toutes les armes se mirent à cracher en même temps en direction des voitures de police. L'une d'elles, une Mercury banalisée, arriva en trombe avant les autres et des civils en jaillirent, tirant déjà. Parmi eux, l'Exécuteur reconnut aisément l'imposante silhouette et le crâne chauve de Mitchell Weller. L'implacable patron du FBI arizonien. Un sacré piège. Maintenant, il comprenait tout. Le tuyau de Necker était crevé à n'en plus pouvoir. Il avait été manipulé et, par là même, avait envoyé Bolan et Grimaldi dans la gueule du loup. Cette nuit, il n'y aurait pas d'avion de livraison. Tout ceci n'avait été mis en œuvre que pour faire exécuter et décimer les derniers éléments de la famille Poretti devenue trop gênante. La *Commissione* les avait tous condamnés.

L'Exécuteur eut un sourire las, toucha l'épaule du pilote, souffla :

— On n'a plus rien à faire ici, vieux.

L'autre hocha la tête, argumenta :

— On ferait peut-être mieux d'attendre que les flics aient nettoyer le terrain et se tirent, avant d'en faire autant.

Bolan secoua la tête.

— Si Weller pense ce que je pense, ils ne quitteront le coin que lorsqu'ils seront sûrs de ne pas nous y trouver. N'oublie pas que nous avons les mêmes cibles et qu'il se souvient très bien de ce que j'ai fait aux flics du D.E.A. Désormais, il va tout mettre en œuvre pour me coincer.

— OK, répondit le pilote. Alors, on met les voiles ?

Bolan, qui avait reporté les jumelles à ses yeux, leva la main en

signe d'apaisement.

— Un instant, grogna-t-il.

Il venait de voir Mando sauter à l'intérieur du camion, soulever la bâche et mettre à jour une mitrailleuse de gros calibre, ruban-chargeur engagé. Dans le même temps, son second, Gazzì, avait ouvert une caisse et, des deux mains, s'aidant des dents pour dégoupiller, il balançait des grenades à la volée. Weller plongea à l'abri de l'unique rocher des environs immédiats, tandis que les sourdes déflagrations faisaient trembler la nuit. Deux policiers furent déchiquetés par la mitraille, tandis que le lourd staccato de mort de la mitrailleuse de Mando taillait dans le vif des forces de police. Les hommes de Weller s'abattaient tous azimuts et le reste se repliait précipitamment. Le FBI n'avait apparemment pas prévu une résistance si forte. Il manquait d'armement lourd. Les grenades de Gazzì pleuvaient en chaîne ; les rubans de munitions étaient avalés par la 12,7 à une cadence infernale. Á ce rythme-là, les flics seraient décimés avant d'avoir pu se mettre à couvert. Pourtant, courageusement, Mitchell Weller s'était légèrement redressé derrière son rocher et arrosait copieusement le théâtre des opérations de son Uzi déchaîné. Deux *mafiosi* mordirent la poussière. L'un d'eux, complètement décapité, bougeait encore spasmodiquement les bras. Mais Weller n'allait pas tenir longtemps. Bolan se redressa, plongea dans le gouffre noir des rochers alentour.

— Á l'hélico, cria-t-il. Mets en route et attends-moi.

Déjà, il dévalait un raidillon, plongeait dans la faille qui dissimulait la très vague piste qui lui avait permis de rejoindre le pilote sur les vieux avec le Char de guerre. Quand il arriva à celui-ci, ce fut pour entendre sonner le « bip » d'appel du radio-téléphone. Il se rua dans l'habitacle, décrocha, tout en arrachant de son conteneur métallique un petit complexe lance-missiles individuel *Stinger*, dont Grimaldi lui avait procuré deux exemplaires.

— Dakota ?

C'était Phil Necker.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? Ça fait une éternité que j'essaie de te joindre !

— Sois bref, Phil. C'est le *blitz*.

— Je me demande bien contre qui, éructa le fédéral. Mon tuyau était crevé. La livraison va avoir heu autre part. Près de Wickenburg. Tout ce mic-mac, c'était pour faire tuer Poretti et piéger en même temps un type de la *Commissione*. Un autre *consigliere*. Ils ont tendu un piège et le type est tombé dedans. C'est lui qui fournissait les infos à Weller. Je dis bien, Mitchell Weller. Le patron du...

— Je sais qui est Weller. Il est ici.

— Quoi ?

— Rien. Comment s'appelle ce *consigliere* ?

— Raf Dillone. Mais son vrai nom, c'est Gabriel Mancuso. Un type de...

— Ne cherche plus, Phil. Mancuso est le gendre de Weller !

Il venait de comprendre comment le D.E.A. avait failli le coincer en tendant la première embuscade, comment Mitchell Weller était si bien renseigné. Décidément, tout le monde avait ses taupes et chacun jouait un peu à part. Sur la « fiche » sortie de son ordinateur, Bolan avait évidemment remarqué son lien de parenté avec ce Mancuso ; il avait appris par la même occasion que le type grenouillait dans les sphères de la mafia. Grâce à cette révélation, il avait cru pouvoir museler Weller en cas d'extrême nécessité et voilà qu'il découvrait que le gendre en question était une taupe. Comme Necker. Et, bien sûr, ce même Necker ne pouvait intervenir directement en prévenant Mancuso du danger, sans se découvrir lui-même.

Un sacré imbroglio.

Au loin, les déflagrations se succédaient, sourdes, inquiétantes. Bolan demanda :

— Donne-moi le véritable point de livraison. Vite !

Le fédéral le renseigna rapidement et l'Exécuteur coupa le contact. Puis, ses lance-missiles sur les épaules, il dévala la cuvette, plongea dans le Sikorsky dont les rotors tournaient en hurlant.

— Je me demandais ce que tu... commença Gri-maldi.

— Décolle ! cria Bolan.

L'as du pilotage arracha l'hélico comme une fusée tandis que l'Exécuteur engageait une bande de cartouches dans le magasin de la M.55 achetée à prix d'or par Grimaldi à Davis Monthan. En quelques secondes, l'appareil fut au-dessus des massifs montagneux, grimpa en chandelle, vira sur le flanc comme un oiseau de proie, plongea vers le sol de la vallée où les combats faisaient rage. Bolan pouvait suivre l'évolution de la situation. Complètement débordé, le FBI ne pouvait même pas ramasser ses morts avant de fuir. Seul, toujours bloqué derrière son rocher, Mitchell Weller tentait de résister. Un suicide. Le feu nourri de la 12,7 l'empêchait à présent de se découvrir et lui interdisait tout repli. Déjà, la petite silhouette de Gazzì se ruait à l'assaut du rocher, balançant ses grenades en voltige. Heureusement, ses lancers manquaient de précision.

— Pique ! cria encore Bolan.

Dans la croisée du viseur de la M.55, il avait pris la silhouette gesticulante. Il pressa la détente et, tandis que le Sikorsky tombait comme une pierre, il vit les petits nuages de poussière courir au-devant du *mafioso*. Soudain, Gazzì boula comme un lapin, roula sur quelques mètres avant de s'immobiliser, criblé comme une passoire. Mais l'Exécuteur n'avait pas l'intention de s'arrêter là. Décidé à donner un coup de main à Weller, il irait jusqu'au bout. L'hélico allait arriver

dans l'alignement du camion, mais un rescapé du *regime* de Poretti s'était installé au volant et faisait décrire des mouvements désordonnés au véhicule. Le type avait compris et essayait d'échapper à l'hélicoptère. Mais il était trop tard. Tube lance-missiles épaulé, Bolan effectuait déjà la procédure de lancement. Le camion avait beau se tortiller, tout en bas, le système de téléguidage sophistiqué du *Stinger* ne lui laisserait aucune chance.

Ce qui fut le cas.

La longue traînée rouge du missile s'incurva gracieusement, accomplit une boucle plus serrée, frappa enfin le camion de plein fouet. La mitrailleuse, le conducteur et le *caporegime* de feu Poretti se transformèrent en chaleur et en lumière. Tout se volatilisa en un fulgurant éclair qui illumina toute la vallée. Des éclats fracassèrent les façades des bâtiments de l'ancienne ferme, déclarant un incendie instantané. Déjà, Bolan s'était réaccroché à la M.55 et criblait le reste des troupes de Mando. En quelques secondes, il ne resta plus un *mafioso* vivant dans le secteur.

— Pose-toi, dit alors calmement l'Exécuteur à Grimaldi.

Le pilote eut une moue d'étonnement. L'Exécuteur voulait se poser au milieu de l'armada de flics qui les attendaient en bas ! Pour lui, c'était un risque énorme. Il hésita et Bolan dut répéter la consigne. Quand l'appareil se posa enfin sur le sol sableux en soulevant un énorme nuage de poussière jaune, les voitures de police revenues à l'assaut formaient un cercle infranchissable. Peu confiant, Grimaldi laissa tourner les pales, tandis que Bolan se penchait dans l'ouverture latérale du Sikorsky.

— Weller ! hurla-t-il pour couvrir le bruit.

Le grand flic s'était déjà précipité, Uzi à la hanche, costume déchiré flottant au vent des pales, un peu de sang coulant d'une blessure au front. Du coin de l'œil, l'Exécuteur vit les armes des *G'men* se lever dans la direction de l'appareil, tandis que Weller s'approchait encore, essayant de se protéger des tourbillons de sable.

— C'est moi ! beugla-t-il. Qui êtes-vous ? Et qu'est-ce que vous foutez...

Il se tut brusquement en distinguant la grande silhouette vêtue de la légendaire combinaison noire. Malgré les rafales de sable, il ouvrit des yeux indécis, esquissa un mouvement en avant. Bolan lui fit signe de s'approcher. Dans le groupe de flics, il y eut divers mouvements vaguement inquiétants, mais Weller leva la main pour intimer le calme à ses hommes. Courbé en deux, il vint au pied de l'appareil, tiqua devant le mufle meurtrier de la M.55.

— Bolan ? lâcha-t-il, encore incrédule.

L'Exécuteur ne lui laissa pas le temps de trop penser.

Il asséna :

— Raf Dillone, ça vous dit quelque chose.

— Raf ? Qu'est-ce que... comment vous savez ce truc-là ? Qu'est-ce que vous voulez ?

La face brutale du flic se tendait en avant, renfrognée. Pas la moindre parcelle de reconnaissance envers Bolan qui l'avait pourtant tiré du guêpier. Celui-ci enchaîna très vite :

— Gabriel Mancuso est grillé. Vous feriez bien de le retirer de la circulation.

Le policier fronça ses gros sourcils broussailleux.

— Comment vous pouvez savoir ça ? hurla-t-il, mauvais.

— Je le sais, éluda Bolan. Et je sais aussi que ce rendez-vous était un leurre. La vraie livraison est en train de se dérouler ailleurs. À soixante miles d'ici.

— Vous déconnez complète...

Bolan le coupa, lui fournit hâtivement les indications données par Necker un peu plus tôt, recula dans la cabine du Sikorsky. Weller s'agrippa à la tôle, éructa :

— Bon Dieu, Bolan, je veux ces mecs. Le temps de donner des ordres par radio à New York pour tirer Mancuso de la merde et vous m'emmenez avec vous. Mes gars nous suivront par la piste.

L'Exécuteur adressa un signe discret à Grimaldi et le rotor gronda plus fort, commençant à soulever l'appareil de quelques centimètres.

— Bolan, merde !

— Pourquoi devrais-je vous emmener ? Vous n'avez pas arrêté de me chercher des crosses.

— Bolan ! hurla le policier toujours agrippé et essayant de monter dans l'appareil. Je vous assure que je vous serai plus utile en allié qu'en ennemi.

Il fallait se décider très vite. Les canons des armes de la police se faisaient de plus en plus menaçants. Dans une seconde, ce serait l'épreuve de force.

— BOLAN ! ! ! hurla encore Weller.

CHAPITRE XIX

— Si vous m'avez bluffé, Bolan, vous vous en repentirez.

L'Exécuteur avait finalement cédé à l'exigence de Weller d'être embarqué. Curieusement, le flic ne décolérait pas. Bien que Bolan lui ait très certainement sauvé la vie. Cela devait être sa nature profonde.

Sans même lui accorder un regard, l'Exécuteur se concentra sur l'ordonnance des rubans-chargeurs de la M.55 qu'il accrochait à un piton de la carlingue. Ayant achevé ce travail, il s'assit sur le siège de la mitrailleuse auquel Grimaldi avait bricolé des attaches boulonnées dans le plancher, se harnacha des sangles du deuxième et dernier lance-missiles *Stinger*. Il voulait mettre tous les atouts de son côté lorsqu'ils seraient au contact.

— Est-ce que vous m'écoutez, espèce de cinglé de mes deux ?

Weller s'était redressé, avait saisi l'Exécuteur par sa manche de combinaison noire, essayait de le faire pivoter vers lui. Bolan suivit docilement le mouvement, mais, en un éclair, il avait fait jaillir le sinistre Beretta dans sa main, cran de sûreté ôté. Le canon à réducteur de son n'était pas à deux centimètres du front du policier. Masque figé, Bolan fixa son regard polaire dans celui, sombre et coléreux, du flic. Il dut forcer sa voix pour se faire entendre :

— Posez ça, Weller.

Il désignait l'Uzi d'un coup de menton. Et, comme l'autre tenait bon sans broncher, il ajouta :

— Un signe de moi et le pilote fait basculer l'hélico. Ça fait haut, Weller. Très haut.

L'homme du FBI jeta un regard incertain vers l'ouverture béante. Quinze cents pieds en dessous, le désert défilait lentement. Cela dut faire réfléchir le policier. Il comprit qu'au moindre mouvement de l'appareil, il partirait pour le grand saut. Il avait souvent entendu dire que Mack Bolan était un dingue assoiffé de sang. Tout compte fait, il n'avait guère envie de vérifier ces affirmations. Il recula vers le fond de la cabine, balança l'Uzi près du pilote dans un geste rageur.

— Cible à onze heures, cria soudain Grimaldi.

Bolan se pencha, vit enfin se profiler son objectif.

Deux paires de phares dans le lointain. Le Sikorsky vira sur le flanc et le pilote cria :

— Je fais un passage en altitude, puis je descends en boucle pour la corrida.

Bolan leva le pouce en signe d'acquiescement, se cala mieux sur le siège, accrocha les poignées de la M.55.

Derrière lui, Weller grogna :

— Eh ! Qu'est-ce que vous... je les veux vivants !

Pour toute réponse, l'Exécuteur émit un rire cinglant.

Déjà, l'appareil avait fait son passage au-dessus de l'objectif et il avait pu voir l'avion *Bonanza* aux peintures de camouflage, posé à quelques centaines de mètres des deux camions. Une quinzaine de silhouettes sombres jaillirent des véhicules mais l'hélico avait déjà décrit sa boucle. En bas, cela devait être le branle-bas de combat. À travers les jumelles de nuit, l'Exécuteur vit des hommes lever les yeux vers eux, hésiter, puis brandir des armes de gros calibres.

— Go ! cria Grimaldi en faisant descendre l'appareil en piqué.

Bolan était prêt. Méthodiquement, il se mit à arroser sous lui, criblant les camions inertes, faisant sauter les pare-brise et s'allumer un premier incendie. Il perçut quelques petits chocs sous lui. Les salauds tiraient bigrement juste.

— Arrêtez, nom de Dieu ! cria Weller en s'accrochant à la poignée gauche de la mitrailleuse. C'est illégal. Je vous...

— Fermez-la, Weller, fit Bolan sans se détourner, continuant à tirer par rafales.

Des silhouettes s'écroulaient, d'autres commençaient à s'éparpiller et l'une d'elles se précipitait en direction du *Bonanza* encore trop éloigné et dont les hélices tournaient déjà. À l'occasion d'un survol en rase-mottes, Bolan porta les jumelles à ses yeux, identifia un nommé Sol Kramer. Un des patrons des commandos d'As Noirs de la *Commissione*. Il avait pu voir sa photo dans les fichiers secrets de Brognola et possédait sur lui des tas de renseignements. Il œuvrait dans les plus hautes sphères de l'*Organized-Crime*. Peut-être même au sommet. C'était un des piliers « action » de la mafia US. Un gibier de choix.

Bolan eut un sourire sauvage, ordonna, d'un signe, à Grimaldi de remonter pour un second passage au-dessus des *soldats*. Complètement dépassés par les événements, ceux-ci couraient maintenant dans tous les sens. L'un d'eux, un immense type au physique de vampire, dont les pans de veste flottaient dans le vent de sa course, tentait de se hisser sur le marchepied du camion qui commençait à démarrer. Bolan ajusta son tir, fit redescendre l'hélico et pressa la détente. Le chapelet de gros projectiles blindés fusa en direction de sa proie, cribla d'abord le flanc du camion, hacha bientôt tout le côté gauche de la cabine. Le vampire eut l'air de s'envoler. Désarticulé, il fit un étrange saut carpé, avant d'être happé par l'arrière du camion et de rebondir sur le sol. Le camion s'arrêta, son chauffeur mort au volant.

— Gaffe à l'avion ! hurla Grimaldi.

Le *Bonanza* commençait à rouler au sol. Bolan vit Sol Kramer se hisser in extremis dans la carlingue par la porte encore entrouverte.

L'appareil vira, accéléra vers le fond de la longue vallée en plateau et cernée de montagnes. Quand il s'éleva dans les airs, l'hélico piquait sur les derniers survivants de la bataille. Une demi-douzaine d'hommes qui tentaient à présent de s'éparpiller, sans vraiment songer à utiliser leurs armes. La M.55 tressauta, faisant entendre son lugubre staccato sourd. Deux cents mètres sous les rotors, les As Noirs tombaient comme des mouches. Les deux derniers levèrent en même temps leurs P.M. et une grêle de projectiles vint frapper la carlingue avec violence. Une balle ricocha dans l'ouverture, miaula avant de s'écraser à l'intérieur, à cinq centimètres du crâne luisant de Weller qui jura. Se redressant, le fédéral se précipita sur l'Uzi qu'il avait dû jeter un peu plus tôt, vint se caler contre le fût de la mitrailleuse, et envoya une longue rafale vers le sol. Un des deux tireurs boula dans la caillasse, tandis que le dernier levait de nouveau son arme. Bolan lâcha une giclée, coupa le type en deux et ordonna à Grimaldi de remonter.

— L'avion se tire ! lança Weller, brusquement piqué au jeu.

Il se tordait littéralement les mains en s'apercevant que leur dernière proie s'enfuyait. Mais Grimaldi virait sèchement et le policier dut s'accrocher au siège de Bolan pour ne pas passer dans l'ouverture béante. Tout là-bas, le *Bonanza* prenait rapidement de l'altitude. Tournant la tête vers Bolan, le pilote le consulta d'un regard. L'Exécuteur battit des cils. C'était suffisant, les deux hommes savaient exactement ce qu'ils avaient à faire. Alors que le Sikorsky grimpait en chandelle et se lançait à la poursuite de l'avion, Mitchell Weller réalisa enfin le plan des deux autres. Il hurla :

— Eh ! Pas question de ça, les gars ! La came, je la veux.

— Pour en faire quoi ? rétorqua posément Bolan.

— Je veux que...

— Fermez votre grande gueule, Weller. Rien ne prouve que la poudre est encore dans le zinc. Elle pouvait déjà être embarquée dans les camions.

L'Exécuteur s'était redressé sur le siège de tir et avait épaulé le petit lance-missiles. Il commençait les réglages quand Weller se rua sur lui pour lui arracher le matériel, hurlant encore quelques imprécations, mais Bolan était trop bien calé. D'un violent coup d'épaule, il expédia le fédéral dans le fond de la carlingue et lâcha le petit missile.

Il vit la comète de feu poursuivre l'avion devenu minuscule. Le pilote n'ayant pas allumé ses feux, le tir avait été relativement hasardeux. Mais la correction se fit pourtant et une énorme boule rouge et jaune explosa soudainement dans le ciel constellé d'étoiles scintillantes. Weller envoya un coup de poing rageur dans la tôle. Grimaldi effectua un court virage, se mit à siffloter entre ses dents. Puis Bolan dégagea la bande-chargeur de la M.55 et remit le cran de

sûreté en soupirant.

C'était fini.

Deux minutes plus tard, l'hélico se posa au centre de la vallée, à moins de dix mètres des premiers débris de camions et à deux mètres du cadavre décapité d'Alex. Weller lança à Bolan un regard meurtrier, sauta à terre, serrant son Uzi contre lui. Il alla soulever la bâche déchirée du véhicule épargné par le feu, se pencha dessous. Quand il se redressa, la mine plus renfrognée que jamais, l'Exécuteur comprit qu'il n'avait pas trouvé les deux cents kilos de poudre. D'un geste fataliste, il fit comprendre à Weller qu'il était désolé. Celui-ci envoya un coup de pied dans un caillou, revint vers l'hélico et se planta face à Bolan qui l'observait d'un regard neutre.

— Vous aviez tort, grinça-t-il. La came était encore dans le zinc.

Bolan esquissa un sourire froid, leva les yeux au ciel.

— Elle est repartie au domaine des rêves. Ne soyez pas triste.

Il y eut un assez long moment d'observation mutuelle, puis, dans un geste brusque, Weller tendit sa grosse pogne poilue vers Bolan.

— Merci pour le coup de main, Bolan.

Il n'avait pas souri, mais ce type-là ne devait pas savoir comment on faisait. Alors que les rotors reprenaient de la vigueur, il beugla, selon son habitude :

— Je vais attendre mes gars ici. D'ailleurs, je me demande bien ce qu'ils peuvent foutre.

Levant la main, alors que l'appareil se soulevait lentement, il hurla si fort que sa voix couvrit très largement le vacarme du moteur :

— Au fait... Merci aussi pour Mancuso !

L'hélico était déjà remonté en flèche. Grimaldi le ramena en une courbe serrée au-dessus du théâtre des combats, le fit balancer en signe d'adieu et prit le cap plein sud. Il tourna la tête, sourit à l'Exécuteur qui leva le pouce avec une moue appréciatrice. Puis il demanda :

— Et maintenant ?

Bolan se débarrassa de son harnachement de combat, lui sourit en retour.

— Tu me déposes au mobil-home. Je dois téléphoner à Ron Bâtes pour savoir ce qu'il pense de mon petit cadeau, dit-il en songea à la jeune Lodie Bannister qu'il lui avait adressée. Il faut aussi que je rassure Hal à propos des dossiers.

Grimaldi cligna de l'œil.

— Tu vas quand même les lui filer ?

— Ouais.

— Et après ?

— Tu retournes à Tucson déposer le *mixer* et tu m'y attends au *Jimmy's Bar*. On va essayer de décompresser pour quelque temps. OK ?

— *Yeah !* cria Grimaldi en balançant son hélico.

Et le Sikorsky se mit à danser souplement entre ciel et terre. Cette guerre-là était finie. Il fallait l'oublier.

En attendant la prochaine.